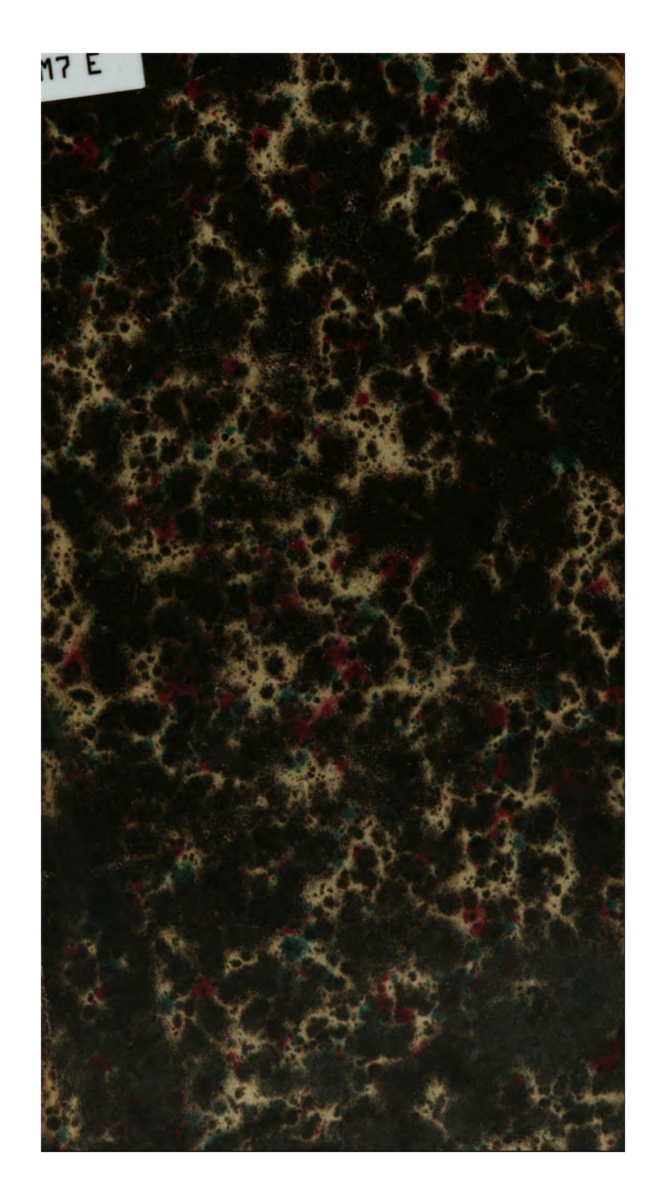

M7 E


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS





LE GRAND GODARD

LE

GRAND GODARD

HISTOIRE D'UN HOMME FORT

PAR

ANTOINE GANDON

Auteur des *Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique*
et des *Trente-deux duels de Jean Gigon.*

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861

J. G. Thorpe

DÉDICACE

—

A MES VIEUX AMIS LES CHASSEURS A CHEVAL D'AFRIQUE

C'est à leur souvenir toujours vivace en mon cœur que je dois mes premiers succès. C'est au milieu d'eux que j'ai appris à connaître et à pratiquer les saintes lois de l'amitié, et si *le Grand Godard* est honoré par le public du même accueil que ses deux aînés, *le brigadier Flageolet* et *Jean Gigon*, c'est encore à mes anciens compagnons d'armes que je devrai ce nouveau bonheur.

ANTOINE GANDON.

Paris, 15 novembre 1860.

CAUSERIE AMICALE

AVEC UNE LECTRICE ET UN LECTEUR

La scène se passe où l'on voudra.

— Halte-là, monsieur l'auteur ! Votre titre de causerie amicale veut cacher à nos yeux le piége d'une préface...

— Monsieur, je vous assure...

— Non ! non ! Pas de préface, ou faites-la en dix lignes.

— Madame, je vous jure...

— Pas de serment, monsieur, et puisque nous voulons bien lire l'histoire du Grand Godard, parlez-nous tout de suite du Grand Godard.

— Je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, madame, accordez-moi dix minutes d'entretien.

— Non ! non ! mille fois non !

— Par grâce, madame, écoutez-moi. Pendant que je parlerai, je couperai tous les feuillets de votre livre, puisque les éditeurs ne veulent pas se décider à supprimer cet obstacle si souvent fatal aux malheureux auteurs.

— Couperez-vous aussi les feuillets de mon exemplaire, monsieur l'auteur ?

— (*Avec un gros soupir.*) Oui, monsieur.

— Très-bien ! Nous accordons dix minutes; pas une de plus.

— Je commence : Avant d'écrire l'histoire du Grand Godard, j'ai relu avec le plus grand soin la collection des articles si bienveillants que mes confrères de la presse française et étrangère, depuis M. François Barrière dans le *Journal des Débats* jusqu'à M. Charles Dickens dans sa revue hebdomadaire *All the year round* (Tout autour de l'année), ont consacrés au compte-rendu de mon second ouvrage : *Les trente-deux duels de Jean Gigon*. J'ai

pris bonne note des fautes qui m'étaient signalées et je m'efforcerai de ne plus les commettre à nouveau.

— Nous l'espérons bien !

— Madame, si vous m'interrompez, je...

— Non ! non ! Dépêchez-vous.

— Malheureusement, il m'est impossible de suivre l'excellent conseil qui m'a été donné à la fin d'un compte-rendu publié dans le *Moniteur de l'armée*, du 16 janvier 1860, par un excellent écrivain, dont l'extrême indulgence n'a pas peu contribué au succès inespéré de *Jean Gigon :*

« Que M. Gandon, ainsi disait M. Miquel de Riù, donne de l'avancement à ses brigadiers, et, dans l'horizon agrandi de ses compositions, il découvrira quelque production nouvelle dont nous ferons notre profit. Qu'il se hâte, avant que l'industrie et le progrès aient transformé l'Algérie en une terre de garnisons banales et relégué dans la légende, côte à côte de la Ramée, les types si francs et si originaux de nos troupiers africains. »

— Alors, votre Grand Godard ?...

— Hélas ! il n'a pas été général !

— Ni colonel ?

— Ni capitaine ?

— Pas même sous-lieutenant ! Brigadier, rien que Brigadier ! Mais aujourd'hui, il est...

— Ah ! il existe encore ?

— Parfaitement.

— C'est donc l'histoire d'un homme vivant que vous allez nous raconter ?

— Oui, madame, et si je vous ai demandé quelques minutes d'entretien, c'était pour vous dire que n'ayant guère vécu dans l'intimité des généraux, peut-être eussé-je eu mauvaise grâce à vouloir tracer des portraits moins fidèles que ceux des camarades avec lesquels j'ai passé de si bons et de si mauvais moments en Afrique.

Cependant, je me garderai bien de négliger les simples officiers, voire même les colonels et les généraux, si l'occasion se présente de parler d'eux dans mon récit.

Le Grand Godard, qui jamais n'a mis le pied dans la nacelle d'un ballon, comme ses homonymes célèbres en aérostation, n'a pas le moindre rapport avec les Godard dont les noms se pressent si nom-

breux dans les Annuaires et dans les Dictionnaires de commerce. Il est tout simplement le Grand Godard des *Trente-deux duels de Jean Gigon.* Il m'appartient en toute propriété. C'est lui qui, en qualité d'exécuteur testamentaire de notre pauvre camarade, planta un cep de vigne sur la tombe du défunt, et dans mes souvenirs d'enfance et de guerre, comme aujourd'hui, je ne trouve ni figures, ni destinées plus curieuses que la figure et la destinée de notre Grand Godard dont l'histoire complétera ma trilogie militaire qui commence par le *brigadier Flageolet*, se continue par *Jean Gigon* et se termine par le *Grand Godard.*

— Mais au fait, pourquoi n'écrivez-vous pas l'histoire de vos généraux d'Afrique? pour n'avoir point vécu dans leur intimité, vous ne les avez pas moins vus à l'œuvre...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur. Oui, je les ai vus à l'œuvre; oui, je les ai vus nous donner l'exemple du courage et de l'abnégation, mais le récit de leurs actions appartient à la grande histoire, et je n'ose l'entreprendre. Le public a bien voulu, jusqu'à ce jour, me prouver qu'il

aimait les différents types que j'ai tracés de nos soldats. Il me reste encore à esquisser un de ces portraits, et je cède d'autant plus volontiers à la tentation que le Grand Godard, aujourd'hui...

— Nous acceptons vos excuses, monsieur l'auteur; les dix minutes sont écoulées, et si vous nous dites d'avance la fin de votre histoire, il est inutile pour nous de la lire.

— Vous avez, comme toujours, parfaitement raison, chère lectrice. Tous les feuillets de votre brochure sont coupés, je vous quitte en vous remerciant de m'avoir écouté avec tant de bienveillance.

— Et moi, et moi, monsieur l'auteur !

— Chut ! monsieur ; ne troublons pas madame ! Un pauvre auteur a tant de mal à faire commencer la lecture de son livre. Comprenez-vous mon bonheur, si madame allait aimer mon Grand Godard ? Regardez, elle sourit en lisant la table des chapîtres. Sortons vite.

— Oh ! ces auteurs ! ils sont tous les mêmes. Allons.

— Adieu, monsieur, je me sauve ; mais rappelez-vous bien, cher lecteur, si jamais vous écrivez,

qu'un roman, même des mieux écrits, s'il ne plaît pas aux femmes, et surtout aux femmes honnêtes, est un livre mauvais et sans avenir.

— C'est donc un roman que votre *Grand Godard?*

— Mais non, monsieur. C'est une histoire ; j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Ayez le courage de la lire, mais laissez-moi partir, de grâce. (*Il se sauve.*)

— Couteau à papier ! monsieur l'auteur !... Il court comme un fou ; impossible de le rattraper. Ah ! une idée ! Voici justement un café. — Garçon, une demi-tasse.

— Boûmmm ! une demi, pavillon, gauche.

— Très-bien ! Bon café, excellent café. Ah ! garçon, priez donc la dame de comptoir de me garder ce volume pendant que je vais aller prendre l'air de la Bourse. Si cette dame veut le lire, elle peut le faire en toute sûreté ; je reviendrai à trois heures. (*A part.*) Mon livre sera coupé. (*Haut.*) Tenez, garçon, voici pour vous.

LE GRAND GODARD

CHAPITRE PREMIER

Le Grand Godard et son colonel

Au commencement de l'année 1843, le colonel d'un régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, en garnison dans la province d'Alger, parut très-étonné, en lisant le rapport quotidien, de voir figurer parmi les noms des hommes ayant droit à leur congé de libération et ne demandant pas à se rengager, celui du brigadier Godard, que ses camarades n'appelaient jamais autrement que le Grand Godard, pour deux raisons.

La première c'est que tout était grand chez le brigadier en question, grand au physique comme au moral. Grande taille, un mètre quatre-vingt-quinze centimètres, ou cinq pieds dix pouces environ; grande tête, grand cou, grands bras, grandes mains, grand corps, grandes jambes, grands pieds et surtout grand cœur.

La seconde raison, c'est que le régiment possédait un autre Godard, tout l'opposé du premier, et dont je ne parle que pour expliquer l'appellation si juste de Grand Godard, attribuée au brigadier au nom duquel le colonel s'arrêta avant de continuer la lecture du rapport.

Le Grand Godard était le seul homme libérable ce jour-là.

— Encore un bon soldat qui veut me quitter, dit le chef de corps, en s'adressant au chef d'escadrons de semaine présent au rapport, et cela au moment où j'allais le nommer maréchal des logis. Lui avez-vous parlé, commandant?

— Oui, mon colonel, répondit l'officier supérieur; en prenant ce matin connaissance du rapport, j'ai été, comme vous, étonné que Godard n'eût

pas demandé à signer un nouvel engagement; je l'ai fait venir à la salle du rapport, et le brave garçon, que je regretterai ainsi que tout le monde au régiment, de voir quitter le service, m'a répondu très-respectueusement, mais d'une façon très-ferme, qu'il avait des raisons majeures pour prendre son congé. Je me proposais de vous en parler, mon colonel, lorsque vous m'avez interrogé à ce sujet.

— Très-bien, commandant; mais quelle que soit la résolution de Godard, je ne me tiens pas pour battu et je lui parlerai aujourd'hui même. Écrivez, adjudant.

Le sous-officier interpellé par le colonel tenait, ainsi que tout bon adjudant de semaine doit le faire, pendant ses huit jours de service, son calepin de la main gauche et son crayon de la main droite, et il écrivit sous la dictée du colonel :

« Le brigadier Godard se rendra aujourd'hui à une heure chez le colonel. Si le mauvais temps continue, l'exercice à pied sera remplacé par la théorie sur le montage et le démontage des armes. Après le pansage du soir, le colonel passera la re-

vue des chevaux nouvellement achetés par la commission de remonte. Les permissions demandées au rapport sont accordées. »

— Messieurs, vous êtes libres.

Le rapport était terminé. Le chef d'escadrons, l'adjudant-major, le chirurgien-major, l'adjudant et les six maréchaux des logis chefs qui venaient d'y assister, sortirent du salon où les avait reçus le colonel, et deux minutes plus tard, la petite troupe galopait sur la route qui conduisait au quartier occupé par le régiment, dans la banlieue d'Alger.

Aussitôt après avoir mis pied à terre, l'adjudant ordonna au trompette de garde de sonner à l'ordre pour les maréchaux des logis de semaine. Ceux-ci arrivèrent suivis de leurs brigadiers, reçurent communication de la décision du rapport, transmise immédiatement aux escadrons, et le trompette sonna la soupe du matin que le Grand Godard, en particulier, mangea aussi tranquillement qu'il avait l'habitude de le faire, malgré l'espèce d'émotion produite parmi les hommes de sa chambrée lorsque le maréchal des logis de semaine était venu lui dire à haute voix :

— Brigadier Godard, vous vous rendrez à une heure chez le colonel.

— En quelle tenue, avait simplement répondu le Grand Godard; vous savez, maréchal des logis, que j'ai rendu mes armes.

— Ma foi, vous irez comme vous voudrez, l'essentiel c'est que vous y soyez à une heure.

Et le sous-officier fila comme un trait pour aller rejoindre ses camarades, qui, depuis cinq minutes, attaquaient leur déjeuner avec un appétit de mauvais augure pour le retardataire.

A une heure précise, le Grand Godard, en grande tenue, sans sabre, tunique bleu de ciel, garnie de contre-épaulettes en cuivre, brillantes comme de l'or bruni, et de boutons blancs imitant à s'y méprendre l'argent poli, cordon rouge et pantalon garance sans basane, entrait, le képi à la main, dans le salon du colonel qui, prévenu par son brigadier de planton, n'avait pas voulu faire attendre une seconde son inférieur.

— Asseyez-vous, Godard, dit le colonel, et répondez-moi, comme vous avez toujours agi, avec franchise.

— Mon colonel, répondit Godard en s'asseyant, je suis à vos ordres.

— Pourquoi voulez-vous quitter le régiment?

Le colonel attaquait le taureau par les cornes. Le Grand Godard hésita, peu de temps il est vrai, mais il hésita.

Le colonel profita de l'hésitation du brigadier, et il ajouta :

— Qu'allez-vous faire à Paris? car vous êtes Parisien, et vous demandez à vous retirer dans votre ville natale? Vous n'avez pas de fortune; vous êtes sans état? et je crains que vous n'ayez pas bien réfléchi à ce que vous allez faire.

Le Grand Godard avait déjà trouvé le temps de se remettre.

— Mon colonel, répondit-il, je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous me portez; mais ainsi que j'ai eu l'honneur de l'exprimer ce matin même à mon chef d'escadrons, ma résolution est bien prise. Si vous voulez me le permettre, je vais vous expliquer les motifs de ma détermination.

— Parlez, Godard, dit le colonel.

— Vous avez raison, mon colonel, en me rappe-

lant que je n'ai ni fortune, ni profession, mais j'ai du courage et j'espère bien, tôt ou tard, me créer une position honorable dans la vie civile, puisque, malgré toute ma bonne volonté, il m'a été impossible, dans l'espace de sept années, de mériter même les galons de maréchal des logis...

Le colonel interrompit le Grand Godard :

— Vous avez tort de dire que vous n'avez pas mérité les galons de sous-officier, Godard. Le régiment fourmille de bons et de braves brigadiers qui comme vous ont droit à ces galons, mais vous êtes encore un des moins anciens de grade parmi vos collègues, et, avec un peu de patience, un homme comme vous doit arriver. Si vous n'avez que ce motif à me donner, je vous avoue ne pas le trouver bon. D'abord, il vous a fallu mériter deux fois, depuis votre entrée au service, les galons de brigadier, puisque vous aviez ce grade dans la cavalerie de France, et que vous avez dû rendre vos galons pour passer dans mon régiment. Pendant combien de temps avez-vous été simple chasseur d'Afrique?

— Quatre mois, mon colonel.

— Et vous vous plaignez, lorsque je vois encore

d'excellents soldats, déjà chevronnés et démissionnaires comme vous de leur grade afin de pouvoir venir en Afrique, n'avoir pu, faute de place, obtenir depuis leur arrivée au corps que le simple galon de chasseur de première classe ?

— Je ne me plains pas de votre justice, mon colonel; mais vous n'avez pas toujours commandé le régiment, et tout le monde sait bien que vous ne tarderez pas à être nommé maréchal de camp. Aussi, à partir de ce jour-là, les anciens qui n'ont pas plus de protections que moi, pourront attendre longtemps de l'avancement. Du reste, mon colonel, vous savez qu'avant votre arrivée...

La conversation prenait une tournure très-délicate, mais le Grand Godard, confiant dans l'ordre du loyal colonel, parlait avec franchise ; toutefois, après ces mots : votre arrivée, il regarda son supérieur bien en face, comme pour l'interroger.

— Continuez, fit le colonel.

— Avant votre arrivée, mon colonel, nous avons vu de jeunes soldats passer officiers après deux ou trois ans de service; et, puisque vous me permettez

de tout dire, cela s'est répété trop souvent pour m'encourager à rester.

Le fait avancé par le Grand Godard était si rigoureusement vrai que le brave colonel eut à son tour un moment d'hésitation.

— Allons, Godard, ne faites pas la mauvaise tête, reprit-il bientôt en souriant, et ne récriminez pas contre des nominations imposées le plus souvent par de hautes raisons politiques. Restez avec moi, et comptez sur ma parole. Avant un mois, vous serez maréchal des logis, et dans deux ans je vous porterai sur le tableau d'avancement pour passer officier, si toutefois, d'ici à cette époque, vous ne vous êtes pas signalé par une nouvelle action d'éclat qui vous dispense de l'ancienneté.

— Mon colonel, votre parole est d'or, nous le savons tous au régiment, et nous savons aussi que vous avez été à la veille de donner votre démission, l'année dernière, parce que des ordres venus des bureaux du ministère, ou peut-être de l'entourage du roi, voulaient vous imposer, pour la formation de votre tableau d'avancement, des noms appartenant à de grandes familles, et dont les titulaires, au

corps, n'avaient pas une année de service. Ces choses-là ne s'oublient pas, mon colonel, et...

Décidément, le Grand Godard abordait des questions trop difficiles à traiter entre un colonel, si bon qu'il fût, et un simple brigadier, aussi l'officier supérieur coupa-t-il court à la conversation par une dernière demande :

— Êtes-vous bien décidé à partir ? Répondez-moi par un oui, ou par un non.

— Oui, mon colonel, dit avec une respectueuse fermeté le Grand Godard.

— Eh bien ! donnez-moi la main et que Dieu vous conduise, mon brave Godard. Si vous ne réussissez pas dans vos projets d'avenir, revenez au régiment ; même dans le cas où je l'aurais quitté, vous y serez bien reçu. Si d'un autre côté, je peux vous être utile, frappez à ma porte ou écrivez-moi, je vous ouvrirai et je vous répondrai.

En prononçant ces derniers mots, le colonel s'était levé ; le Grand Godard en fit autant et il se dirigea vers la porte du salon, après avoir serré la main de son supérieur.

— Adieu, mon colonel, dit le brigadier avant de

sortir, et mille fois merci de vos bonnes intentions à mon égard.

Le colonel ne répondit pas immédiatement; il venait d'ouvrir une cassette placée sur un des meubles du salon.

— Attendez un instant, Godard, dit-il au brigadier, après avoir refermé la cassette.

Le Grand Godard s'arrêta; le colonel s'avança vers lui et mit un rouleau de cent francs dans la main du brigadier, en disant d'une voix légèrement émue :

— Vous n'êtes pas riche, Godard; vous n'avez plus que des parents éloignés, inconnus peut-être ?

Le Grand Godard fit un mouvement; le colonel continua :

— Prenez cette somme pour vous aider à faire la route; cet argent vous appartient. Vous avez votre masse complète, et avec votre indemnité de route vous aurez de quoi vivre au moins pendant un mois à Paris. Si tout à l'heure j'ai insisté pour vous faire changer de résolution, c'est que j'ai reçu ce matin même du notaire de votre famille, la lettre que

voici ; lisez-la et ensuite vous partirez, si cette lecture ne vous décourage pas.

Le Grand Godard ouvrit la lettre et il lut :

« Paris, le 15 janvier 1843.

« Monsieur le colonel,

« Veuillez m'excuser... »

— Passez les formules de politesse, dit le colonel.

Godard après avoir rapidement parcouru des yeux les premières lignes de la lettre, reprit à haute voix :

« Un de vos subordonnés, le brigadier Godard, a droit à son congé de libération le mois courant. Le pauvre garçon croit peut-être posséder encore quelque débris de l'héritage de son père et de sa mère, décédés avant son entrée au service, époque à laquelle les affaires de la succession étaient loin d'être terminées. Après des années de procès sans cesse renouvelés par les créanciers des défunts, la liquidation vient d'avoir lieu.

» Les dettes n'existent plus, mais il ne reste abso-

lument au brigadier Godard qu'une centaine de francs pour tout héritage. J'ai l'honneur de vous adresser cette somme en un bon sur le payeur général de l'armée d'Afrique, en vous priant de la remettre au brigadier qui doit se trouver heureux, en pareille circonstance, d'appartenir à un régiment où il pourra faire son chemin s'il a le bon esprit d'y rester.

» J'ai l'honneur, monsieur le colonel, etc. »

— Eh ! bien ? Godard, avais-je raison de vous engager à rester, dit le colonel, lorsque le brigadier eut terminé la lecture de cette lettre si sèche et si tristement mathématique.

— Oui, mon colonel, vous aviez bien raison, et c'était pour mon bien, j'en suis convaincu, que vous avez daigné perdre une demi-heure à causer avec un pauvre diable de brigadier. Mais maintenant que ferais-je au régiment ? Je serai nommé sous-officier, officier peut-être; mais un officier qui ne possède que sa solde, c'est bien triste, et cette perspective seule me ferait sauver encore plus vite. Adieu, mon colonel : soyez bien certain que jamais vous n'en-

tendrez parler en mal de votre ancien brigadier, qui n'oubliera jamais non plus vos bons conseils.

Le Grand Godard n'en dit pas davantage. La teinte de reproche amical qui couvrait la figure de son brave colonel causait au brigadier une singulière émotion ; il se hâta de sortir du salon et de franchir, en deux grandes enjambées de ses longues jambes, les dix ou douze marches qui de la cour de l'habitation conduisaient au logement du colonel.

— Eh ! Grand Godard, cria le brigadier de planton, au moment où son collègue franchissait la porte extérieure de la maison : restes-tu ? pars-tu ?

— Je pars, répondit, sans se retourner, le brigadier congédié.

— Alors, reprit le collègue, dépêche-toi d'aller chercher ta feuille de route chez le trésorier. Le bateau part ce soir. Bon voyage, si je ne te revois pas.

Le Grand Godard était déjà bien loin, mais il eut le temps de crier : merci, au planton qui se disait en soupirant :

— Allons ! encore un des bons qui s'en va. Flageolet, Jean Gigon, le Grand Godard, partis tous

les trois. Les trois inséparables. Qui est-ce qui nous fera des chansons au régiment ?

Et le brigadier se mit à fredonner sur l'air du nocturne : ***Aux avant-postes, loin du camp***, ce refrain bien connu des chasseurs à cheval d'Afrique, obligés souvent à cette époque, par les besoins du service, de transformer en chevaux de bât, leurs petits mais infatigables chevaux barbes :

Aux avant-postes, mes amis,
Il faut transporter du riz.
Mais ça vous allonge la mine, } *bis*.
Vous porterez de la farine !

En vain vous avez réclamé
Pour qu'on portât sucre et café.
Le général, qui n'est pas bête } *bis*.
A dit : Ça leur tourn'rait la tête

CHAPITRE II

Réflexions du Grand Godard à propos des colonels.

— Lorsque tu raconteras mon histoire, me disait-il y a quelque temps le Grand Godard auquel je venais de communiquer le plan de mon ouvrage, un grand nombre de tes lecteurs auront peut-être peine à croire qu'un colonel ait poussé la sollicitude envers ses subordonnés, jusqu'à prier l'un d'eux, un simple et obscur brigadier, de ne pas quitter son régiment.

— Ton observation est très-juste, répondis-je à mon vieux camarade, non-seulement en ce qui con-

cerne les lecteurs n'ayant pas eu comme nous deux, l'avantage d'avoir passé quelques années à cette rude école du soldat en campagne, mais elle s'applique surtout aux lectrices dont la plupart ne sauraient même distinguer à leurs insignes un colonel d'un lieutenant-colonel.

— Alors, répliqua le Grand Godard, voici ce que je leur dirais : Un colonel, un bon colonel dans la saine acception du mot, est plus qu'un père pour les soldats de son régiment, car j'ai connu, surtout depuis que j'ai quitté le service, beaucoup de pères qui laissaient à leurs enfants toutes les facilités possibles pour faire le mal, exactement le contraire de ce que fait un bon colonel. As-tu jamais, pendant ta carrière militaire, entendu un lancier ou un chasseur d'Afrique ou n'importe quel troupier, dire à son colonel ce que maintes fois j'ai entendu dire par de jeunes échappés de collége à leur père « Ah ! tu m'ennuies, papa, » ou : « Vous m'ennuyez, mon père ! » Non, n'est-ce pas ? Tu m'objecteras qu'on ne parle jamais de la sorte à un colonel, parce que la punition ne se ferait pas attendre, mais si le fils irrespectueux craignait, lui aussi, une punition sévère

autant que méritée, on n'entendrait pas aussi souvent les enfants tourner leur père en ridicule, s'ils n'en arrivent pas à les insulter. Je sais bien que ces petits monstres-là forment une minorité infime dans le monde, mais ils sont encore trop nombreux, et dans une société comme la nôtre, on ne devrait pas plus compter de fils irrespectueux parmi les *civils* que de soldats insolents dans l'armée.

Comme toi, je pense que les sévérités de la discipline militaire donnent beaucoup à réfléchir aux troupiers assez tristement organisés pour traiter leurs chefs avec irrévérence. Mais quels sont ces troupiers? Comment ont-ils été élevés? Ont-ils jamais respecté leurs parents?

N'as-tu pas remarqué, parmi nos camarades, que les meilleurs soldats, je ne te cite pas des exceptions presque impossibles qui ne font que confirmer la règle, n'as-tu pas remarqué que les vrais, les bons troupiers ne parlent jamais de leur père et surtout de leur mère qu'avec un profond respect et un véritable attendrissement?

Ne présentent-ils pas un contraste frappant avec ceux que nous appelons les *mauvaises pratiques*,

et qui en parlant de leurs parents, ne se servent, pour les désigner, que de termes empruntés à l'argot des prisons ?

Eh ! bien, le bon colonel comme je l'entends, s'il exerce son commandement pendant quatre ou cinq années sur les mêmes hommes, doit fortifier les bons et purifier les mauvais.

En France, on plaisante assez volontiers sur tout ce qui est beau, sur tout ce qui est grand et même sacré, je ne suis pas le premier à te le dire. Souvent on ne se contente pas de plaisanter en paroles, on écrit ces plaisanteries déplacées et qu'arrive-t-il? ce qui m'est arrivé à moi-même quelque temps après mon mariage.

Mon ami le Grand Godard est marié et bien marié. J'aurais peut-être dû garder cette nouvelle pour la fin de l'ouvrage ainsi que dans les vaudevilles, mais si je ne l'ai pas fait, on le voit, la faute n'a pas été commise par moi, puisque c'est le Grand Godard qui nous fait part de ses réflexions, que je ne veux pas interrompre plus longtemps.

— J'étais allé rendre ma visite de noces à un brave commerçant, père de deux garçons âgés, le

premier, de seize, et le second, de dix ans. On me retint à dîner ; j'étais chez un des témoins de mon mariage. Après le dîner, en prenant le café, le père me prie de raconter une historiette d'Afrique.

Je te ferai remarquer à ce sujet que le monde est parfois bien injuste à l'égard des vieux troupiers.

S'ils ne parlent pas de leur passé, de leurs campagnes, on ne se gêne pas pour les accuser de ne jamais avoir vu d'autre feu que celui de la cuisine ; si, au contraire, ils racontent quelque épisode de guerre après en avoir été priés, le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, et toujours, on ne manquera pas de les accueillir par ces paroles :

— Eh bien ! mon vieux brave, allons-nous tuer notre petit Kabyle, ce matin.

Franchement c'est à ne plus raconter, même la prise de la Smala.

A ce moment de notre entretien, je crus devoir rappeler au Grand Godard qu'il s'éloignait légèrement de son sujet primitif.

L'excellent homme me prit la main et me dit en riant :

— Que veux-tu ? c'est si bon de causer un petit brin avec un vieux camarade d'Afrique. Tu sais ? les idées vous reviennent à foison et on finit par s'embrouiller ; mais je reprends mon fil.

Je commence donc mon histoire par ces mots : Il est bon de vous dire que mon colonel...

— Ah ! oui, je sais, dit tout à coup le plus âgé des fils de mon ami : le père de vos soldats.

— Comment, répliquai-je tout ahuri de cette interruption : le père de mes soldats !

— Certainement, riposta le jeune homme, d'un air passablement suffisant, j'ai lu cela dans un livre où l'auteur définit les grades de l'armée. Il y a bien au mot colonel : Le colonel est le père de ses soldats.

— Monsieur Léon, dit alors le père, ce n'était pas la peine d'interrompre M. Godard !

— Mais papa, j'ai cru que c'était *une blague*...

— *Une blague ?*

— Mais oui, monsieur Godard, ça se dit au collége.

— C'est juste ; au régiment aussi.

— Le jeune Léon promettait, tu le vois, continua mon ami le Grand Godard, et je résolus à l'instant même de lui prouver que si l'auteur en question avait voulu faire une *blague*, je n'entendais pas de la même façon la qualification donnée à un bon colonel. Les exemples ne me manquaient pas, et je repris en m'adressant au jeune homme :

— Mon ami, il y a deux manières de comprendre les choses : une bonne et une mauvaise ; vous avez choisi la dernière et je vais vous expliquer la première par un simple et court récit. Ne faites pas trop attention à la forme, mais prêtez toute votre attention au fond de ce récit :

« Il y avait une fois un colonel de lanciers si sévère, si sévère, que les soldats de son régiment l'appelaient entre eux : *le colonel Pince-sans-rire*. Lorsque ce colonel sortait de chez lui pour se rendre à la caserne, sa figure, à ce que disaient toujours les lanciers, prenait déjà dans la rue une teinte si sérieuse que personne n'aurait voulu se trouver sur le passage du terrible chef.

» Une fois entré dans la caserne, c'est toujours la légende régimentaire qui le dit, le colonel n'avait plus physionomie humaine.

» Ses yeux noirs semblaient lancer par douzaines les jours de salle de police ; ses lèvres minces et serrées l'une contre l'autre ne paraissaient devoir s'ouvrir que pour fulminer des ordres de prison, et il n'était pas jusqu'à ses narines, qui ne s'agitassent convulsivement comme les portes violemment ouvertes et refermées d'un noir cachot.

» Le colonel *Pince-sans-rire* connaissait de nom tous les hommes de son régiment, exactement comme un père de famille connaît ses enfants. Personne n'entrait dans son corps sans qu'il ne l'eût inspecté, interrogé et retourné de toutes les façons. Comme il avait une mémoire prodigieuse et qu'en outre il était excellent physionomiste, il savait après cette inspection son monde par cœur. Je n'affirmerais pas qu'il ne connût aussi les noms de tous les chevaux du régiment. Toujours est-il qu'un beau matin, en se rendant à la caserne, à Provins, il découvre un lancier en tenue défectueuse et qui en l'apercevant au loin veut prendre une rue de tra-

verse. Mais la voix grave du colonel se fait entendre au même instant.

» — Lancier, venez ici !

» Le lancier obéit.

» — Comment vous appelez-vous, dit le colonel ?

» —Mon colonel, je m'appelle Dufour, répond le lancier, arrivé au régiment seulement depuis huit jours.

» — Très-bien ! vous allez rentrer au quartier devant moi et vous direz à votre maréchal des logis chef qu'il porte le lancier Sautereau au rapport pour quatre jours de consigne à cause de sa mauvaise tenue en ville, et pour quatre jours de salle de police, parce qu'il a donné un faux nom au colonel. Allez.

» Ce pauvre diable de Sautereau n'en revenait pas. Arrivé depuis si peu de temps, perdu au milieu de huit cents hommes, il n'aurait jamais cru son colonel si bon père de famille.

» Dans le régiment du colonel *Pince-sans-rire* auquel jamais un homme n'a pu reprocher l'application d'une punition injuste, il y avait un lieutenant-colonel que les lanciers trouvaient *bon enfant*, et chacun attendait avec la plus vive impatience l'é-

poque à laquelle le colonel devait prendre un congé de deux ou trois mois, pour se remettre de la sévérité déployée par le chef de corps.

» Je ne dois pas oublier de vous dire que le colonel commandait un régiment de nouvelle formation créé après la révolution de 1830 et qu'un colonel à l'eau de rose eût été parfaitement déplacé dans l'accomplissement d'une pareille tâche.

» Ah ! le service marchait bien dans ce régiment-là. Et les exercices ! et les manœuvres ! c'était merveille que de voir défiler au galop les six beaux escadrons du colonel *Pince-sans-rire* dont j'entends encore la voix aussi sérieuse que profonde, alors que pour la première fois, et après une brillante manœuvre, il prononça les paroles suivantes avant que le régiment ne mît pied à terre :

« — Garde à vous. Je suis content du régiment; mais les trois premiers escadrons ayant encore mieux manœuvré que les trois derniers, je lève toutes les punitions de salle de police et de consigne pour les trois premiers escadrons. Pied à terre, à volonté.

» Ce fut tout un événement que cette allocution, et les trois derniers escadrons se piquèrent si bien d'honneur à la manœuvre suivante, qui devait être la dernière commandée par le colonel avant son départ, que cette fois, toutes les punitions furent levées et la permission de dix heures accordée à tous ceux qui voulurent la demander.

» Quelques jours plus tard, le colonel *Pince-sans-rire* partit en permission et le commandement du régiment fut confié au lieutenant-colonel, au *bon enfant.*

» Et le *bon enfant* fit si bien pendant trois mois que les officiers, les sous-officiers, les brigadiers, les lanciers et les trompettes ne savaient plus où donner de la tête. Et lorsque le régiment apprit le retour du colonel *Pince-sans-rire*, cette nouvelle fut accueillie par de véritables hourras de joie et de bonheur, aussi bien par les offficiers que par les lanciers. La chose vaut d'autant mieux la peine d'être racontée en détail que jamais elle n'était arrivée dans la garnison de Provins, occupée depuis près d'un siècle par de la cavalerie. Je doute même que beaucoup de régiments puissent enregistrer

dans leur histoire particulière un fait pareil à celui dont j'ai été le témoin.

» Le colonel venait d'arriver à l'hôtel de la Boule-d'Or, par une belle soirée du mois de septembre 183... Il était encore vêtu en bourgeois, et comme la retraite était sonnée, il se mettait en mesure de se reposer des fatigues d'un long voyage, lorsque tout à coup, le capitaine adjudant-major de semaine se précipite dans sa chambre à coucher en s'écriant :

— » Mon colonel, le régiment est en pleine révolte !

» — Mes lanciers, en pleine révolte, répond le colonel, tout en rajustant ses vêtements de voyage.

» — Oui, mon colonel. On vient de sonner l'appel du soir, personne n'a voulu rentrer dans les chambres. Mes exhortations, mes menaces, celles des officiers et des sous-officiers de semaine, rien n'a fait. J'ai ordonné l'arrestation de ceux que je supposais les meneurs, la garde a refusé de m'obéir. Venez, mon colonel, venez, je vous en supplie, votre présence peut empêcher de grands malheurs.

» — Joseph, dit le colonel en appelant son domes-

tique qui paraît aussitôt, vite, mon uniforme, mon sabre.

» — Ah ! mon colonel, reprend avec feu l'adjudant-major, je vous en conjure, ne perdez pas une seconde ; le temps est trop précieux pour retarder votre arrivée. Si dans cinq minutes nous ne sommes pas au quartier, les lanciers vont y mettre le feu.

» — Allons, dit le colonel, et il sort précédé par l'adjudant-major qui se met à allonger le pas de façon que le colonel ne voie pas un bon gros rire mal dissimulé par ses épaisses moustaches.

» A dix pas de l'hôtel, le lieutenant-colonel, suivi de deux ou trois officiers, vient à la rencontre de son supérieur qui tout en marchant se contente de dire :

» — J'en apprends de belles, monsieur. Le régiment est en pleine révolte, et vous n'êtes pas au quartier !

» — Mon colonel, je vous affirme...

» — C'est bien, monsieur, suivez-moi !

» La distance de la Boule-d'Or à la double caserne de cavalerie n'est pas longue, et cependant le trajet n'était pas achevé que le colonel voyait autour de lui tous les officiers du régiment, de sorte qu'en

arrivant au but, le grand et le petit état-major se trouvaient au complet.

» Le colonel se demandait avec une certaine angoisse si les lanciers n'avaient pas chassé leurs officiers par la violence, lorsque ses yeux sont frappés subitement par une lueur immense :

» — Les malheureux auraient-ils incendié les casernes ? s'écrie-t-il en franchissant les derniers cent mètres qui le séparent du quartier.

» — Hélas ! oui, mon colonel, répond le rusé capitaine adjudant-major, nous arrivons trop tard. Voyez plutôt.

» Et voici ce que vit et entendit le colonel *Pince-sans-rire*.

» Le bâtiment qui forme le petit quartier de cavalerie à Provins, bâtiment construit en 1773, est élevé de quatre étages sur un vaste rez-de-chaussée, et se trouve au fond d'une longue cour fermée, sur la grande route de Paris à Troyes, par une belle grille en fer, scellée sur un parapet de pierre, à hauteur d'homme.

» La grille, le bâtiment, les façades des deux vastes écuries encadrant la cour, tout était en feu.

» Chacune des vitres des soixante fenêtres donnant sur la cour était illuminée par quatre bouts de chandelle, ce qui constituait, à vingt-quatre carreaux par fenêtre, quatre-vingt-seize jets de flamme, donnant un total, pour la façade du bâtiment, de cinq mille sept cent soixante bouts de chandelle, formant l'illumination la plus pittoresque du monde.

» A la hauteur du troisième étage, règne une corniche large d'environ cinquante centimètres; cette corniche était garnie, dans toute sa longueur, d'intrépides lanciers, armés de torches enflammées.

» Sur les pointes de la grille d'entrée, on avait fixé de longues planches, toutes garnies de lampions, de chandelles, voire même de bougies. Enfin pour une illumination improvisée, c'était splendide.

» Et puis, dans la cour, au lieu de soldats révoltés, les huit cents hommes du régiment, formant une double haie, depuis la grille jusqu'au perron du bâtiment, tous nu-tête et criant à pleins poumons : *Vive le colonel Bougenel !*

» Et, comme la fête devait être complète, voilà qu'une fusillade d'un nouveau genre vient se mêler à l'illumination et aux cris de joie. Les vitres des

soixantes fenêtres, chauffées outre mesure par les bouts de chandelle qui brûlaient à leur base, se mettent à éclater l'une après l'autre, et entretiennent un véritable feu de tirailleurs, pendant que le colonel *Pince-sans-rire*, dont l'émotion est à son comble, reste immobile sans pouvoir tout d'abord articuler un seul mot en présence d'un enthousiasme si vrai, si complétement inattendu et si spontané.

» Mais cette hésitation ne dura que l'instant d'un éclair, et l'heureux colonel, élevant en l'air son chapeau, fit entendre ces paroles de sa belle voix de commandement :

» —Merci, mes amis, mes braves lanciers. Je voudrais pouvoir vous embrasser tous, mais cela m'est impossible. Maréchal des logis Lucas, lancier Monot, approchez.

» Le sous-officier et le cavalier désignés s'approchèrent ; le colonel continua :

» —Vous êtes les deux plus anciens serviteurs de mon régiment. Je vous embrasse pour tous vos camarades ; embrassez-moi à votre tour, et dites à tous que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie.

» La quadruple accolade fut donnée et reçue pendant que les lanciers poussaient des clameurs si formidables, que les Provinois crurent, ce soir-là, entendre le bruit de l'écroulement complet des antiques remparts de la Ville-Haute.

» Le colonel voulut payer les frais de la fête, mais les lanciers s'y refusèrent formellement. Ils consentirent toutefois à ce qu'il fît remplacer à ses frais les vitres brisées par l'illumination.

» — A ce prix-là, me disait, il n'y a pas bien longtemps, l'excellent homme, j'aurais volontiers payé les carreaux du grand et du petit quartier.

» — Voilà, dit en terminant le Grand Godard, le chef que j'appelle véritablement le père de ses soldats, et je crois qu'après mes explications, tes lecteurs ne devront pas trouver extraordinaire qu'un colonel cherche à retenir autour de lui ceux qu'il regarde comme ses enfants. »

Il va sans dire que j'approuvai les bonnes paroles du Grand Godard, dont je vais reprendre l'histoire au moment où il vient de presque se sauver de la demeure de son brave colonel d'Afrique.

CHAPITRE III

Le Grand Godard en campagne. — Le chasseur André.

Afin de faire comprendre la réminiscence du brigadier de planton chez le colonel dont les excellents conseils n'avaient pu retenir le Grand Godard, je dois ici raconter un détail généralement peu connu de la vie des chasseurs d'Afrique.

Après l'occupation définitive de Médéah et de Milianah, en 1840 et 1841, il fallut de toute nécessité réunir dans chacune de ces villes les approvisionnements nécessaires aux garnisons laissées dans ces nouveaux postes.

Le nombre des bêtes de somme, mulets, chameaux et chevaux du train existant alors dans la province d'Alger étant loin de suffire aux exigences de ce service inattendu, le gouverneur général songea tout naturellement à utiliser les chevaux des chasseurs d'Afrique, en les transformant momentanément en mulets, et leurs cavaliers en soldats du train.

Voici quelle fut la manière de procéder :

Les officiers d'administration chargés de la direction des vivres firent confectionner des sacs en forme de besace double figurant assez exactement un ∞ horizontal. Cette besace était remplie de riz ou de farine dans ses deux extrémités, de façon à pouvoir être placée sur la selle et à s'y maintenir, par l'égalité du poids de la denrée contenue dans chacune des dites poches.

Le chasseur, vêtu d'un pantalon et d'une blouse de toile, et chaussé de souliers, après avoir mis en son lieu et place sur la selle, un sac de riz ou de farine pesant soixante kilogrammes, fixait la bride du cheval, son sabre, son pantalon de cheval et ses bottes à éperons par-dessus la charge, dans la lon-

gueur de la selle, et le fusil sur le dos, il conduisait son noble coursier *par la figure* au moyen d'un bridon d'abreuvoir.

Deux mille chevaux de chasseurs d'Afrique équipés de la sorte pouvaient donc en un seul voyage transporter cent vingt mille kilogrammes de riz et de farine et ce supplément de transport n'était certainement pas à dédaigner.

Aussi, le gouverneur général ne s'en fit pas faute.

Les chasseurs d'Afrique murmurèrent bien tout bas à la première nouvelle de cette transformation, mais comme après tout il s'agissait de se donner un supplément de fatigue pour procurer à des camarades un supplément de provisions, les murmures se changèrent en lazzis et les lazzis en chansons.

Oui, vraiment, en chansons, et le Grand Godard, le troupier philosophe par excellence, se distingua tout particulièrement dans la confection de joyeux refrains dont l'à-propos était le mérite principal. Quant à leur poésie, elle était toute d'inspiration.

A chaque nouveau convoi, c'était une nouvelle chanson, et je vous laisse, chers lecteurs, à vous figurer la complète satisfaction des chefs de l'armée,

lorsqu'ils entendirent les chasseurs d'Afrique, devenus soldats du train provisoires, se *blaguer* eux-mêmes en français et en latin sur des airs de complainte, et avec quelles paroles !

Tout le monde connaît l'air de la complainte nationale française, sur la mort de saint Louis :

> Écoutez, peuple de France,
> Et vous de Russie, aussi,
> Écoutez la doléance
> Du grand roi saint Louis !

Toutes les complaintes passées, présentes et futures, ont été, sont, ou seront fabriquées sur ce timbre-là.

Les chasseurs d'Afrique en général et le Grand Godard en particulier, étaient trop bons Français pour ne pas donner à leur première chanson de cavaliers haut-le-pied la consécration de cet air si facile à retenir.

Aussi, lorsque le premier convoi de vivres transportés par les premier et quatrième régiments de chasseurs d'Afrique franchit le fameux col, nommé Ténia de Mouzaia, pour se rendre à Médéah, les

zouaves et les autres régiments d'infanterie qui couronnaient pour nous protéger les crêtes du terrible passage, furent-ils grandement émerveillés d'entendre leurs amis les chasseurs chanter à tue-tête :

Depuis que j' port' d' la farine,
J' m' rappell' la langu' latine,
Et le long des p'tits chemins,
Je récit' des vers romains.

Farinas dum portem meas,
Ubi sunt mores, hélas !
Cum pedibus et jambis,
Nunquam in equis nostris.

Je crois inutile de traduire les quatre derniers vers de ce couplet, dont le mauvais latin s'accordait merveilleusement avec le mauvais français des quatre premiers, et qui, du reste, fut bien vite appris par les zou-zou.

C'était tout ce que désiraient les chasseurs.

La complainte de la farine n'avait pas moins de cinquante à soixante couplets, mais que le lecteur se rassure, je ne veux pas les reproduire, d'autant plus que la reproduction ne pourrait donner un idée de l'effet bizarre produit sur les échos du

Ténia de Mouzaia par les deux mille voix plus ou moins enrouées des chanteurs.

Fort heureusement, pour les chasseurs d'Afrique et pour leurs chevaux, ce mode de transport ne dura pas trop longtemps. Des renforts considérables de mulets ne tardèrent pas à être expédiés de France et d'Espagne, et la cavalerie d'Afrique reprit son rang habituel.

Le Grand Godard, quoique marcheur infatigable, n'en fut pas plus fâché que ses camarades, et s'il ne composa plus de chansons sur le riz et la farine, il n'en resta pas moins le chef des chanteurs qui, soit en route, soit au bivouac, improvisaient des chansons nouvelles ou faisaient entendre les vieux et gais refrains de nos poëtes populaires.

En campagne, le Grand Godard possédait toutes les qualités du vrai chasseur d'Afrique, indépendamment du courage. Sa prudence, sa force, son adresse et surtout son incroyable sang-froid étaient proverbiaux. En voici un exemple entre mille :

Alors que le Grand Godard était simple chasseur, le peloton auquel il appartenait fut chargé d'éclairer la marche d'une colonne légère dont le chef avait

reçu l'ordre d'enlever les avant-postes arabes établis en permanence sur les bords de la Chiffa. Le peloton se mit en marche vers quatre heures du matin, précédé par une ligne de douze tirailleurs marchant dans le plus grand silence ; Grand Godard se trouvait à l'extrême gauche de cette ligne. Il faisait à peine jour, et les chasseurs avaient été prévenus de se tenir constamment sur leurs gardes, la position des avant-postes ennemis n'ayant pu être déterminée d'une manière précise. Le sang-froid et l'adresse individuelle de chaque cavalier devaient seuls décider la réussite de l'entreprise.

Tout à coup, au détour d'un buisson très-épais, le Grand Godard se heurte nez à nez contre un Bédouin allant, ainsi que le chasseur, en découverte. Le bruit des pas des deux chevaux s'était si bien confondu que le Français et l'Arabe se croyaient parfaitement seuls, et la rencontre avait été si soudaine, qu'il leur eût été impossible de se servir avantageusement du fusil que chacun d'eux tenait à la main.

Dans cette situation critique, le Grand Godard n'hésita pas une seconde. Laissant tomber son fusil

en travers sur sa selle, il allongea ses grands bras, saisit avec ses longues mains l'Arabe par le cou, l'enleva littéralement de dessus sa monture, le plaça en travers de sa selle comme il avait fait de son fusil, et, appuyant à droite, il se rapprocha du chasseur marchant à quelque distance de lui.

— Tiens-moi bien ce gaillard-là, dit-il à son camarade en lui remettant sa prise; je vais attraper le cheval, qui se figure tout bonnement que son maître a mis pied à terre.

Et sans attendre la réponse du camarade, qui ne saisit qu'un Arabe parfaitement étranglé, le Grand Godard s'empara du cheval et s'en alla tout tranquillement rendre compte de l'incident au lieutenant de peloton qui prit ses dispositions en conséquence.

Une vedette ennemie, enlevée sans avoir pu donner l'alarme, c'était la perte du poste auquel elle appartenait.

Le lieutenant rassembla sans bruit tous ses hommes, et les fit masser derrière un buisson. Puis, quand le jour fut venu, il aperçut tout au plus à cent mètres de distance une vingtaine d'Arabes

qui, pleins de confiance dans leur vedette, avaient tranquillement mis pied à terre, à l'exception de deux ou trois.

Charger l'ennemi, lui tuer ou lui prendre tout son monde, cela ne dura pas deux minutes, et le but de la reconnaissance se trouvait complétement atteint, grâce à l'intelligence et aussi à la force prodigieuse du Grand Godard, qui fut nommé brigadier le même jour.

Un homme qui débute si bien dans le métier de la guerre n'aurait pas dû, penseront mes lecteurs, abandonner la carrière des armes. Mais je leur répondrai que de pareils faits ne sont pas rares en Afrique, et qu'ils passent souvent inaperçus au milieu de soldats rompus à toutes les ruses de la guerre individuelle.

On remplirait des volumes avec le récit des traits d'audace et de courage accomplis par les héros inconnus de notre armée d'Afrique, et bien souvent les chefs de corps ont été très-embarrassés, lorsque après une expédition, il fallait décerner des récompenses dont le nombre était toujours trop limité à leur gré.

J'ai connu au 2e régiment de chasseurs d'Afrique, à Oran, un simple chasseur nommé André, dont le nom n'a jamais été cité à l'ordre du jour, et cependant cet homme, brave parmi les plus braves, accomplissait des choses extraordinaires. Malheureusement, ses plus beaux faits d'armes se passaient trop dans l'ombre; tantôt, c'était pendant une corvée pour aller couper du bois, tantôt, à la garde du troupeau de la garnison, et le pauvre soldat finit par succomber dans une de ces affaires, en sacrifiant sa vie pour le salut de ses camarades.

Qu'il me soit permis de raconter deux épisodes sur cet intrépide chasseur dont je suis peut-être le premier à écrire le nom.

Un jour, André, avec plusieurs de ses camarades, était allé conduire dans la plaine d'Oran un certain nombre de chevaux désignés par le vétérinaire en chef du régiment pour prendre le vert. L'emplacement choisi était situé entre la ligne des blockhaus qui défendaient les approches de la ville. Les chevaux furent attachés par de longues cordes à des piquets, et des vedettes placées de façon à prévenir

toute attaque. André, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, pensa probablement que l'occasion était trop belle pour ne pas goûter un instant de repos, et après s'être enveloppé dans une couverture de cheval, il ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil. Que pouvait-il craindre, en effet? A droite et à gauche de la prairie, il y avait un blockhaus; entre les deux blockhaus, une ligne de vedettes, et un piquet de chasseurs armés se tenait prêt à tous les événements. Toutes les mesures de sécurité étaient donc parfaitement prises, et les hommes de corvée pouvaient dormir sur leurs deux oreilles.

Mais les Arabes et surtout les Gharabas sont bien fins. Une bande de hardis maraudeurs, appartenant à la tribu que je viens de nommer, s'étaient embusqués dès le point du jour dans le grand ravin blanc qui, après avoir traversé une grande partie de la plaine au sud-est d'Oran, vient aboutir à la mer entre les deux blockhaus situés à l'extrémité orientale de la ligne de défense.

Il y avait à peine une demi-heure que le petit bivouac des chasseurs était établi, qu'une fusillade

accompagnée de hourras frénétiques, éclate en arrière de la prairie, à revers de la ligne des vedettes, et au même instant une avalanche de cavaliers traverse avec la rapidité de l'éclair le champ où paissaient les chevaux dont les cordes sont coupées avec cette merveilleuse prestesse des voleurs arabes. Les hommes du piquet armé n'ont pas eu le temps de monter à cheval, les vedettes n'ont pas fait demi tour, que l'avalanche a disparu entraînant avec elle une douzaine de chevaux. Toutefois, le premier moment de surprise passé, les chasseurs appuient vigoureusement la chasse aux maraudeurs forcés bientôt de laisser en arrière la moitié de leurs prises, et peut-être eût-on pu reprendre le tout, si dans la direction suivie par les fuyards, une longue colonne de cavaliers arabes n'était accourue au secours des premiers.

André avait bien entendu la fusillade, mais avant de s'être débarrassé de la couverture dans laquelle il était roulé, il se sentit balancé dans l'air et emporté avec une vitesse prodigieuse. Le tour avait été joué par deux Gharabas d'une force herculéenne qui, sans ralentir la course de leurs montures,

avaient saisi l'un à droite, l'autre à gauche, les extrémités de la couverture et emportaient contenant et contenu au grand ébahissement du chasseur, réveillé d'une façon si désagréable.

Mais les deux Gharabas ne se doutaient pas à quel homme ils avaient affaire.

André n'avait pour toute arme qu'un couteau de poche assez solide il est vrai, mais dont la lame avait tout au plus trois pouces de longueur. Avec cette rare intelligence dont il avait donné si souvent des preuves, il devina tout d'abord comment les choses s'étaient passées. Il ne pouvait rien distinguer et il n'avait pas de temps à perdre pour prendre une décision.

— Indubitablement, se dit-il, les brigands qui m'enlèvent comme une jolie femme sont poursuivis, et vivement je l'espère, puisqu'ils n'ont pas encore eu le temps de me couper le cou. Si j'ai la chance d'en faire lâcher un, je suis sauvé.

Tout en réfléchissant, André a pu saisir et ouvrir son couteau; il fend doucement la couverture, et voit à deux pouces de sa tête le bras nerveux et fortement tendu du Gharabas qui soutenait de ce

côté sa très-incómmode enveloppe. André prend ses mesures, il assujettit son couteau en le tenant à pleine main, le pouce appuyé vigoureusement sur le dos de la lame et d'un seul coup en travers, crac! il fait éclater les veines, les nerfs et les fibres du poignet du ravisseur.

Le cavalier blessé, pousse un affreux cri de douleur en lâchant son fardeau; André tombe par terre sur le dôs en tirant à lui la couverture que le second Arabe abandonne d'autant plus volontiers que les chasseurs gâgnent du terrain, et les deux Gharabas disparaissent bientôt pendant qu'André, remis sur ses pieds, fait flotter aux yeux de ses camarades stupéfaits, la couverture qu'il vient de sauver si miraculeusement ainsi que lui-même.

Dans l'aventure que je viens de raconter, André n'eut à agir que pour son propre compte, mais je doute que jamais soldat d'Afrique ait déployé plus de courage et plus de dévouement que n'en montra le brave chasseur dans sa dernière action d'éclat. Horatius Coclès, en défendant seul un pont contre une armée, ne fut pas plus intrépide, tout le monde en sera convaincu.

Se trouvant avec son escadron à Mostaganem, André fut commandé de garde au troupeau, c'est-à-dire qu'il monta à cheval en tenue de guerre, fusil, sabre, pistolet et trois paquets de cartouche, pour aller, lui dixième, faire le service de vedette pendant que les bœufs et les moutons appartenant à l'administration de la guerre, seraient conduits au pâturage sous la surveillance d'un piquet d'infanterie.

En cas d'attaque de la part des Arabes et même à leur apparition, on devait immédiatement faire rentrer le troupeau dont le nombre était assez considérable. Pour atteindre le lieu du pâturage, il fallait s'engager dans des chemins creux bordés de cactus et d'agaves, formant un rempart impénétrable, mais une fois sorti de ces défilés, le troupeau avait de l'herbe à foison dans de jolies vallées très-faciles à garder, dominées qu'elles étaient par des collines couronnées de vedettes.

Le troupeau sortait à huit heures du matin et ne devait rentrer dans son parc que vers quatre heures du soir. Jusqu'à midi tout se passa très-pacifiquement. André ne fut placé en vedette qu'à cette

heure-là, mais il n'y avait pas dix minutes qu'il avait pris son poste, qu'il aperçut assez loin un groupe de cavaliers arabes cherchant à atteindre un point culminant afin de s'assurer de la force du troupeau et de celle de l'escorte.

Pour ne pas perdre mal à propos une cartouche, André plaça son képi au bout de son fusil, et ce signal répété par les autres vedettes ne tarda pas à donner l'éveil au commandant du piquet d'infanterie qui vint lui-même s'assurer de la présence de l'ennemi, dont le nombre s'augmentait sur plusieurs points à la fois.

Selon les ordres donnés, la retraite fut sonnée pour l'infanterie et les bestiaux poussés vers les petits défilés dont j'ai parlé tout à l'heure.

L'opération ne paraissait pas devoir être contrariée, lorsque les vedettes restées à leurs postes ouvrirent le feu contre les Arabes qui commençaient à gravir les pentes des collines au sommet desquelles les chasseurs avaient pris position.

Le troupeau presque tout entier étant engagé dans les défilés, la retraite fut également sonnée pour la cavalerie. Le ralliement s'effectua sans qu'aucun

homme eut été atteint par les balles des Arabes, et ceux-ci s'empressèrent, comme d'habitude, d'occuper les hauteurs laissées vacantes par le départ des chasseurs.

L'infanterie suivit le troupeau, la cavalerie se retira à son tour par le même chemin, et tout semblait terminé, lorsque les cris bien connus des Bédouins accompagnés d'une vive fusillade annoncèrent que la retraite ne devait pas s'opérer aussi doucement qu'elle avait commencé.

Les chasseurs font demi-tour et André le premier regagne la petite vallée du pâturage. Il voit les Bédouins charger avec furie vers l'entrée d'un défilé qui n'avait pas d'issue du côté de Mostaganem et dans lequel s'était engagée imprudemment une faible portion du troupeau, accompagnée d'une dizaine de fantassins.

Ne trouvant pas de sortie, ces hommes étaient revenus sur leurs pas, et c'est au moment où ils allaient regagner le chemin principal qu'ils avaient été découverts et chargés par les Arabes. Sans s'inquiéter s'il est suivi par ses camarades, André lance son cheval dans la direction du groupe retar-

dataire à l'instant où les hommes qui le composent viennent de découvrir un sentier praticable aboutissant à la grande voie.

— Entrez par là, mes amis, leur crie André, entrez vite, je vais tailler de la besogne aux voleurs de bœufs !

Et, le sabre à la main, il se précipite sur l'Arabe le plus avancé, le tue d'un coup de pointe et vient se poster menaçant à la tête du petit défilé.

Les autres chasseurs, sur le point d'être tournés par un fort détachement ennemi, n'ont eu que le temps de couvrir le grand défilé pendant que l'infanterie pousse énergiquement le gros du troupeau.

André est donc le seul cavalier à guider et à protéger le faible détachement d'infanterie dont la besogne est des plus difficiles ; car, avant tout, il faut sauver le troupeau.

Deux Arabes à la fois chargent André, qui essuie deux coups de feu, et se contente de riposter à coups de sabre si bien appliqués, que les agresseurs reculent.

— A moi, à moi, chasseur ! crie tout à coup un

fantassin qu'un Bédouin vient de saisir avec un crochet.

André s'élance, frappe et débarrasse le prisonnier.

— Prends la queue de mon cheval, vivement, lui dit-il.

Le fantassin obéit, et le voilà en deux temps de galop ramené à l'entrée du sentier où viennent enfin de pénétrer les derniers animaux.

— Poussez-les ferme ! poussez de l'avant, les amis ! Je garde la porte.

Et tout en parlant, André se couvrant par un terrible moulinet, manœuvre si bien, allonge parfois de si beaux coups de pointe aux assaillants furieux de voir un seul homme leur tenir tête, qu'il barre littéralement l'entrée de l'étroit défilé.

Mais le sang de l'héroïque chasseur commence à couler. Alors, faisant toujours face à l'ennemi, et toujours son terrible sabre à la main, il fait entrer son cheval à reculons dans le sentier où deux cavaliers ne sauraient tenir de front.

Malheur au premier Bédouin qui voudra l'y suivre. Et de fait, aucun parmi eux n'ose affronter

l'intrépide Français dont le bras droit est déjà entamé par cinq coups de yatagan.

Les Arabes se contentent, en passant au galop devant le sentier, de décharger leurs fusils et leurs pistolets sur André, qui exécute de vigoureuses sorties pendant lesquelles il donne et reçoit de nouveaux coups.

— Rentrez, rentrez, chasseur, le chemin est libre, lui crie-t-on enfin du fond du sentier.

André pousse une dernière fois son cheval en avant, frappe une dernière fois, et fait demi-tour au galop. Les Arabes ne le poursuivent pas, mais ils tirent tous en même temps sur le pauvre chasseur qui meurt en arrivant au milieu de ses camarades. Le bras droit d'André était littéralement hâché par les yatagans des Arabes, et son corps traversé ou sillonné par dix coups de feu, mais le héros inconnu avait sauvé dix de ses camarades par des miracles de courage et d'abnégation.

Si Grand Godard possédait toutes les qualités du bon chasseur en campagne, il n'en était pas moins bon soldat en garnison où il faisait admirablement bien son service sans morgue et sans ostentation.

Je me sers à dessein de ces deux derniers mots, car il existe dans l'armée un petit nombre d'hommes qui par leur manière de servir font presque toujours le tourment de leurs camarades en désolant leurs subordonnés.

Je veux parler de ceux qui ne manquent jamais l'occasion de vouloir prouver qu'ils servent mieux que les autres, et qui parviennent, rarement il est vrai, à force de criailleries, à faire croire qu'ils ont bien mérité de la patrie, s'ils ont aidé à se relever un cavalier tombé sur le champ de manœuvres.

Tel n'était pas Grand Godard, ainsi que je le démontrerai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Le Grand Godard en garnison.

Je prie mes lecteurs de ne pas oublier qu'en écrivant l'histoire du Grand Godard, je leur présente le type du véritable chasseur d'Afrique et que mon seul mérite, si toutefois on veut bien en accorder à l'auteur, c'est de posséder une mémoire assez heureuse pour me souvenir de faits dont presque toujours j'ai été le témoin.

Loin de moi la pensée de vouloir persuader au public que tout était parfait dans l'armée d'Afrique; j'ai déjà donné la preuve du contraire, mais les belles

et grandes actions s'y accomplissent dans une si large proportion que les mauvaises sont étouffées, souvent avant d'avoir atteint un dangereux développement.

Une aventure arrivée en garnison au Grand Godard me fournit la meilleure preuve de cette merveilleuse puissance du bien contre le mal, de la sagesse contre la folie.

Grand Godard, vêtu de la tenue si commode de quartier, la blouse et le pantalon de toile, se promenait un soir dans les belles allées ombragées par de vigoureux mûriers qui font du camp de Mustapha-Pacha une des plus confortables et des plus agréables casernes du monde entier; il philosophait, selon le dire des chasseurs, toutes les fois qu'ils voyaient le grand brigadier inscrire sur un carnet dont il ne se séparait jamais des notes dont il ne donnait connaissance à personne.

Grand Godard après avoir parcouru toute la longueur de la grande avenue du camp revenait vers son point de départ, c'est-à-dire le corps de garde installé à côté de la porte principale du camp, lorsqu'il aperçut quatre hommes et un brigadier de service sortir du poste avec leurs fusils et se diriger

rapidement vers le bâtiment occupé par le sixième escadron du régiment.

Il s'agissait tout simplement, sur la réquisition du brigadier de semaine du dit escadron, de conduire à la salle de police un chasseur ivre qui bousculait tout dans une immense chambre contenant une centaine de lits.

Le seul brigadier présent dans la chambre, — six heures venaient de sonner, la soirée était superbe et presque tous les chasseurs de l'escadron prenaient le frais sous les ombrages touffus du camp ou s'occupaient de soigner leurs jardinets — invita cet homme à se tenir tranquille, mais l'homme avait la boisson mauvaise et il se permit d'insulter son brigadier qui lui ordonna de le suivre à la salle de police.

— Moi ! à la salle de police, s'écria l'ivrogne, moi un vieux troupier de quinze ans de service. Allons donc, *blanc bec.*

Le brigadier était un homme de sens et de cœur ; il ne s'irrita pas de cette injure, très-mal placée, je dois le dire, et pour ne pas exciter davantage son

subordonné il conseilla aux deux ou trois chasseurs présents de faire coucher leur camarade.

Mais le camarade qui avait bu, on le sut plus tard, de l'absinthe frelatée après son repas du soir, se précipita vers l'extrémité de la chambre où se trouvaient les rateliers d'armes supportant les fusils et les pistolets, et scellés dans le mur à droite et à gauche d'une petite chambre destinée aux sous-officiers de l'escadron.

Avant que personne eût deviné sa pensée, le malheureux chasseur avait saisi un paquet de cartouches à portée de sa main et il avait chargé un pistolet en menaçant de brûler la cervelle au premier individu qui oserait s'avancer vers lui.

Il ne restait au brigadier que la ressource suprême du recours aux hommes de garde et il sortit pour aller demander main forte au poste de police.

Se voyant momentanément seul dans la chambre, le chasseur parvenu à une folie furieuse chargea une douzaine de fusils et de pistolets qu'il plaça tous armés sur un lit, et saisissant un des fusils, il attendit.

Le brigadier de garde suivi de ses quatre hommes, se présenta à l'entrée de la chambre.

— N'entrez pas, hurla le forcené, ou je tue tout le monde ! Et je me tue ensuite.

La situation était grave.

Le brigadier de garde fit retirer ses hommes et il essaya de parlementer avec le révolté, dont il ne put obtenir que ces paroles :

— Allez-vous-en, les hommes de garde, ou je vous tue.

— Courez prévenir le maréchal des logis de garde et l'adjudant, dit le brigadier à un de ses hommes.

Le Grand Godard arrivait juste à temps pour entendre l'ordre donné par son collègue.

— Attends un peu, dit-il à ce dernier. Si le maréchal des logis ou l'adjudant viennent ici, comme il est absolument nécessaire que la discipline soit respectée, on va te donner l'ordre de faire feu par les fenêtres sur cet insensé qui sera tué indubitable-ment. Laisse-moi essayer de parer à un grand malheur.

— Mais tu vas te faire assassiner, mon pauvre Godard.

— Qu'est-ce que cela fait, si j'empêche un crime ?

Seulement ne vous montrez pas, ni toi, ni tes hommes.

Et, sans attendre la réponse du brigadier de garde, Grand Godard, les mains dans ses poches, pénètre dans la chambre.

— Halte-là, lui crie le chasseur tenant son fusil en joue.

— A qui en avez-vous donc, mon vieux? riposte Grand Godard, aussi calme qu'en un jour de bataille. Est-ce que vous me prenez pour un homme de garde?

Le malin Grand Godard connaissait bien son monde, et il avait tout de suite compris que la vue des hommes armés n'avait fait que porter à son paroxysme la terrible ivresse du chasseur.

— De garde ou non, répliqua celui-ci, qu'est-ce que vous me voulez?

— A vous, rien. Mais comme le maréchal des logis Renaud, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner à sa pension, a oublié son tabac sur son lit, il m'a prié de venir le lui chercher, et j'espère bien que vous n'êtes pas assez méchant pour nous empêcher de fumer une bonne pipe après dîner.

Le chasseur couchait toujours en joue le Grand Godard qui marchait toujours en parlant.

— Ah! ah! continua le chasseur presque en riant et en relevant légèrement son arme. C'est vrai, vous n'êtes pas de l'escadron, mais je vous reconnais bien. Vous êtes le Grand Godard, le philosophe.

— Parbleu, répliqua le Grand Godard, qui ne riait pas du tout. On peut passer?

Le chasseur hésita un instant, mais en voyant la grande et calme figure du brigadier qui continuait à s'avancer, il releva tout à fait son arme et laissa le Grand Godard entrer dans la chambre des sous-officiers.

Les moments étaient précieux. Grand Godard n'avait fait que la moitié de la besogne.

Tirant promptement une pipe de sa poche, il la bourre et reprend la conversation avec le chasseur qui avait repris de son côté son attitude menaçante. Mais personne ne se montrait à l'entrée de la chambre.

— Ma foi, dit Grand Godard qui s'était bien gardé de refermer la porte de la chambre des sous-officiers, Renaud avait bien caché son tabac.

Tout en parlant, Grand Godard est venu se placer sur le seuil de la porte.

—Dites donc, chasseur avez-vous du feu?

— Oui, répond le chasseur en frappant sur son fusil, j'en ai là-dedans!

— Merci, dit en riant cette fois Grand Godard, ça brûle trop vite. Mais à propos, que faites vous donc de toutes ces armes? Ah! j'ai retrouvé une allumette dans la poche de ma blouse.

La pipe est allumée et la conversation continue.

— Ces armes-là, mon vieux philosophe, c'est pour tuer les hommes de garde?

— Vous l'avez déjà dit. Et après?

— Après, je me tuerai.

— Vous l'avez dit aussi. Quel bon tabac! Je ne sais pas où le maréchal des logis Renaud l'achète, mais bien certainement c'est du vrai caporal.

— Il est de fait qu'il embaume, hasarde le chasseur.

— Oui, il embaume, mais vous n'en fumerez pas de sitôt, ni d'aussi bon, ni de plus mauvais. Quand vous aurez tué les hommes de garde, il vous faudra tuer tous les hommes de l'escadron; ensuite, tous

les hommes du régiment si vous n'êtes pas tué avant, et tout ça pourquoi, je vous le demande ?

— Eh bien! philosophe, vous êtes un homme, je vais vous le dire. J'aime mieux mourir que d'aller à la salle de police avec les hommes de garde.

— Et vous avez joliment raison, mon vieux chasseur; car, enfin, pour un ancien serviteur comme vous, ce serait à en mourir de honte. Voyons, à votre tour, êtes-vous un vrai chasseur d'Afrique?

— Si je suis un vrai chasseur d'Afrique? En doutez-vous, Grand Godard?

—Non, je n'en doute pas et vous allez m'en donner la preuve. Venez avec moi; vous le voyez, je suis en blouse, comme vous, et personne ne se moquera d'un vieux chasseur se rendant tranquillement à la salle de police.

— Oui, mais les hommes de garde qui sont à la porte?

— Ils sont partis, vous dis-je.

Et en parlant ainsi, Grand Godard court à l'entrée de la chambre de l'escadron, se penche au dehors, et dit rapidement au brigadier de garde:

— File avec tes hommes, et fais en sorte que les

chasseurs rassemblés sur le chemin du corps de garde aient l'air de ne pas nous apercevoir. Va vite, et ouvre la salle de police. Je réponds de notre homme.

Le brigadier de garde a parfaitement compris, et pendant que le Grand Godard retourne au fond de la chambre, il disperse la foule qui, elle, ne comprend encore rien à cette manœuvre.

— Eh bien! mon camarade, nous pouvons partir, dit Grand Godard en abordant de nouveau le chasseur toujours armé. Si vous avez peur d'être trompé par moi, prenez un pistolet sous votre blouse et si j'ai menti vous me tuerez, mauvaise tête.

— Votre parole d'honneur que la garde est partie ? répond le chasseur.

— Foi de Grand Godard !

— Alors partons.

— A la bonne heure !

Le chasseur donne le bras gauche au Grand Godard, non sans avoir changé le fusil qu'il tenait de la main droite contre un pistolet chargé et armé, et tous deux se dirigent vers la sortie.

Au moment de franchir le seuil de la porte, Grand Godard dit à son compagnon :

— Regardez dans l'allée, voyez-vous du monde, voyez-vous les hommes de garde ?

— C'est vrai, il n'y a pas un chat, répond le chasseur au comble de la surprise. Mon brave philosophe, vous êtes un brave, je ne vous dis que ça. Marchons.

Et cet homme si furieux, si exaspéré tout à l'heure, jette sur un lit le pistolet dont il est armé, reprend le bras du Grand Godard, et marche résolûment vers la salle de police où son conducteur le fait entrer absolument comme s'il l'avait conduit à la cantine.

— Je vous en ai sauvé une belle, se contente de dire le Grand Godard. Sans moi vous alliez assassiner une douzaine de vos camarades, et j'espère bien que vous ne recommencerez plus.

Ces paroles, prononcées avec le calme habituel au Grand Godard, produisirent sur le chasseur une réaction si bienfaisante qu'il se jeta au cou du brave brigadier en lui jurant qu'à la première sortie il se ferait tuer pour lui.

— Jurez-moi plutôt de ne plus vous enivrer d'absinthe, car, une autre fois, je ne serais peut-être plus là pour vous empêcher d'être fusillé. Couchez-vous sur le lit de camp ; faites un bon somme et demain matin il n'y paraîtra plus. Allons, bonsoir.

Grand Godard sortit de la salle de police aussi tranquillement qu'il y était entré, ferma la porte et alla reporter les clefs au chef de poste, auquel il fit son rapport en ces termes :

— Maréchal des logis, l'affaire est faite. Vous savez, il y a des chasseurs qui se croiraient déshonorés en se voyant conduits en prison par la garde; celui-là est du nombre. Si ses camarades avaient su le prendre, on n'eût pas dérangé vos hommes inutilement, et je dois vous déclarer que le pauvre diable a été doux comme un mouton avec moi. Lorsque je l'ai quitté, il pleurait comme un enfant; puisqu'il n'y a pas eu de mal, ne soyez pas méchant dans votre rapport.

— C'est bon, c'est bon, Grand Godard, répondit le sous-officier, on ne veut pas la mort du pécheur, mais le gaillard vous devra une belle chandelle.

— Oh ! après tout, dit Grand Godard en serrant la main du maréchal des logis de garde, il n'était pas de service, et ça s'est passé en famille.

Et le digne brigadier se retira en se disant à lui-même :

— C'est égal, voilà encore un beau petit trait de mœurs d'ivrogne à ajouter sur mon carnet.

Le récit de ce petit drame de famille, selon l'expression du Grand Godard, aura peut-être paru un peu long aux lecteurs non initiés à la vie militaire, mais, dans tous les cas, je ne crois pas qu'ils puissent me faire un reproche d'avoir raconté un épisode dont voici la morale :

C'est que la modération et le sang-froid dans le commandement, agissent bien mieux sur certaines natures que la colère et la violence, et qu'il vaut toujours mieux perdre un peu de temps pour empêcher un malheur que de le rendre plus terrible par une trop grande précipitation.

Tous les loisirs du Grand Godard en garnison n'étaient pas, fort heureusement pour lui et pour la discipline, occupés d'une façon aussi sérieuse que dans l'affaire du chasseur à l'ivresse si terrible.

Grand Godard n'avait jamais appris, on le sait, le moindre métier. Mis au collége à l'âge de dix ans, il en était sorti à dix-huit pour voir mourir l'un après l'autre, à six mois de distance, son père et sa mère, qui, après avoir occupé pendant une vingtaine d'années, dans une ville de province, une situation commerciale très-importante, s'étaient vus ruinés par une série non interrompue de malheurs imprévus, au nombre desquels figuraient plusieurs faillites de maisons considérables en rapport avec la leur.

L'orphelin n'entendait encore rien au commerce, et se trouvant sans autre famille que des parents fort éloignés, il regarda comme un bienfait l'approche du jour où il devait tirer à la conscription.

Quoique favorisé par le sort, il demanda à s'engager dans un régiment de cavalerie afin de pouvoir passer plus tard en Afrique. Il pensait que pendant son temps de service, les affaires de la succession de son père et de sa mère pourraient être arrangées par le notaire de la famille; mais, en raison même de l'importance des relations commerciales de ses parents, cela devait durer longtemps, et l'on a vu

dans le premier chapitre de ce livre que le pauvre Grand Godard, après sept années d'attente, se trouvait à la tête d'un héritage de cent francs, héritage qu'il a toujours, du reste, considéré comme un simple cadeau du notaire.

Le généreux officier ministériel avait été forcé, de par la loi, d'encaisser de huit à dix mille francs pour ses honoraires, car, je l'ai déjà dit, la succession était très-embrouillée; mais enfin il s'était montré touché de la triste position de l'héritier réduit à la portion congrue par la trop grande consommation de papier timbré employée à lui prouver qu'il ne possédait pas un sou.

—Décidément, se disait plus tard le Grand Godard, en allant, pour la forme, vérifier le volumineux dossier de son héritage, décidément mon pauvre père aurait bien dû me faire apprendre l'état de notaire : au moins j'aurais touché mes droits sur ma succession.

Ce fut là toute la plainte de l'ex-brigadier, qui n'en perdit pas la moindre parcelle de son énergie et de sa persévérance à bien faire.

Tout en s'acquittant de ses devoirs militaires avec

la plus scrupuleuse exactitude, Grand Godard utilisait ses rares instants de loisir d'une façon assez insolite chez un brigadier d'escadron. Au lieu de profiter des intervalles de liberté laissés par le service quotidien pour aller se promener et se divertir au dehors, il avait d'abord pris l'habitude de fréquenter les ateliers du maître armurier du régiment, dans lesquels se trouvait employé un de ses compatriotes. Plus tard, à force de voir forger des mors de bride, des éperons et réparer des armes, il avait senti naître en lui les instincts de l'armurier, et il avait demandé la permission, qui lui fut accordée, de gâter quelques vieux morceaux de fer.

Son premier essai, la fabrication d'une lame de couteau, réussit assez bien, et le chef de l'atelier s'en montra satisfait.

— Pour un homme qui n'a jamais mis un morceau de fer au feu ni touché un marteau, ce n'est pas trop mal, dit-il à Grand Godard, mais avec un peu d'intelligence, tout le monde peut faire une lame de couteau aussi simple que celle-là. Il s'agit de la tremper, maintenant.

— C'est une grande difficulté, en effet, répondit

Grand Godard, mais je crois que je la surmonterai, car j'ai une idée que je crois bonne. Si vous voulez me le permettre, je procéderai à cette opération pendant le repas de vos ouvriers.

— Ah! ah! mon cher apprenti, est-que vous seriez possesseur d'un secret? répliqua en riant le maître armurier, tous ceux qui brûlent du fer en ont un en commençant à forger, et il se trouve ensuite que c'est le secret de tout le monde. Mais à votre aise; personne ne viendra vous déranger. Voulez-vous que je vous enferme dans la forge?

— Je n'ai pas de secret, répondit Grand Godard, puisque je ne sais pas l'*a b c* du métier, mais j'ai une idée.

— Comme tous les inventeurs méconnus, brigadier. Tenez, j'entends le trompette de garde sonner la soupe, je vous laisse le maître de l'atelier, et bonne chance.

Maître et ouvriers allèrent prendre leur repas et Grand Godard resté seul opéra si bien qu'au moment de la reprise du travail, il présenta au maître armurier profondément étonné, une lame de couteau qui enlevait sur un tisonnier des petits copeaux

de fer avec autant de facilité qu'un rasoir eût entamé une tranche de lard.

— Le maître armurier examina avec un soin minutieux la lame grossière fabriquée par le Grand Godard, fit jouer la lime sur le tranchant à peine ébauché et termina son examen en disant à l'ouvrier si singulièrement improvisé :

— Brigadier, faites-moi le plaisir de venir déjeuner demain avec moi ; vous avez plus que de l'intelligence et du goût. J'ai à causer sérieusement avec vous ; surtout ne perdez pas votre lame de couteau.

Mais pendant la nuit, l'escadron du Grand Godard reçut l'ordre de partir le lendemain de très-bonne heure pour Milianah ; de Milianah il se rendit à Orléansville, puis à Teniet-el-Haad, plus tard à Médéah, et il ne revint à Mustapha qu'au bout d'une année. Si bien que le maître armurier, ayant droit à sa retraite, avait quitté le régiment pendant les pérégrinations du Grand Godard, qui ne songea plus, au retour, à fréquenter la forge, car l'époque de sa libération approchait et il n'avait pas, comme on l'a vu, l'intention de rester au service.

En dehors de ses essais sur l'armurerie, Grand Godard se livrait chaque soir à une occupation beaucoup plus mystérieuse.

J'ai parlé tout à l'heure d'un carnet sur lequel mon ancien compagnon d'armes se promettait d'ajouter l'épisode du chasseur qui préférait la mort à la honte d'être conduit en prison par des hommes de garde.

Sur ce carnet, Grand Godard avait eu la patience d'inscrire jour par jour depuis son entrée au service un abrégé de tous les événements accomplis pendant sa carrière militaire. A la fin de chaque année, il rédigeait les notes prises quotidiennement et en formait un volume manuscrit, de telle sorte qu'au moment où il quitta le régiment Grand Godard emporta avec lui sept petits volumes remplis d'observations très-curieuses, qu'il a bien voulu me confier et dans lesquels je ne me suis pas fait faute de puiser.

Je n'ai connu au service, en France et en Afrique, que deux cavaliers, Grand Godard et un lancier détaché à l'École de Saumur, qui aient osé entreprendre une tâche pareille. Encore, le premier seul

a-t-il persévéré dans son œuvre jusqu'au dernier jour de son congé.

Le Saumurois n'avait inscrit sur son agenda que les faits accomplis pendant son séjour à l'École, et je dois dire qu'il y avait mis une grande franchise.

Ainsi, à la fin de chaque mois, il inscrivait le nombre de jours de punition qu'il avait subis, et voici ce que j'y lisais à la date du 28 février 1839 :

» Salle de police: Quinze jours; Prison: Quatre jours; Consigne: Quinze jours. Total: Trente quatre jours.

» A reporter sur le mois de juin: Six jours. »

Tous les autres mois ressemblaient, à peu de différence près, au mois de février; aussi le Saumurois, pour lequel le régime de l'École était trop dur, fut-il renvoyé à son régiment avec le simple galon de cavalier de première classe.

C'était un bon garçon, mais un pauvre serviteur dont tout le mérite consistait à raconter de la façon la plus burlesque des histoires de la Ramée. On a vu dans son régiment des hommes se faire mettre à la salle de police pour aller écouter le récit d'une

histoire commencée la veille par le trop prolifique lancier, *fruit-sec* de Saumur, dont je parlerai à la fin de l'histoire du Grand Godard.

Les manuscrits du Grand Godard étaient bien différents de l'agenda du Saumurois. A la colonne des jours de punition il n'y avait presque toujours à la fin de chaque mois qu'un zéro, et des observations très-amusantes, parfois très-profondes, qu'ils contenaient sur le personnel et les choses des deux régiments dans lesquels il a servi, je vais en citer quelques extraits dans le chapitre suivant, qui verra se terminer la vie militaire du Grand Godard.

CHAPITRE V

Les carnets du Grand Godard.

15 avril 1837.

Le colonel vient de prendre une excellente mesure, au rapport de ce jour. Il a donné l'ordre qu'à l'avenir tout supérieur qui en infligeant une punition n'en motiverait pas littéralement la cause, serait lui-même puni.

— Je lis souvent, a dit le colonel, des libellés de punition conçus en ces termes : Un tel, cavalier, quatre jours de salle de police, par le maréchal des

logis X..., pour réponse inconvenante. Quelle a été cette réponse? Peut-être était-ce une grave insulte. Peut-être était-elle très-innocente. Dans tous les cas, et attendu que je suis le juge suprême dans ces questions, je veux que désormais les réponses faites d'une manière déplacée par les subordonnés à leurs supérieurs, soient libellées textuellement. Dans l'ordre civil, un témoin devant une cour, est tenu sous la foi du serment de dire littéralement ce qu'il a vu et entendu, je veux qu'il en soit de même au régiment afin que je puisse me prononcer en connaissance de cause.

16 avril 1837.

L'ordre donné hier par le colonel au sujet du libellé des punitions a été mis à exécution, et pour la première fois, il a causé une hilarité prodigieuse parmi toutes les personnes présentes au rapport, malgré la solennité habituelle qui préside à cette réunion.

Après la lecture de plusieurs punitions dont le

colonel a fort approuvé le libellé, l'adjudant de semaine est arrivé à celle-ci :

Durandeau, lancier, deux jours de salle de police pour avoir répondu au brigadier Pothey, qui lui infligeait une corvée d'appointement pour n'avoir pas balayé sous son lit :

— Brigadier, si cette corvée-là vous donne la colique, je me charge d'aller chercher le vétérinaire pour vous soigner.

Le cavalier Durandeau a néanmoins fait sa corvée.

Tout le monde, le colonel compris, fut obligé de rire, mais le chef de corps reprit bien vite son sang-froid et sa dignité.

— Messieurs, dit-il, cet exemple vient très à propos confirmer mon ordre d'hier. Avec les mots : *réponse inconvenante*, je n'étais pas suffisamment éclairé. Le brigadier Pothey n'a fait que son devoir en me mettant à même de connaître par le libellé de cette punition la gravité de l'insulte. J'inflige au cavalier Durandeau huit jours de prison pour s'être grossièrement moqué de son brigadier.

30 avril 1837.

L'ordre donné, il y a quinze jours, au sujet du libellé des punitions, a produit d'excellents résultats. Les mauvaises réponses sont très-rares et les réponses soi-disant plaisantes sont totalement supprimées.

22 décembre 1838.

Ce matin, dans le troisième escadron, les lanciers ont donné la savate à un de leurs camarades accusé et convaincu d'avoir à plusieurs reprises volé le pain des hommes de sa chambrée.

Je ne veux pas excuser le coupable, mais je réprouve de toutes mes forces cette façon sauvage de se faire justice à soi-même. J'ai entendu plusieurs fois des cavaliers prétendre qu'il valait mieux administrer une correction à un homme coupable de larcin, plutôt que de le laisser passer au conseil de guerre. C'est à mon sens une grave erreur, car si

chacun se mêlait dans un régiment d'administrer la justice, il n'y aurait pas d'armée possible.

Le lancier auquel tous les hommes de son peloton, au nombre de quarante, ont appliqué chacun deux coups de savate, n'avait pas dérobé le pain pour le vendre; il a été poussé à cette action très-répréhensible, par une fringale insurmontable, et les brigadiers du peloton, au lieu d'aller se promener dans la cour pour laisser passer la justice prétendue des cavaliers, auraient dû s'opposer de toutes leurs forces à ce que je ne crains pas d'appeler une monstruosité. Les réglements militaires sont bien assez sévères pour que les hommes, de leur propre arbitre, ne se permettent pas d'infliger des punitions déshonorantes. J'ai bien peur que plus tard, ce lancier aigri par l'ignominie du châtiment ne cherche à se venger d'une vilaine façon.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le colonel, justement irrité, a donné des ordres sévères pour empêcher le renouvellement d'une scène aussi honteuse entre soldats français.

31 décembre 1838.

— Ce que je prévoyais dans ma note du 22 de ce mois, vient d'arriver, du moins je le crains.

J'étais de garde hier au poste de police, lorsque vers six heures du soir, le brigadier de semaine du troisième escadron est venu me dire d'envoyer un homme chercher le chirurgien demeurant le plus près du quartier, pour soigner un lancier qui en jetant d'un grenier dans l'écurie des bottes de fourrage par une trappe élevée de vingt pieds au-dessus du sol, était tombé sur le pavé et s'était fait une horrible blessure à la tête. Le chirurgien-major est arrivé au bout de trois minutes, et après un premier pansement il a donné l'ordre de transporter le blessé à l'hôpital. La blessure n'est pas mortelle, mais le malheureux lancier eût été tué raide, si sa chute n'avait pas été amortie par une ou deux bottes de foin non encore enlevées par les gardes d'écurie.

Ce matin on a interrogé le blessé pour savoir comment l'accident était arrivé; il a répondu qu'il croyait avoir été poussé, ou par quelqu'un, ou par

des bottes de paille qui s'étaient écroulées derrière lui. L'enquête s'est terminée là, d'autant plus que personne n'a été vu dans le grenier et que le malade est hors de danger. Cependant je n'ai pu m'empêcher d'éprouver une vive émotion en apprenant que le blessé avait été l'instigateur de la punition infligée le 22 au voleur de pain.

7 janvier 1839.

— La journée qui vient de s'écouler, pourrait s'appeler la journée des chapska, ou chapski. C'est un nom polonais, et comme le fameux escamoteur Miette qui travaillait jadis au bout du pont Neuf, je ne comprends pas les langues orientales.

(L'auteur croit devoir ajouter que la coiffure des lanciers est appelée chapska.)

Le colonel est allé passer quelques jours à Paris, et pendant son absence, le régiment est commandé par le lieutenant colonel. Depuis la formation du corps, les lanciers ont toujours porté leur coiffure légèrement inclinée à droite. Cette coquetterie était

parfaitement tolérée, mais ce matin, en sortant de sa demeure, le lieutenant-colonel, qui a servi longtemps dans les dragons, a paru offusqué à l'aspect du lancier en faction à sa porte. Le factionnaire avait probablement son chapska par trop incliné sur l'oreille droite, car le lieutenant-colonel s'est approché de lui, et saisissant la coquette coiffure du lancier, il l'a brusquement redressée en disant :

— Coiffez-vous donc droit, lancier.

Le lancier n'avait pas à se déranger puisque le lieutenant-colonel se chargeait lui-même de la besogne. En soldat bien appris, il ne se permit aucune observation.

Alors le lieutenant-colonel reprit :

— A la bonne heure, vous voilà coiffé comme dans les dragons ! Ferme et droit, comme avec un casque.

Et le chef du régiment *par interim*, continua sa route vers le quartier.

Selon l'usage, en apercevant son supérieur le factionnaire cria : *hors la garde*, car le lieutenant-colonel était en petite tenue, et on ne crie : *aux armes* que si le commandant du régiment est en

tenue de service. Les hommes de garde sortirent du poste, s'alignèrent sur deux rangs; le factionnaire présenta la lance.

— Coiffez-vous droit, lancier, dit tout en saluant, sans s'arrêter, le lieutenant-colonel qui marcha droit vers les hommes de garde pour leur passer l'inspection:

— Vos hommes sont très-bien tenus, ajouta-t-il en s'adressant au maréchal des logis, chef de poste, mais les chapski sont tous trop inclinés à droite. Faites les redresser.

L'ordre fut exécuté; puis les rangs furent rompus pendant que le lieutenant-colonel se rendait à la sallé du rapport.

Le soir même, au pansage de l'après-midi, les maréchaux des logis chefs ont donné l'ordre verbal qu'à l'avenir les chapski se porteraient comme des casques. Mais après le pansage et la soupe du soir, presque tous les lanciers non retenus par leur service ont voulu se promener en ville avec le chapska plus incliné à droite que jamais ils ne l'avaient porté.

Le maréchal des logis de planton à la porte du

quartier a dû répéter plus de quatre cents fois les mots sacramentels :

— Coiffez-vous droit, lancier.

— Comme dans les dragons, marmotait entre ses dents le lancier interpellé.

Et à dix pas du quartier, il faisait reprendre à son chapska une allure des plus tapageuses.

Par bonheur la nuit arrive vite, à l'époque où nous sommes, et le lieutenant-colonel, qui vit en famille, ne sort guère, et il n'a pas été témoin de la manifestation des chapski.

Ce soir, dans toutes les chambrées, on a agité la question de savoir si un chapska était un casque et comme demain on passe la revue à pied en grande tenue, on craint que les chapski ne se mettent de travers.

8 janvier 1839.

Le colonel, dont la permission est expirée, est arrivé dès la pointe du jour. Il n'y a pas eu de revue, et les chapski ont repris leur position habituelle.

Les mauvaises langues prétendent que le lieutenant-colonel va permuter avec un lieutenant-colonel de dragons.

Moi, je crois que les casques doivent se porter droits sur la tête, et que les chapski doivent être légèrement inclinés à droite. Et pourtant, sans le retour du colonel, cette question devenait peut-être une grosse affaire.

CHAPITRE VI

Suite des carnets. — Le lieutenant Correctif.

15 janvier 1839.

Mon lieutenant de peloton, un vieux soldat de la République et de l'Empire, qui, après avoir été placé en demi-solde en 1815, a repris du service en 1830, vient d'obtenir sa retraite. Avant de partir, il a voulu réunir à déjeuner les sous-officiers de son peloton, et, par une faveur toute spéciale, il m'a fait l'honneur de m'inviter ; le brave homme a connu jadis mon pauvre père.

Après le déjeuner, le lieutenant a embrassé les sous-officiers, et les a congédiés, en me priant de rester quelques instants avec lui.

J'ai obéi, et voici ce que m'a dit le vieux soldat, que tout le monde au régiment n'a jamais désigné que sous le nom de *lieutenant Correctif.*

— Brigadier Godard, je sais que vous inscrivez journellement sur un *memento* tous les faits qui vous semblent dignes de remarque. Je ne demande pas à voir ces notes, au milieu desquelles très-probablement doit figurer mon sobriquet de *Correctif*, dont je n'ai jamais pu me fâcher, attendu que mes inférieurs ne se sont jamais permis de m'interpeller de cette façon. D'un autre côté, j'ai toujours été le premier à en rire avec mes collègues, et je n'ai pas l'intention de vous adresser le moindre reproche si vous m'avez consacré quelques lignes; bien au contraire.

— Mon bon lieutenant, répondis-je, il est vrai que je parle de vous, mais en deux lignes que voici presque textuellement : « Nous allons bientôt perdre notre lieutenant de peloton, que tout le monde appelle le lieutenant *Correctif*, je ne sais pas trop pour-

quoi. Le brave homme a trente-trois ans de service, il est criblé de blessures et il vient de demander sa retraite. »

— Eh bien, Godard, je vais vous apprendre pourquoi on m'a donné ce sobriquet, et tout le mal qu'il m'a causé. Sans la mauvaise habitude que j'ai contractée dès mon entrée au service, de toujours dire le contraire de la pensée que je venais d'émettre, et tout cela dans la même phrase, au lieu d'avoir aujourd'hui le maximum de la retraite de lieutenant, je serais peut-être général.

— Mais, mon lieutenant, je ne vous comprends pas.

— Tenez, me répondit-il, en me donnant quelques feuilles de papier, prenez ces notes, bien plus irrégulières que les vôtres, je n'en doute pas. Je me suis amusé à les écrire à votre intention ; vous y verrez comment la plaisanterie la plus innocente du monde peut, lorsqu'elle se prolonge trop longtemps, dans l'état militaire, faire du tort à son auteur. Embrassez-moi aussi, et gardez toujours vos réflexions pour vous ; c'est un conseil d'ami que je vous donne.

J'ai pris les notes et après être rentré au quartier, je les ai lues. En voici le résumé.

L'auteur demande la parole.

A cet endroit du manuscrit du Grand Godard, il existait une lacune. J'ai demandé à mon ex-collègue le motif de cette interruption, et il m'a répondu que depuis le jour où il avait vu jouer la charmante comédie de M. Théodore Barrière, *Les faux Bonshommes*, comme depuis longtemps il avait l'intention de me confier ses curieux volumes, il avait fait disparaître les pages relatives au *lieutenant Correctif*.

— Pourquoi? ai-je dit au Grand Godard.

— Parce que tes lecteurs croiront que tu as copié un de ces faux bonshommes. Mais, après tout, tu as connu comme moi le *lieutenant Correctif*, et si tu ne crains pas d'être accusé de plagiat, rien ne t'empêche de dépeindre le *tic* singulier de notre ancien officier.

— Mon cher Grand Godard, ton observation manque de justesse. Les faux bonshommes ont existé dans tous les temps, mais ton lieutenant, dont je me souviens parfaitement, n'était pas un

faux bonhomme dans le genre de ceux mis si habilement en relief par M. Barrière. C'était tout au plus un faux bonhomme contre lui-même, puisque jamais il n'a nui à personne qu'à sa propre individualité. Ainsi, c'est convenu, je prends la chose à mon compte, et si tu m'apportes les feuillets que tu as cru devoir supprimer dans ton volume de l'année 1839, ces notes, jointes à mes propres souvenirs, faciliteront beaucoup la reproduction du portrait.

Grand Godard m'apporta les petits carrés de papier que lui avait remis naguère le *lieutenant Correctif*, et de ces papiers j'ai tiré ce qui suit :

Le lieutenant Poitevin, c'est le nom du vieil officier, que Grand Godard et moi, nous avons connu sous le nom de *lieutenant Correctif*, s'était engagé au service vers le commencement de l'année 1806.

Après avoir rapidement franchi les premiers grades, tels que ceux de brigadier, maréchal des logis, maréchal des logis chef et adjudant dans un régiment de dragons, il avait été nommé sous-lieutenant dans les lanciers, et 1815 le vit lieutenant au 6e régiment de cette arme, commandé à Waterloo par le brave colonel Sourd, qui laissa son bras droit

sur ce champ de bataille, de glorieuse mais triste mémoire.

Poitevin était un bon serviteur, pratiquant son métier de soldat avec conscience en garnison et avec bravoure devant l'ennemi, mais il avait contracté une singulière habitude dont il ne put se défaire que trop tard : c'était de ne jamais dire un mot sans y ajouter un correctif.

Ainsi, lorsqu'il se levait au bivouac, ou lorsqu'il entrait dans une chambrée en garnison, il ne manquait jamais de dire, selon la saison:

— Il fait chaud aujourd'hui, mais le fond de l'air est froid.

Ou bien:

— Il fait froid aujourd'hui, mais le fond de l'air est chaud.

Ses camarades ne firent pas d'abord attention à cette manière de s'exprimer, qui après tout, était fort innocente; mais chez Poitevin elle devint une maladie, une sorte de *tic* impossible à guérir, et lorsqu'il fut nommé officier, les cavaliers ne manquèrent pas à cette vieille coutume des soldats français, qui consiste à désigner un camarade ou un officier

par un sobriquet, si ce camarade ou cet officier, se fait remarquer par une vertu ou par un défaut qui lui soit propre. Les colonels ***Pince-sans-rire***, les adjudants-majors ***Verts-de-gris***, abondent dans l'armée française, mais les troupiers se contentent avec grande raison, de n'employer les qualificatifs plus ou moins justes, dont ils ont baptisé leurs chefs, que lorsque ceux-ci sont assez loin pour ne pas entendre les petites aménités de leurs subordonnés. Cependant, prononcé tout bas ou à pleine voix, le sobriquet n'en existe pas moins, et celui qui le porte, ne s'en débarrasse pas facilement.

Change-t-il de régiment, il se trouvera toujours tôt ou tard, dans son nouveau corps, un homme qui l'aura connu, si toutefois, ce fluide insaisissable qui porte les nouvelles d'un régiment à un autre, avec plus de rapidité et de sûreté que le télégraphe, car ce fluide craint peu les variations atmosphériques, n'a pas devancé la victime à sa nouvelle destination.

Poitevin, pour sa part, reçut le sobriquet de ***Correctif***, et il le garda jusqu'au jour de sa retraite pour le moins. Et en vérité, il le méritait bien.

Un jour de revue à cheval en grande tenue, dans le régiment où servait le Grand Godard, il adressa les paroles suivantes aux hommes de son peloton, après leur avoir passé l'inspection qui précède toujours celles du capitaine de l'escadron, du chef d'escadrons et du colonel.

— Aujourd'hui, je suis très-content de la tenue des hommes et des chevaux; tout est parfait.

Et le brave Poitevin, faisant exécuter une gracieuse courbette suivie d'un demi-tour à son cheval de bataille, parut se diriger vers le capitaine, qui attendait le résultat des inspections partielles.

Les lanciers n'en revenaient pas, et un des deux maréchaux des logis du peloton ne put s'empêcher de dire à son collègue :

— Comment, pas de correctif, aujourd'hui. Bien certainement le lieutenant est malade.

— Attends, répondit le sous-officier interpellé, il n'est pas encore auprès du capitaine, et...

Le maréchal des logis n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le lieutenant *Correctif* revenait au galop devant le front du peloton, et arrêtant brusquement sa monture, il s'exprima ainsi :

— Seulement, je signalerai une chose aux sous-officiers et brigadiers : les fourniments sont très-mal blanchis.

Et il fit de nouveau demi-tour.

— J'en étais bien sûr, dit le second sous-officier.

Le lendemain, le lieutenant *Correctif* assistait, en qualité d'officier de semaine, à la distribution des vivres. Les hommes de corvée conduits par les fourriers, arrivent à la manutention et se mettent en devoir de remplir leurs sacs à distribution avec les pains destinés à leurs escadrons, après que le capitaine de semaine a reconnu leur bonne qualité.

Pendant cette opération, le fournisseur cause avec les officiers ; on parle tout naturellement de la qualité des vivres dans les différentes garnisons et le lieutenant *Correctif* prononce cette phrase mirobolante :

— A Paris, le pain est très-bon ; c'est dommage que les farines soient presque toujours gâtées !

Il va de soi que le *tic* de l'officier avait fini par devenir contagieux, et les hommes de son peloton après avoir été atteints de la maladie de leur chef,

l'avaient communiquée à tout le régiment. C'était devenu bien plus fort que le fameux mot *hélas !* des chasseurs des Alpes, dans les *Trente-deux duels de Jean Gigon.*

Partout et à chaque instant on n'entendait que des phrases bizarres dans le genre de celle-ci, élaborée par le lieutenant :

— Nous avons une bien bonne musique au régiment. Seulement tous les instrumentistes chantants ne valent pas deux sous !

Un lancier avait-il à se plaindre de son cheval ?

— C'est une bonne bête, disait-il, mais c'est une rosse.

Un brigadier était-il dans l'obligation de punir un cavalier assez négligent pour avoir laissé des taches de rouille envahir le canon de son pistolet, il disait :

— Votre pistolet est très-propre, très-bien entretenu, mais le canon a plus de dix taches de rouille. Vous irez présenter demain votre arme à la parade de la garde montante.

Les sous-officiers n'étaient pas toujours exempts de cette véritable calamité régimentaire, et l'un

d'entre eux qui revenait de passer à Épinal un mois en permission dans sa famille, n'avait même pas été guéri en respirant l'air pur des montagnes des Vosges.

— As-tu pris bien du plaisir ? lui demandèrent ses camarades.

— Énormément, répondit-il ; seulement, je me suis mortellement ennuyé tous les soirs en jouant à la mouche avec les antiquités de l'endroit.

— C'est juste, toujours le correctif, comme au régiment.

Alors qu'il était en demi-solde, Poitevin fut sur le point de contracter mariage avec une charmante veuve, qui demeurait comme lui aux Batignolles.

Le tic, déjà très-prononcé du malheureux lieutenant, fit manquer cette union. Le futur s'occupait de faire publier les bans, lorsqu'un soir au café, où il avait l'habitude de se rendre pour faire sa partie de piquet avec d'anciens *brigands de la Loire*, tous honorables comme lui, la question de son mariage fut mise sur le tapis.

Chacun félicitait de son bonheur Poitevin qui était rayonnant de joie.

— Ma foi, s'écria-t-il, je crois avoir gagné le gros lot. Ma future est à peu près de mon âge; c'est une femme d'ordre, assez riche pour deux, pas trop dévote, et j'espère qu'elle fera une excellente mère de famille. Décidément je serai très-heureux.

— Pourvu que le correctif n'arrive pas, murmura en sourdine un lieutenant qui avait servi dans les lanciers avec Poitevin.

— Seulement, ne manqua pas d'ajouter au même instant l'infortuné *Correctif*, dernièrement en dînant avec elle j'ai été fâché d'une chose.

— Bah! Et de quoi donc, fit le chœur des officiers en demi-solde.

— Oh! de rien, de presque rien; mais cela m'a inquiété.

— Mais encore, qu'était-ce?

— Figurez-vous, mes amis, que ma future a de très-jolies dents, des perles de la plus belle eau. Tout en admirant ces ravissantes quenottes, je pris une petite noisette et je la présentai machinalement à ma future en lui disant: Ma chère Angèle, elle s'appelle Angèle, je parie qu'avec ces jolis petits

couteaux-là, vous êtes capable de couper en deux cette noisette sans la briser.

Angèle a pâli et a rejeté si vivement sa tête en arrière que j'en ai été stupéfait..

— Mais aussi, pourquoi diable inviter votre future à casser des noisettes avec ses dents? Cela ne se fait pas, observa l'ex-lieutenant qui avait déjà parlé tout bas.

— C'est ce que je me suis dit un peu tard, répondit Poitevin, mais cela ne m'empêchera pas d'être heureux. Dans quelques jours nous enterrerons ma vie de garçon.

Par malheur pour le souhait du futur, il se trouvait dans le café un boulanger qui avait inutilement fait la cour à la veuve, et le lendemain, en rencontrant la servante de la dame, il ne manqua pas de lui dire d'une façon goguenarde :

— Il paraît que votre belle maîtresse a peur de briser ses jolies dents en cassant des noisettes. Ah! nous avons bien ri hier au café.

Là-dessus, explications; fureur de la bonne qui crie tout haut que sa maîtresse n'a jamais eu de fausses dents; rassemblement des commères de

l'endroit et, attendu qu'à cette époque les Batignolles ressemblaient complétement à une petite ville de province sous le rapport des cancans, tout le monde était convaincu, dès le soir même, que Mme Angèle portait un râtelier artificiel.

La charmante veuve, maladroitement prévenue par sa bonne, se trouva d'autant plus mal qu'elle avait de très-jolies et de très-bonnes dents, et elle fit défendre sa porte à Poitevin, triste victime de ses correctifs impitoyables.

Quinze ans de non-activité ne purent pas guérir le pauvre lieutenant dont voici la dernière aventure digne d'être signalée :

Quelque temps après avoir repris du service, en 1830, son régiment fut inspecté par un lieutenant-général qui avait été jadis son camarade de lit. A la revue d'ensemble, par laquelle commencent les opérations de l'inspection, c'est le général inspecteur lui-même qui fait l'appel des officiers. Il reconnut Poitevin, le traita avec une grande affabilité et l'invita à dîner.

Hélas! trois fois hélas! Avant le dîner, il y avait le déjeuner des officiers et ensuite le café, un des

meilleurs instants de la journée. Au café, on se mit à parler de la revue du matin, de la reconnaissance entre le lieutenant-général et Poitevin, que tous félicitaient à qui mieux mieux.

Fatalité! Au lieu d'accepter tranquillement les louanges sincères de ses camarades, voilà le lieutenant *Correctif* qui entame l'éloge de l'inspecteur général.

— Quel homme! s'écriait-il, quel brave homme! En voilà un, lorsqu'il était colonel, qui méritait véritablement d'être appelé le père de ses soldats. Tous se seraient fait tuer pour lui.

— Du calme, Poitevin, du calme, lui dit tout bas un vieux capitaine qui prévoyait le correctif.

— Oui, mon capitaine, je vous comprends, continua Poitevin, mais vous ne savez donc pas qu'il n'y a que du bien à dire de notre brave inspecteur.

— Oui, oui, tout le monde le sait. Seulement...

— A ce mot, seulement, prononcé avec la meilleure intention par le capitaine, qui voulait dire : Seulement, il est inutile d'en parler si haut ; à ce mot, dis-je, l'affreux *tic* du lieutenant s'empare de

lui, et, avant que personne ait pu lui imposer silence, il continue d'une voix éclatante :

— Seulement, il n'a eu qu'un défaut dans toute sa belle carrière militaire : il n'a jamais porté sur le tableau d'avancement que les fils des marquises et des baronnes.

Tous les officiers présents, attristés par ces paroles, affectèrent de rire bruyamment commé pour en étouffer le retentissement; quelques-uns même, pour faire croire à toute autre chose, s'étaient interpellés à très-haute voix aussitôt que Poitevin eût prononcé le mot : seulement, mais il y avait dans l'intérieur du café des garçons et des consommateurs civils.

Et le soir, lorsque le malheureux lieutenant *Correctif* fut sur le point de quitter le lieutenant-général qui l'avait cordialement accueilli à sa table, il reçut pour adieu cette foudroyante apostrophe de son ex-camarade de lit :

— Mon cher Poitevin, j'avais l'intention de te porter sur le tableau d'avancement, et j'aurais obtenu ta nomination de capitaine, mais comme tu n'es pas fils de baronne ou de marquise...

— Bien touché, mon général, répondit stoïquement le lieutenant *Correctif*, et sans rancune.

Depuis ce jour seulement, la maladie du correctif disparut peu à peu du régiment, et elle cessa tout à fait au départ du brave Poitevin qui, décidément, savait mieux manier son cheval et son sabre que sa langue.

CHAPITRE VII

Arrivée du Grand Godard en France.

J'ai laissé, à la fin du premier chapitre de son histoire, le Grand Godard au moment où son collègue de planton lui criait de se hâter s'il ne voulait pas manquer le bateau en partance d'Alger.

Le brigadier congédié avait déjà pris ses petites dispositions et il n'eut pour être prêt à s'embarquer, qu'à recevoir des mains du trésorier sa feuille de route et sa masse s'élevant à soixante-douze francs, ce qui lui donnait pour toute fortune cent soixante-douze francs.

A huit heures du soir, le 28 février 1843, il mon-

tait à bord de la corvette de charge *l'Isère*, gros navire à voiles chargé de transporter en France environ cinq cents hommes congédiés, provenant d'Alger, d'Oran et de Constantine, et qui depuis longtemps attendaient dans la métropole de notre belle colonie l'ordre impatiemment désiré de leur départ.

Avant de quitter le quartier de Mustapha, Grand Godard avait été, tout comme un général, mais dans des proportions plus modestes, régalé d'un punch par ses camarades, et il s'était mis en route après avoir juré au milieu des embrassades qu'il saurait toujours faire honneur au nom de chasseur d'Afrique.

— Voyons, se dit Grand Godard, lorqu'il fut installé dans un hamac accroché à l'avant de la batterie désarmée de la corvette tranquillement mouillée sur une seule ancre à l'entrée du port, voyons, et récapitulons un peu le chiffre de mes ressources :

Primo : Mes cent soixante-douze francs dans une ceinture; je n'ai jamais possédé tant d'argent à la fois, mais je ne me laisserai pas aveugler par la fortune.

Secundo : Un portemanteau garni de quatre bonnes chemises toutes neuves, d'une paire de bottes, idem, d'un bon pantalon garance, d'une capote qui a fait la moitié de son temps, de quatre mouchoirs de poche, de mes manuscrits, de brosses, trousse, etc, etc.

Tertio : Sur moi, une bonne veste, une blouse, deux pantalons de toile, une paire de souliers, un képi, que je ne saurai pas où fourrer pendant la traversée, mon phéci et une belle cravate bleue.

Quarto : Autour de moi, ma ceinture; dans mes poches ma pipe, du tabac, des allumettes de Bouffarick, mon couteau, mon fameux couteau que j'ai fait emmancher à Alger et... l'espérance. C'est bien tout; allons je n'ai plus qu'à m'endormir et à rêver au pays. Qui sait si j'y trouverai d'aussi bons amis que ceux que je laisse derrière moi. Enfin, à la grâce de Dieu.

Cinq minutes après son soliloque mental, Grand Godard dormait du sommeil du juste, non sans avoir murmuré quelques paroles qui ne paraissaient pas être la suite de son inventaire.

— Tiens, se mit à dire un de ses voisins qui

venait de grimper dans son hamac : le grand brigadier de chasseurs qui parle en dormant. Et bientôt un silence profond régna dans la batterie de la corvette où le capitaine d'armes vint faire la ronde pour s'assurer qu'aucun troupier ne fumait avant de s'endormir.

Le lendemain au matin, l'*Isère* qui avait profité d'une jolie brise d'est pour appareiller pendant la nuit, était hors de vue de la côte africaine. Mais la Méditerranée est très capricieuse, et le navire arrivé à la hauteur des îles Baléares fut assailli par un coup de mistral si violent et si long que la traversée ne dura pas moins de vingt-huit jours avec accompagnement de voiles défoncées, de focs emportés et de bouleversement perpétuel pour les passagers.

Grand Godard, comme presque tous les soldats d'Afrique rentrant en France, ne fut pas malade et le 28 mars, jour où la corvette mouilla en petite rade de Toulon, il était aussi frais et dispos qu'en montant à bord pour s'embarquer.

La libre pratique ayant été accordée immédiatement par la direction du port, le débarquement s'opéra avec promptitude et les congédiés se ren-

dirent chez l'intendant militaire afin de faire régulariser les feuilles de route.

Comme il n'y avait pas de cour dans la maison occupée par l'intendance, tout le monde attendit dans la rue la distribution des feuilles et des indemnités de route.

Le premier nom appelé fut celui du Grand Godard, au grand étonnement de plusieurs sous-officiers d'infanterie congédiés, qui croyaient naturellement devoir passer avant un brigadier, fût-il des chasseurs d'Afrique.

Grand Godard, sans s'inquiéter de ce qui se disait autour de lui, traversa la foule et entra dans les bureaux.

— Par ici, lui dit un commis en désignant le cabinet de l'intendant, votre feuille de route est prête, mais M. l'intendant désire vous parler.

— Qu'est-ce que cela signifie ? pensa Grand Godard, mais il n'hésita pas et se trouva bientôt en présence du haut fonctionnaire, dont la figure souriante n'annonçait rien de sinistre.

— Asseyez-vous, brigadier, dit l'intendant avec

une bienveillance marquée ; j'ai une proposition à vous faire.

— A moi, monsieur l'intendant? mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— Écoutez-moi, brigadier, je ne vous retiendrai pas longtemps. Un de mes amis, ancien officier de cavalerie, appartenant à une bonne famille de la Provence, a l'intention d'établir un manége dans une grande ville qui se trouve sur votre route d'étapes. Il m'a prié de l'aider dans cette entreprise, en proposant à des sous-officiers ou à des brigadiers de chasseurs d'Afrique congédiés, une place d'écuyer dans son manége.

— Vous le savez, ajouta l'intendant, tous les militaires débarquant à Toulon passent par mes mains, et ce matin, en recevant de la corvette *l'Isère* les feuilles de route des passagers, j'ai vu que je pourrais commencer à être utile à mon ami. Vous êtes le premier brigadier de chasseurs congédié depuis que j'ai reçu sa lettre; mais quand bien même j'eusse pu choisir, votre physionomie pleine de franchise, votre tenue et la sympathie que vous m'inspirez à première vue, ne m'auraient pas fait

hésiter un seul instant à vous adresser cette proposition. Il est bien entendu que si vous rentrez dans votre famille, si vous avez une position toute prête, si vous n'êtes pas libre, en un mot, ou si ma demande ne vous convient pas, il n'y a rien de dit entre nous. Prenez votre temps pour réfléchir.

— Monsieur l'intendant, répondit Grand Godard, mes réflexions sont toutes faites et je considère comme un bienfait du ciel ce qui m'arrive. Je suis orphelin ; s'il me reste des parents éloignés, je ne les connais pas et je n'ai eu d'autre espoir en quittant le service que de me créer une position honorable. Puisque la résidence de votre ami se trouve sur ma route d'étape, si vous voulez me donner une lettre pour lui, je crois que ni vous, monsieur l'intendant, ni votre ami n'aurez à vous repentir de votre bonne action.

— Puisqu'il en est ainsi, brigadier Godard, accordez-moi cinq minutes et vous serez libre.

Et l'intendant se mit à son bureau pour rédiger la lettre d'introduction auprès de son ami, pendant que Grand Godard se félicitait tout bas de son heureuse chance.

— Si je débute par trouver une bonne place sans l'avoir cherchée, il faut avouer, se disait-il, que l'avenir se présente assez favorablement. Écuyer civil dans un beau manége, mais c'est admirable pour un ancien cavalier. Pourvu que ma longue figure qui vient de produire un si bon effet sur l'intendant convienne à l'ami.

Grand Godard se calomniait en pensant ainsi. Si longue et si brune que fût sa figure, sa physionomie, ainsi que l'intendant venait de le lui dire, inspirait tant de sympathie, ses grands yeux noirs avaient des regards si doux, sa grande bouche souriait si bien que c'était merveille de voir au régiment les petits enfants des cantinières jouer de tout cœur avec leur grand ami Grand Godard, qu'ils préféraient à tous les autres brigadiers.

Et cependant, ces yeux si doux et parfois si remplis de tendresse comme ceux d'une jeune et heureuse mère, ces yeux-là lancèrent un jour de terribles éclairs, dans une circonstance que mes lecteurs connaîtront bientôt.

L'intendant ayant terminé sa lettre, la remit au Grand Godard.

— Monsieur Godard, lui dit-il en même temps, l'ami auquel vous remettrez cette lettre, est un peu comme les chasseurs d'Afrique : tête de fer et cœur d'or ; c'est un excellent père de famille, et je suis convaincu que vous vous entendrez parfaitement tous les deux, surtout si vous ne le contrariez pas dans ses idées sur l'ancienne et la nouvelle armée. Ceci ne s'adresse qu'aux discussions intimes, bien entendu ; en ce qui regarde vos fonctions, vous serez maître absolu. Allons, bon voyage, brigadier, et faites que mon ami me remercie bientôt de ma trouvaille.

Le digne intendant ne se contenta pas de reconduire jusqu'à la porte de son bureau Grand Godard, qui le remerciait avec effusion ; il l'accompagna jusqu'à la rue, à la stupéfaction nouvelle des cinq cents congédiés qui attendaient encore l'appel de leur nom.

— C'est un fils de famille qui a voulu manger de la vache enragée, dit un vieux zouave. Il en a assez et il retourne chez papa et maman.

Grand Godard entendit le zou-zou, mais il ne se fâcha pas et se contenta de lui dire en passant :

— Si vous avez encore votre père et votre mère, vous êtes bien heureux de pouvoir aller les embrasser, vous.

— J'ai dit une bêtise, répliqua vivement le zouave; brigadier?...

Mais Grand Godard avait pris son pas de route, et il ne tarda pas à dégourdir ses grandes jambes, horriblement fatiguées d'un repos de vingt-huit jours, en arpentant le chemin poudreux des gorges d'Ollioules.

Huit jours après son départ de Toulon, Grand Godard, accueilli de la façon la plus amicale par le directeur du manége de la ville de***, avait commencé à remplir ses fonctions d'écuyer instructeur à la grande satisfaction des nombreux élèves confiés à ses soins; et tout le monde dans la ville admirait la figure martiale et les bonnes manières du nouvel arrivé, qui portait à ravir, les jours de promenade, l'élégante tenue des écuyers civils : chapeau rond, habit bleu à boutons de métal, pantalon gris collant et bottes molles à l'écuyère.

CHAPITRE VIII

Grand Godard et la famille Bernard.

La famille du directeur du manége, que j'appellerai Bernard, se composait de sa femme, de deux filles nommées Maria et Berthe, et de deux jeunes garçons, Alphonse et Léon. L'aînée des sœurs, Maria, était âgée de vingt ans et Berthe n'en avait pas encore dix-neuf.

Maria, grande et belle brune, aux cheveux noirs à reflets bleuâtres comme l'aile d'un corbeau, était une véritable fille de la Provence, ardente, impressionnable à l'excès, et d'une dévotion peut-être exagérée.

Élevée dans un couvent du Midi dont une de ses tantes était la supérieure, elle n'en était sortie qu'à l'âge de dix-huit ans et ne connaissait au monde que son père, sa mère, ses frères et sa sœur Berthe qui présentait avec elle un contraste frappant.

Berthe, née à Paris, à une époque où M. Bernard, encore au service, se trouvait en garnison dans la première division militaire, Berthe était une jolie blonde, toute fraîche, toute mignonne. Elle avait reçu dans un des meilleurs pensionnats de la capitale une éducation distinguée; mais, pas plus que sa sœur, elle ne pouvait connaître le monde, et lorsque M. Bernard eut pris la résolution de se fixer dans le Midi, où il possédait quelque bien, elle sortit de sa pension le même jour où Maria quittait le couvent.

Les deux jeunes garçons, Alphonse âgé de quatorze ans et Léon de dix, suivaient avec assiduité, en externes libres, les cours du collége de la ville.

Mme Bernard, excellente femme sous tous les rapports, car elle savait aussi bien diriger l'intérieur de sa maison que compléter l'éducation de ses filles, Mme Bernard aimait d'une égale ten-

dresse Berthe et Maria, Alphonse et Léon, dont l'affection mutuelle n'avait fait que grandir depuis la réunion de la famille. Quant à M. Bernard, il représentait dans toute sa personne, le véritable type de l'officier français assez heureux pour avoir reçu une instruction aussi solide que variée. J'aurais pu dire simplement que M. Bernard était le type de l'officier français bien élevé, mais pourquoi irai-je choquer de gaieté de cœur les susceptibilités des officiers de fortune dont l'éducation a été forcément négligée, et qui presque toujours sont les premiers à déplorer cette lacune de leur jeunesse?

Doué d'une énergie peu commune et d'une grande activité, M. Bernard, après avoir subi pendant quelques années les loisirs de la retraite, s'était bien vite fatigué de ne rien faire et c'est alors, que retiré dans son pays natal, l'idée lui vint de fonder une école d'équitation dont tous les jeunes gens de la ville regrettaient vivement l'absence.

Les chefs de famille, en Provence, n'admettent pas facilement les étrangers dans leur intimité, mais du jour où ils ont offert une place à leur table et à leur foyer à une personne qu'ils ont jugée digne

d'une telle confiance, cette personne peut à bon droit se considérer comme faisant partie de la famille.

Grand Godard en arrivant à X... avait bien été invité à dîner par M. Bernard, mais ce n'était là qu'une simple invitation de politesse nécessitée par l'obligation de traiter après le repas des conditions de l'engagement à contracter par l'ex-brigadier, dont les appointements avaient été fixés séance tenante, à cent cinquante francs par mois, sans compter une indemnité préalable pour installation, habillement et autres frais indispensables.

M. Bernard faisait bien les choses : aussi Grand Godard dont nous connaissons l'excellente nature, se promit-il de déployer un zèle en rapport avec les bienfaits dont il était comblé.

Après trois mois de séjour, il avait si bien réussi, sans effort, sans flatterie, à se faire apprécier par tous, que M. Bernard, après l'avoir félicité chaleureusement devant les élèves qui suivaient les leçons de l'école d'équitation, l'emmena dans le salon de sa maison d'habitation et le présenta officiellement à toute sa famille en disant :

— Ma chère femme, et vous mes enfants bien

aimés, mon écuyer instructeur, M. Godard, est orphelin. Depuis qu'il a bien voulu se mettre non pas à mon service, car je crois qu'il en sait plus que moi en équitation, mais à ma disposition, j'ai reconnu en lui toutes les qualités de l'honnête homme et du serviteur dévoué. Puisqu'il a perdu sa famille, qu'il en retrouve une au milieu de nous, c'est mon vœu le plus cher et je serai très-heureux de le voir exaucé.

Grand Godard voulut remercier, il n'en eut pas le temps. Mme Bernard qui s'était levée de son fauteuil sur lequel elle était assise au milieu de ses quatre enfants debout derrière elle, s'avança vers l'écuyer.

— Monsieur Godard, lui dit-elle avec une grâce infinie, je viens confirmer les paroles de mon mari qui a parfaitement deviné notre grand désir de vous voir de plus près. Tous les dimanches et tous les jeudis, car nous voulons vous laisser un peu de liberté, votre couvert sera mis à notre table, et la maison vous sera ouverte en tout temps.

Acceptez-vous? ajouta l'adorable femme, en tendant la main à Grand Godard, qui, pour la pre-

mière fois de sa vie, se trouvait fort embarrassé de sa grande taille, et surtout de ses grands bras.

Il aurait voulu dire : oui, de tout son cœur, mais ce simple monosyllabe le plus bref, le plus facile à prononcer de toute la langue française, avait pris de si énormes proportions qu'il ne pouvait trouver la plus petite issue à travers les lèvres serrées de l'ex-brigadier, qui tremblait de pleurer comme un enfant, s'il essayait d'ouvrir la bouche.

Par bonheur, Léon et Alphonse vinrent à son aide ; car je me garderais bien de parler des doux regards pleins d'encouragement de Berthe et de Maria.

Le pauvre Grand Godard ne voyait même pas Mme Bernard.

Les deux jeunes garçons s'élancèrent à la fois sur l'écuyer interdit, en s'écriant :

— Oui, oui, monsieur Godard viendra dîner avec nous aujourd'hui, et tous les jours; et il nous racontera de belles histoires d'Afrique.

— Et il nous apprendra à monter à cheval, ajouta Léon.

— Et il fera peur à Berthe avec ses batailles, reprit Alphonse.

— Et il nous fera grand plaisir à tous, dit à son tour M. Bernard qui contemplait avec ravissement cette véritable scène de famille.

Grand Godard put enfin parler, pendant qu'Alphonse faisait la courte échelle à Léon qui voulait absolument embrasser son nouvel ami.

— Monsieur Bernard, dit-il d'une voix assez ferme pour la circonstance, votre invitation me cause une joie trop sincère pour que je cherche à la dissimuler ; je l'accepte donc de toute mon âme et...

— C'est tout ce que nous vous demandons, se hâta de dire Mme Bernard, vous nous remercierez plus tard, en venant nous voir le plus souvent possible. C'est aujourd'hui jeudi, le dîner est prêt, vous allez venir choisir votre place à table.

Et Mme Bernard conduisit à la salle à manger, Grand Godard qui, ne pouvant se débarrasser d'Alphonse et de Léon, avait pris le parti de les emporter chacun sous un de ses grands bras.

A dater de cette entrée triomphale, toute con-

trainte disparut. Grand Godard prit place entre ses deux jeunes amis, vis-à-vis de M. et de Mme Bernard, ayant, le premier, Maria à sa droite tandis que Berthe s'asseyait à la gauche de sa mère.

Le repas fut très-gai ; non moins gaie fut la soirée qui le suivit, et Grand Godard, lorsqu'il eut regagné le petit appartement meublé qu'il occupait en ville, ne put s'empêcher de dire en se préparant à prendre du repos :

— Ah ! si mon brave colonel m'avait vu ce soir au milieu de la famille Bernard, il n'eût pas manqué de me féliciter d'avoir quitté le service. Et mes vieux camarades ? Peut-être à cette heure, sont-ils forcés de faire leur café avec l'eau de quelque *rio salado*. Bah ! on n'en meurt pas ; mais c'est égal, jusqu'à présent je n'ai pas à me plaindre de la chance.

Dieu veuille qu'elle continue.

Ce soir-là, Grand Godard eut assez de peine à s'endormir. Il avait beau fermer les yeux, il voyait toujours Léon et Alphonse grimper à l'assaut de sa moustache ; il admirait la vivacité de la brune Maria, le doux sourire de la blonde Berthe, et der-

rière Mme Bernard, dont la main semblait presser amicalement la sienne, il apercevait la belle tête de M. Bernard qui dominait le groupe ravissant de sa nouvelle famille.

Il s'endormit enfin en murmurant quelques mots inintelligibles, comme il l'avait fait dans son hamac, le soir de son embarquement à bord de *l'Isère*.

Si j'écrivais un roman, si je racontais un conte, il me serait bien facile de me tirer d'affaire à cet endroit de mon récit.

Grand Godard, comme tous les hommes forts, aimerait la plus jeune et la plus faible des deux filles, la jolie Berthe. Maria serait, d'un autre côté, violemment éprise de l'écuyer de son père, et elle le menacerait de se tuer ou de le tuer, *ad libitum*, s'il voulait épouser Berthe. Je crois même que cette situation présenterait un assez agréable motif de drame, mais la vérité vient à mon aide, et quoique j'aie bien couru le monde, je dois déclarer que je n'ai jamais entendu raconter un épisode semblable à celui qui termina brusquement le bonheur présent de Grand Godard dans la famille Bernard.

Avec son honnêteté habituelle, Grand Godard,

admis comme un frère chez M. Bernard, sut conserver assez d'empire sur lui-même pour ne voir que des sœurs dans Berthe et Maria, et dès les premières soirées qu'il passa au sein de la famille de l'homme qu'il appelait son bienfaiteur, sa position fut nettement dessinée.

Empressé, mais sans exagération, à saisir toutes les occasions d'être agréable à Mme Bernard et à ses deux filles, plein d'abandon avec Alphonse et Léon, dont le bonheur était complet lorsque leur grand ami leur racontait les grands faits d'armes de nos héros d'Afrique, Grand Godard dut bientôt se considérer comme un cinquième enfant dans la maison.

Bien souvent, comme l'avait dit Alphonse, il fit frémir Berthe au récit de ces luttes terribles et incessantes auxquelles il avait pris part pendant quatre années, et si la blonde jeune fille se trouvait trop émue, sa sœur Maria ne manquait pas de lui reprocher son attendrissement.

— Certainement, ma chère Berthe, lui disait-elle, la guerre n'est pas une chose bien gaie, mais tu sais bien que ces vilains Bédouins, avant la prise de leur

pays, venaient enlever les filles de la Provence pour en faire leurs esclaves, après avoir tué tous les hommes qu'ils rencontraient et incendié les villages de la côte. Et puis, ils ne sont pas chrétiens.

— Oui, répondait doucement Berthe, je sais que ce sont des gens barbares, très-heureux lorsqu'ils peuvent couper la tête aux infidèles, mais je suis bien plus heureuse quand M. Godard nous raconte des belles histoires de dévouement et d'amitié de ses anciens camarades, car il paraît que dans les chasseurs d'Afrique on est tous amis.

D'abord M. Godard ne dit jamais que du bien de ses compagnons d'armes ; ce n'est pas comme M. Giraud le vieux médecin, qui vient quelquefois passer la soirée avec nous ; il n'a jamais que du mal à dire des autres, et surtout de ses collègues. Oh ! celui-là, c'est un très-vilain homme. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Godard ?

—Mademoiselle Berthe, répondait Grand Godard, je crois M. Giraud un peu bavard, en effet, mais il n'est pas méchant homme, et il possède une grande qualité à mes yeux.

— Et laquelle ? disaient à la fois Berthe et Maria.

— Vous êtes si bon, vous, monsieur Godard, ajoutait Maria, que vous ne voulez jamais voir les défauts des autres.

Et Grand Godard répliquait :

— Ah ! si vous vous mettez deux contre moi, je n'aurai pas raison. Mais c'est égal, je défendrai M. Giraud, parce qu'il est sincèrement dévoué à votre mère et à votre père, parce qu'il vous aime tous, et parce que si vous vouliez l'en prier, je parie qu'il trouverait tous ses collègues au moins aussi savants que lui.

— Notre excellent ami, disait alors Mme Bernard, je vous accorde de connaître admirablement les chasseurs d'Afrique, mais quoique je partage la bonne opinion que vous nous exprimez au sujet de M. Giraud, je ne suis pas bien certaine que vous ayez eu le temps de connaître aussi bien les médecins, en général, et notre vieil ami, en particulier. Depuis qu'il n'exerce plus, il traite un peu les praticiens actuels comme M. Bernard traitait la jeune armée.

— Avant de vous connaître, mon cher Godard,

s'écriait joyeusement M. Bernard, surtout avant d'avoir lu les notes si originales que vous avez recueillies au service. Précisément dans le dernier volume que vous m'avez prêté, j'ai lu une lettre dont je n'ai pu terminer la lecture sans attendrissement. Morbleu! si tous vos camarades ressemblent à l'auteur de cette lettre et à celui auquel elle était adressée...

— Lisez-nous-la, monsieur Godard, lisez-nous-la, disaient les jeunes filles; une lettre d'amitié, n'est-ce pas?

Alphonse courait sur l'ordre de son père chercher le volume, et Grand Godard lisait:

« 25 décembre 1842.

» Un de mes collègues, que nous appelons *le brigadier Flageolet*, parce qu'il emporte toujours en expédition un de ces instruments dans sa poche, a droit à son congé le 31 du mois courant. Flageolet n'a pas de fortune, et réduit, comme il le sera, à faire la route de Toulon à Paris avec vingt sous par jour, il cherchait inutilement dans sa tête une idée qui lui fît trouver la somme nécessaire pour prendre

la diligence jusqu'à sa destination. Ce matin, mon bienheureux collègue a reçu la lettre suivante qui a changé en folle joie sa désolation profonde.

« Bourges, le 18 décembre 1842.

» Mon cher Flageolet,

» Quoique j'aie quitté le régiment depuis deux ans, je n'ai pas oublié que tu dois prendre ton congé le 31 décembre prochain. Je n'ai pas oublié non plus que, pendant quinze jours de suite, après que je fus blessé au combat du 15 décembre 1839, chaque soir tu te glissais, au risque d'être tué vingt fois, dans les belles orangeries de Blidah pour me rapporter des oranges, seul aliment que m'eût permis le chirurgien en chef de l'ambulance. Tu n'es pas riche et la route est longue pour aller revoir ta vieille mère. Je t'envoie deux cents francs qui t'aideront à franchir plus vite la distance du port de débarquement à la capitale. Je ne te demande qu'une chose : après avoir embrassé ta mère tout ton content, tu viendras passer autant de temps que tu le voudras dans mon château.

» Oui, mon cher Flageolet, dans-mon-châ-teau, au milieu de ma famille, se composant de ma mère et de ma femme qui s'apprêtent à te faire une splendide réception, et de ma fille dont je n'ai pu prendre les ordres, attendu que la chère enfant n'a pas encore atteint son sixième mois. Cependant, elle a paru très-joyeuse lorsque je lui ai annoncé la prochaine venue de mon ami Flageolet.

» Connaissant ta bonne amitié pour moi, je ne veux pas même soupçonner que tu puisses refuser l'hospitalité de ton ancien camarade, collègue et sous-lieutenant,

C. R. »

« Chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire à Bourges (Cher). »

» Flageolet nous a lu sa lettre tout haut à la cantine royale, et nous avons bu à la santé de notre ancien sous-lieutenant, qui avait donné sa démission au commencement de 1840 pour aller épouser une de ses cousines et vivre tranquillement de ses rentes, qui s'élevaient à un chiffre assez rond.

» L'action si délicate du sous-lieutenant R... n'est-

elle pas une nouvelle preuve de ce que vingt fois j'ai avancé et soutenu, que les amitiés les plus durables et les plus sincères se sont formées parmi nos chasseurs d'Afrique et tous les corps spéciaux attachés pour ainsi dire au sol de l'Algérie? Au point de vue de l'humanité, c'est peut-être peu consolant, mais si le feu ordinaire purifie bien les choses, le feu de l'ennemi purifie non moins bien les hommes. »

Après la lecture de cette lettre et de la note qui l'accompagnait, on battait des mains, on criait bravo, et Berthe, se faisant l'interprète de toute la famille, disait à Grand Godard :

— Êtes-vous heureux d'avoir connu de si bons et de si vaillants hommes!

— Papa, criaient Alphonse et Léon, tu nous feras chasseurs d'Afrique!

Grand Godard ne songeait pas dans ces moments-là que son bonheur pût être brisé pour longtemps, et chaque jour il aimait de la plus sainte amitié, les êtres charmants qui lui rendaient la vie si facile et si douce.

CHAPITRE IX

Où Grand Godard fut trop aimé.

Six mois se sont écoulés depuis le jour où Grand Godard est entré, en qualité d'écuyer instructeur, au service de M. Bernard.

L'ex-brigadier de chasseurs d'Afrique a bien véritablement retrouvé une famille, et ses pensées ne veulent pas aller au delà de son présent si calme et si tranquille.

Tout le temps qu'il n'emploie pas à ses leçons et à ses visites chez M. Bernard, Grand Godard le passe à étudier, à se perfectionner dans l'art de l'équitation.

Depuis quinze jours, il a bien remarqué que M. Bernard semblait par instants absorbé par une préoccupation profonde, mais ces instants n'ont pas la durée de l'éclair. Personne dans la famille n'a dû s'en apercevoir, et l'écuyer lui-même ne saurait attribuer aucune cause à ces nuages passagers qu'il a cru voir glisser sur le front de son ami.

Par une belle et chaude journée d'été, Grand Godard, étendu sur un large canapé qui lui servait de lit de repos pour faire la sieste, si chère aux vieux africains, Grand Godard lisait avec une attention soutenue, l'excellent ouvrage connu sous le nom de *Méthode Baucher*, lorsqu'un coup frappé à la porte de sa chambre vint le surpendre au milieu de sa lecture.

Grand Godard ne recevait jamais personne, et croyant que le visiteur ne pouvait être que le domestique de la maison, il se contenta de dire sans se déranger :

— Entrez.

La porte s'ouvrit, et il ne vit pas sans étonnement la figure du docteur Giraud apparaître dans l'entre-bâillement. Le vieux médecin ne bougeant

pas du seuil de la chambre où il paraissait avoir pris racine, Grand Godard se leva et vint à la rencontre du visiteur bien inattendu.

— Bonjour, monsieur Giraud, lui dit-il familière ment. Mais entrez donc, entrez assez pour que je puisse fermer ma porte, ajouta-t-il en riant, et dites-moi quel est le bon vent qui vous amène dans mon modeste logis.

Tout en parlant, Grand Godard avait pris doucement M. Giraud par le bras et l'avait conduit près du canapé en le priant de s'y asseoir.

— Merci, dit enfin le docteur qui semblait être très-embarrassé, merci, mon cher monsieur Godard, je ne m'assiérai pas : au contraire, j'ai besoin de marcher.

— A votre aise, monsieur Giraud, mais vous ne refuserez pas de me dire à quel motif je dois l'honneur de votre visite, surtout à cette heure que vous aussi, consacrez d'habitude à la sieste. Et puisque vous refusez de vous asseoir, me permettez-vous de reprendre ma place ?

— Mais certainement, mon cher Godard, ne vous gênez pas pour moi.

— Alors, dit le Grand Godard en s'asseyant et en suivant d'un regard aussi curieux qu'étonné le vieux docteur qui, le chapeau à la main, arpentait la chambre dans tous les sens sans prononcer une seule parole, absolument comme s'il eût médité quelque formule d'ordonnance après une grave consultation.

—Mais vraiment, dit Grand Godard, après une minute employée à son examen, sans que le docteur eût desserré les dents, docteur, vous tournez en cercle comme les chevaux de notre manége. Êtes-vous malade ?

Tout à coup, M. Giraud s'arrête devant Grand Godard et lui lance brusquement cette apostrophe :

— Êtes-vous un homme, monsieur Godard ?

L'écuyer crut d'abord à une plaisanterie et il répondit en riant, sans s'émouvoir en aucune façon :

— Si je suis un homme, mon cher docteur, moi, un ex-brigadier de chasseurs d'Afrique !

—Je voulais vous demander, reprit le docteur qui parut réunir tout son courage, je voulais vous demander si vous êtes homme à supporter ce que j'ai à vous dire, car c'est très-grave, très-sérieux.

Grand Godard en examinant les traits bouleversés de son interlocuteur, vit bien que le docteur n'avait rien de plaisant à lui communiquer et il voulut se lever, mais M. Giraud l'en empêcha, ou plutôt le pria de rester assis.

— Parlez, monsieur, se contenta de dire, très-sérieusement cette fois, Grand Godard.

Mais le docteur interrompu au moment où il venait de se faire violence pour parler, reprit sa promenade en murmurant des phrases entrecoupées, comme celles-ci :

— Jamais je n'oserai... c'est impossible... quelle situation !

— Je vous en prie, docteur, s'efforça de dire avec calme Grand Godard qui commençait à devenir très-inquiet, je vous en prie, expliquez-vous, et si vous avez un malheur à m'annoncer, vous m'aiderez à le supporter. La famille de M. Bernard aurait-elle été cruellement frappée ? Lui-même...

A la voix grave et légèrement attendrie du Grand Godard, le docteur recouvra la parole.

—Eh bien, dit-il en marchant toujours et sans oser regarder l'écuyer, monsieur Godard, il y a... il y a

que vous feriez bien, pendant quelque temps, pendant très-peu de temps, de ne plus venir aussi souvent dans l'intérieur de M. Bernard.

Ah ! si jamais un regard de l'honnête homme irrité pouvait donner la mort, le vieux docteur eût été foudroyé par le double éclair qui jaillit à cet instant des yeux noirs du Grand Godard.

D'un bond, l'ex brigadier avait redressé sa grande taille, et saisissant dans ses mains de fer les bras du docteur, il lui dit en saccadant fièvreusement ses paroles :

— Vous dites, docteur, que je ferais bien de ne plus venir aussi souvent chez M. Bernard, chez l'homme qui m'a dit en me présentant à sa femme et à ses enfants : Mon ami, vous avez perdu votre famille, la mienne vous en tiendra lieu ! Et de quelle part, monsieur, venez-vous me dire cela ?

Grand Godard était superbe d'indignation et de majesté. Sans bien s'en rendre compte, il broyait les bras du vieux docteur qu'il porta plutôt qu'il ne le poussa vers le canapé, sur lequel il le força à s'asseoir.

Puis, croisant ses bras sur sa large poitrine, Grand Godard attendit.

Le docteur était atterré.

— M'avez-vous entendu, monsieur, reprit Grand Godard ; de quelle part venez-vous me dire cela ? Est-ce de la part de M. Bernard ?

— Non ! dit le docteur.

— De Mme Bernard ?

— Non !

— Est-ce de la part de Berthe, de Maria ?

— Non ! non ! mille fois non !

— De leurs frères ? Ah ! je suis fou ! des enfants !

Les rôles du commencement de la scène étaient changés. Le vieux docteur occupait à son tour le canapé et Grand Godard essayait de marcher dans la chambre, bien trop petite pour les évolutions de ses longues jambes.

Après un moment de silence, Grand Godard vint de nouveau se placer devant M. Giraud :

— Alors, docteur, vous venez... de votre part ?

— Voyons, monsieur Godard, promettez-moi d'être calme et je vous dirai la vérité.

— Mais je vous la demande depuis dix minutes; je l'implore, la vérité. Tenez, docteur, je vais m'asseoir sur cette chaise, à l'extrémité de la chambre. Je vous jure de ne plus m'emporter. Mais, au nom du ciel, parlez, expliquez-vous!

Le docteur, complétement rassuré par la parole du Grand Godard, répondit à voix basse :

— Eh bien! mon cher monsieur Godard, si tout à l'heure je vous ai conseillé de venir moins souvent chez Mme Bernard, c'est...

Grand Godard, sur sa chaise, était immobile ainsi qu'un roc; sa bouche entr'ouverte, répéta comme un sifflement :

— C'est...?

— C'EST PARCE QUE LES ENFANTS VOUS AIMENT TROP!

Le docteur venait de rendre avec usure à l'écuyer la douleur que celui-ci lui avait fait éprouver un instant auparavant.

Grand Godard, frappé au cœur, eut encore assez d'énergie pour murmurer en jetant un regard indéfinissable sur M. Giraud :

— Ah! les enfants m'aiment trop!

Et avant que le docteur, cloué sur le canapé par le regard et l'accent du malheureux écuyer, eût été capable de secouer la fascination qui l'accablait, mon pauvre Grand Godard tombait comme foudroyé sur le parquet, ses pieds venant heurter ceux du docteur et sa tête frappant avec violence la porte par laquelle M. Giraud était si malheureusement entré.

Lorsqu'il revint à lui, Grand Godard était couché dans son lit et il vit à son chevet une sœur de charité. C'était la sœur de la propriétaire que celle-ci avait mandée en toute hâte pour veiller le pauvre malade, saigné sur-le-champ aux deux bras par le vieux docteur, qui avait cru un instant à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Grand Godard essaya d'interroger la sœur de charité, mais en voyant celle-ci placer son doigt sur sa bouche en signe de silence, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller en répétant d'une voix expirante la phrase maudite :

— Ah! les enfants m'aiment trop!

La sainte femme qui veillait au chevet de l'infor-

timé, ne put tenir à cette grande douleur, des larmes jaillirent en abondance de ses yeux et trouvèrent un écho dans le cœur du Grand Godard, qui put enfin pleurer son bonheur perdu.

Cette réaction salutaire lui conservait la vie.

M. Bernard, chose étrange, était devenu jaloux de l'amitié que ses enfants portaient à Grand Godard.

CHAPITRE X

Ce que devint le Grand Godard.

Les mères, et j'entends par ce mot sacré les bonnes mères de famille, savent avec une merveilleuse intelligence composer pour leurs petits enfants des prières d'une simplicité touchante.

Je plains ceux qui ne les savent plus ces naïves prières de l'enfance qui demandent presque toutes à Dieu le pardon et l'oubli des injures, mais j'ai été très-heureux et je me suis bien gardé de me moquer du Grand Godard lorsqu'il me dit :

— C'est à la petite prière que ma pauvre mère

m'avait apprise que je dus d'avoir résisté à la douleur dont tout mon être avait été pénétré lors de la révélation du docteur Giraud. Cette teinte passagère de tristesse que j'avais remarquée sur le front de M. Bernard, n'avait pas échappé à l'œil exercé du vieux médecin, qui avait cru bien faire en venant me conseiller de ne pas aggraver par ma présence trop fréquente les angoisses de son vieil ami.

Aujourd'hui, je suis père de famille, et cependant parmi mes rares amis je préfère ceux qui sont aimés de mes enfants. M. Bernard, le docteur me l'a dit après mon rétablissement, n'aurait jamais osé me faire soupçonner l'état de son cœur malade, et c'est lui, Giraud, qui s'était dévoué pour m'apprendre la vérité, sans même prévenir M. Bernard qu'une trop longue contrainte eût peut-être tué.

Et Grand Godard me raconta la fin de son histoire, telle que la voici :

Grand Godard ne voulut pas rester dans la ville habitée par la famille Bernard. Il eut le courage, après la scène si terrible pour lui de la révélation, de garder le secret au docteur, qui lui donna les plus grands soins. M. Giraud avait prévenu, avec

tous les ménagements possibles, Mme Bernard, que l'écuyer, pris par un étourdissement, avait fait une chute grave dans un escalier. A cette nouvelle, Maria avait regardé le docteur d'une façon si extraordinaire qu'il en avait eu peur. Berthe, la blonde sensitive, s'était évanouie, et les deux garçons, Alphonse et Léon, avaient jeté les hauts cris.

Mme Bernard, elle, avait eu beaucoup de peine à retenir ses larmes devant ses enfants, car l'excellente femme avait aussi deviné les tourments de son mari.

Quinze jours après cet événement, lorsque Grand Godard, prétextant un héritage inattendu, monta en diligence pour se rendre à Paris, un homme vint se jeter en pleurant dans ses bras, et Grand Godard, qui s'était imposé le triste sacrifice de ne plus revoir sa chère famille, n'osa repousser cet homme, car c'était M. Bernard qui lui dit en étouffant ses sanglots :

— Godard, vous avez un grand cœur ; pardonnerez-vous à un malheureux père de famille ?

— Oui, répondit Grand Godard. Mais que ferez-

vous de vos enfants, si vous empêchez qu'un honnête homme les aime ?

Ce fut là toute sa vengeance.

La diligence partit, et soixante-douze heures plus tard, Grand Godard entrait dans la capitale, où pendant de longs jours il allait se retrouver plus seul que jamais.

De 1843 au commencement de 1845, Grand Godard essaya bien des choses.

Dégoûté de la profession d'écuyer instructeur, non pas pour la profession elle-même, mais parce qu'elle eût toujours rappelé à son souvenir la grande douleur de sa vie, il voulut essayer des professions libérales.

Daus le premier bureau de journal, une infime petite feuille de théâtre où il se présenta, sa grande taille et sa figure énergique inspirèrent immédiatement au gérant, rédacteur en chef et feuilletoniste tout à la fois du dit journal, l'idée de s'adjoindre le postulant en qualité de *rédacteur maître d'armes*, dont le type a été trop bien décrit par une plume autrement savante que la mienne pour que je recommence ce portrait.

Grand Godard accepta, mais à une condition : c'est que son rédacteur en chef viendrait lui-même s'assurer des talents de son employé.

L'affaire n'eut pas de suites.

Un autre jour, en lisant dans un café les *Petites-Affiches*, cette triste et suprême ressource des gens sans place, Grand Godard fut interpellé très-poliment par un gros homme à figure réjouie, et dont la tournure était toute militaire.

— Pardon, monsieur, dit l'inconnu en rapprochant sa chaise de celle de l'ex-brigadier, pardon de vous interrompre dans votre lecture, vous avez été au service?

— Oui, monsieur, répondit Grand Godard.

— Dans l'infanterie ?

— Dans la cavalerie.

— Ah! diable, murmura le gros homme.

— Je vous demande, à mon tour, pardon de vous interroger, reprit Grand Godard; mais pourquoi m'adressez-vous ces questions?

— Mon Dieu, la chose est bien simple et ne peut en aucune façon vous offenser. Je vous ai entendu demander les *Petites Affiches*, et comme nos deux

tables se touchent, j'ai cru voir que vous ne vous arrêtiez guère aux annonces indiquant des propriétés à vendre, et si vous cherchez une place je pourrais peut-être vous en offrir une très-honorable dans mon régiment.

Grand Godard se mit à sourire et répondit en faisant un léger salut militaire :

— Mon col...

— Major, je suis gros major seulement.

— Eh bien ! mon commandant, je vous remercie sincèrement de la proposition que vous alliez m'adresser. Vous avez besoin d'un tambour-major ?

— Comment savez-vous ?

— C'est ma grande taille qui me l'a dit. Voilà déjà dix fois que cette proposition m'est faite, et j'ai toujours refusé ; car ma ferme intention est de ne pas reprendre du service.

Grand Godard se leva, paya sa légère consommation et sortit pendant que le gros major se disait :

— Quel dommage ! Un si bel homme et une tenue si militaire ! Il a peut-être refusé son bonheur !

Un ancien camarade de régiment, employé dans

une administration de chemin de fer, offrit à Grand Godard de le présenter à ses chefs, mais il refusa, toujours parce qu'il s'était promis de ne plus porter d'uniforme.

— J'ai peut-être commis une sottise, disait-il, en quittant celui des chasseurs d'Afrique, mais je n'en porterai pas d'autre, et je finirai bien par me créer ou par trouver une position aussi indépendante que possible.

— Mais, à propos, répondit son ancien camarade, tu m'as fait lire quelques-unes de tes notes sur l'état militaire; il y en a de très-curieuses. Pourquoi ne t'adresses-tu pas à un libraire; s'il consentait à les éditer, ce serait un bon commencement.

Grand Godard goûta fort cette idée, et le lendemain il entreprit une pérégrination chez les libraires de la capitale.

Le premier auquel il s'adressa trouva le recueil original, et il dit à Grand Godard que s'il voulait faire les frais de l'édition, il se chargerait, lui, libraire, de la vente.

— Mais, demanda Grand Godard, à quelle somme les frais de l'édition se monteront-ils ?

— Deux mille cinq cents à trois mille francs pour un volume in-18, papier ordinaire.

Grand Godard ne possédait plus à ce moment que trois cents francs, économisés avec peine sur la somme de cinq cents qu'il avait apportée à Paris, et il alla frapper à une autre porte.

Il passa enfin par toutes les épreuves de l'auteur inconnu, et il ne fut pas édité parce qu'il ne voulut pas faire le sacrifice de ce qu'il appelait en riant son premier ouvrage.

Je dois dire aussi qu'il passa devant un bon nombre de magasins de librairie dans lesquels il n'osa pas entrer, parce que sur presque tous les livres placés dans les montres de la devanture, il vit des noms si connus qu'il fut convaincu de ne jamais pouvoir se glisser parmi tant de célébrités.

Et la Librairie Nouvelle, qui veut bien accueillir le résumé de ces mêmes notes du Grand Godard, n'existait pas alors.

A force de vouloir trouver une position indépendante, Grand Godard usait ses dernières ressources, et, un vilain jour entre tous, il se trouva réduit à

pêcher dans la Seine, au Port-à-l'Anglais, le poisson nécessaire à sa subsistance.

— Tiens, me disait-il l'été dernier (je parle de l'an 1858), un jour que nous nous promenions tous deux au-dessus du confluent de la Marne et de la Seine, sur les bords de cette dernière rivière, regarde ces saules sur la rive droite. J'ai plongé là, il y a quinze ans, et j'ai pris dans son trou une anguille grosse comme le bras. Je l'ai vendue six francs, avec lesquels j'ai largement vécu pendant six jours.

Au milieu de ses tribulations, de ses déboires et de ses ennuis, Grand Godard ne perdit jamais courage ; il ne craignait qu'une chose : la maladie.

Mais elle ne vint pas, au contraire.

Un soir, c'était environ deux années après son arrivée à Paris, Grand Godard procédait à une opération très-importante dans sa position ; il faisait l'inventaire de tout ce qu'il possédait, On se rappelle que l'ex-brigadier aimait à se rendre compte de son bien.

Enfermé dans la petite chambre qu'il habitait, près du Luxembourg, il avait vidé sa commode en

bois peint, sa malle, son ancien portemanteau de chasseur d'Afrique et ses poches. Vêtements de toute sorte, car il avait encore son uniforme, linge, menus effets, il avait étendu le tout sur son lit, sur des chaises et sur la cheminée.

A mesure qu'il appelait une partie de son habillement ou un autre objet, il replaçait ce qui lui paraissait indispensable dans la commode, et jetait dans la malle le superflu dont il avait l'intention de se défaire. La capote bleu de ciel, le pantalon garance furent nécessairement rangés dans cette catégorie, et Grand Godard, arrivé à la fin de son inventaire, se tourna vers la cheminée en désignant à haute voix :

— Une pipe, bonne pour le service, à garder.

— Une blague à tabac, *idem*, *dito.*

— Un mauvais couteau...

Grand Godard hésita.

— Ah ! ma foi, reprit-il, c'est un vieux serviteur : bon pour le service. Et machinalement il ouvrit le vieux serviteur, machinalement aussi, il appuya la lame sur l'arête supérieure du dessus de cheminée

en bois qui supportait la glace, et la lame ramenée par une main vigoureuse enleva un charmant copeau dont les spirales s'arrondissaient avec grâce au-dessus du tranchant qui glissait « comme un rasoir l'eût fait en entamant une tranche de lard. »

Presque à l'extrémité de la planchette, le vieux couteau rencontre un obstacle, Grand Godard serre la main, l'obstacle est non pas enlevé, mais coupé net.

C'était un clou, dit pointe de Paris, de dix-huit lignes, c'est-à-dire gros comme un tuyau de plume moyenne.

Grand Godard se penche, examine la coupure, baise la lame de son vieux couteau qu'il replace dans sa poche, va mettre le verrou à sa porte, se couche et s'endort en redisant du fond du cœur la petite prière de son enfance.

Un vieux chasseur d'Afrique qui n'a pas oublié les saintes leçons de sa mère ne doit pas désespérer de l'avenir, et Grand Godard rêva cette nuit-là que les doux yeux bleus de Berthe Bernard le regardaient avec beaucoup plus de tendresse que d'habitude. Ce rêve n'était-il pas un souvenir heureux

de la famille Bernard apporté par l'ange de la nuit à l'ancien écuyer ?

Dès l'aube du jour, le lendemain, Grand Godard était debout.

A six heures, il entrait le premier dans le magasin d'un armurier célèbre, comme ouvrier, avec lequel il avait une conférence qui dura jusqu'à midi.

A une heure, après avoir déjeuné avec l'armurier, Grand Godard retournait à son humble logis où il procédait à une opération bien différente de celle de la veille.

Il vida de nouveau tous les tiroirs de sa commode, mais, cette fois, les effets qu'il y avait renfermés allèrent rejoindre le contenu de la malle et, vers six heures du soir, Grand Godard faisait sa seconde entrée de la journée chez le maître armurier, qui lui avait offert de devenir son associé.

CHAPITRE XI

Grand Godard perd son couteau, mais il trouve sa voie.

On pourra peut-être s'étonner que le modeste héros de cette histoire ait eu l'heureuse chance, après une conférence de quelques heures, d'être choisi pour associé par un homme chez lequel il s'était présenté le matin même, pour la première fois de sa vie.

Mais Grand Godard ne pouvait, en vérité, être admis en qualité d'ouvrier armurier, puisqu'il n'avait jamais fabriqué qu'une lame de couteau. Mon ancien camarade de régiment m'a bien juré que ce fut précisément à la trempe merveilleuse de son cou-

teau qu'il dut d'être si vite et si favorablement accueilli. Mais tout en respectant le secret de mon ami, j'ai cru devoir, en historien consciencieux, rechercher les causes réelles de son bonheur actuel.

Nous deux aussi nous avons tenu une conférence, et j'ai démontré d'une façon si victorieuse à Grand Godard le tort immense qu'il me causerait en me cachant les détails les plus intéressants de sa carrière civile, qu'il a fini par vaincre sa modestie, et céder à mes prières. Bien plus, il a eu le courage, très-rare chez un inventeur, de faire bon marché de son amour-propre, en me racontant la leçon que lui donna son associé, à propos de la fameuse trempe en question; mais avant de continuer mon récit, je dois déclarer que Grand Godard ne m'avait pas trompé en attribuant la première cause de sa réussite finale à ce qu'il regardait comme une invention unique au monde.

Seulement, ainsi que l'eût dit le lieutenant *Correctif*, le couteau du Grand Godard coupait bien, mais l'invention ne valait pas deux sous, ce qui ne l'a pas empêchée d'avoir de très-heureuses conséquences pour son créateur.

Le maître armurier qui prit Grand Godard pour son associé, avait commencé, comme tout le monde, dans l'armurerie, par être ouvrier, et quoique parvenu à l'âge de cinquante-cinq ans, il était, malgré sa position de patron, resté toujours ouvrier et célibataire. Les produits de sa fabrique, appréciés à leur juste valeur par les véritables connaisseurs, s'enlevaient très-facilement, mais la maison ne prospérait pas en raison de son excellente réputation. La faute en était-elle aux commis chargés de son administration commerciale? c'est probable, car du jour de l'entrée du Grand Godard, tout changea de face, à la forge comme au magasin.

Un ouvrier comme le vieil armurier, laborieux, honnête et aimant son état par-dessus tout; un ancien soldat, franc et loyal comme Grand Godard, devaient se connaître et s'estimer réciproquement après une conversation prolongée pendant six heures; et si la fameuse lame de couteau servit d'introduction à l'ex-brigadier de chasseurs d'Afrique, la bonne mine et les franches allures du soldat ne pouvaient pas produire une mauvaise impression sur l'ouvrier.

Tout en paraissant examiner avec soin le couteau présenté par son visiteur, l'armurier avait deviné que Grand Godard possédait d'autres qualités que celle d'inventeur d'une trempe nouvelle.

— Monsieur, lui dit-il après un examen de cinq minutes, vous venez de me proposer d'acheter le secret de la trempe que vous croyez avoir découverte ; je ne veux pas vous décourager, mais je vous demande la permission de faire une petite expérience sur cette lame.

Grand Godard, qui avait enlevé des copeaux de fer sur un tisonnier avec cette même lame dont le tranchant, la veille, avait coupé un clou en deux, Grand Godard était parfaitement tranquille, et il répondit à l'armurier qu'il était libre d'essayer ce que bon lui semblerait.

— Eh bien ! monsieur, répliqua l'armurier avec ce sourire malicieux de l'ouvrier parisien certain de son fait, suivez-moi dans la forge.

Grand Godard suivit l'armurier. Celui-ci serra fortement dans un étau le manche du couteau de façon que la lame fût parfaitement dégagée, et, s'armant d'un vieux couteau de chasse qui traînait

sur un établi, il trancha sans effort, en deux parties égales, la lame fabriquée à Mustapha-Paçha par l'ancien brigadier, qui fut bien plus vite convaincu par cet argument sans réplique que par les plus beaux raisonnements du monde, qu'il n'avait pas retrouvé le secret de la trempe des lames de Tolède.

Grand Godard, malgré toute sa philosophie, regardait d'un air assez piteux les débris de son œuvre; mais le vieil armurier ne lui laissa pas le temps de s'attendrir.

— Retournons dans mon petit salon, lui dit-il, et nous causerons comme deux amis, tout à notre aise.

Tous deux retournèrent dans la pièce exiguë que l'armurier décorait du nom de salon et qui servait en réalité de bureau, de salle à manger et pour recevoir les visiteurs autres que les acheteurs.

— Voyons, monsieur, reprit le maître de la maison, parlons à cœur ouvert : vous êtes un ancien militaire ; à première vue vous m'avez inspiré de la sympathie et je ne demande pas mieux que de vous être utile. Racontez-moi donc votre passé ; ne

me cachez rien de votre situation présente, et il sera très-possible que je vous trouve un bon emploi.

Avec son tact ordinaire, Grand Godard comprit qu'il ne fallait plus remettre sur le tapis l'affaire de son prétendu secret, et il raconta fidèlement à l'armurier toute son histoire, sans rien oublier, sans rien cacher, malgré la douleur que lui causa le récit de la scène à la suite de laquelle il quitta la famille Bernard.

Lorsqu'il eut cessé de parler, le vieil armurier lui tendit la main et parla à son tour :

— Monsieur Godard, dit-il, maintenant je vous connais, et si je ne devinais pas que vous devez avoir horreur des compliments, je ne saurais trouver assez de bonnes paroles pour vous féliciter de la conduite que vous avez toujours tenue depuis que vous avez été livré à vous-même. Jusqu'à ce jour, vous n'avez pas été très-heureux, mais vous êtes jeune encore et vous avez bien fait de ne pas désespérer. Tout ce que vous m'avez dit, c'est la vérité...

— Monsieur... dit Grand Godard qui croyait à une interrogation.

— Mon ami, reprit doucement l'armurier, je ne

vous interroge pas, je dis : c'est la vérité, et si les hommes comme vous ne réussissent pas toujours en la disant, ce n'est pas une raison pour que je ne reconnaisse pas la confiance que vous avez mise en moi, puisque vous m'avez fait une véritable confession. Je suis seul pour diriger et surveiller mon établissement ; jusqu'à ce jour je n'ai pas eû à me louer de tous mes commis, et comme je deviens vieux, il me faut un brave homme pour me seconder. Vous avez de l'instruction ; votre intelligence se lit assez sur votre visage pour que je n'en sois pas frappé ; vous êtes, j'en suis convaincu, d'une probité à toute épreuve, et il ne sera pas dit qu'un vieil ouvrier aura refusé de tendre la main à un ancien soldat, parce que celui-ci n'a pas su trouver la voie qui lui convenait.

— Mais je ne sais rien en fait d'armurerie, dit Godard; vous me l'avez trop bien prouvé tout à l'heure.

— Oh! soyez tranquille, répliqua l'armurier, je n'ai pas la moindre intention de vous employer à la forge. Mais vous tiendrez mes livres, vous mettrez de l'ordre dans mes relations commerciales, et

lorsque je n'aurai plus à m'occuper que de la manufacture proprement dite, je suis certain que ma maison deviendra une des premières de la capitale. Avant une année, vous êtes capable de doubler le nombre de mes clients et le chiffre de mes affaires; et comme vous allez avoir une rude besogne il faut que vous en soyez récompensé : je vous offre d'être mon associé.

— Votre associé! s'écria le Grand Godard.

— Oui, mon associé, et c'est plutôt moi qui vous serai redevable. Votre apport social vaut mieux que le mien; car avec une bonne réputation dans ma partie, voilà plus de trente ans que je suis patron, sans avoir pu amasser de quoi me retirer des affaires. Ainsi, la chose est entendue, vous allez partager mon déjeuner, vous irez ensuite opérer votre déménagement, et vous reviendrez vous installer ici. Demain, nous signerons notre acte d'association.

On connaît l'issue de cette conférence dont je viens de reproduire les détails. Ainsi que l'avait désiré le vieil armurier, l'acte d'association fut signé le lendemain de la visite du Grand Godard, qui ne tarda pas à développer au profit de la raison

sociale : *Grand Godard et compagnie*, ses belles et solides qualités.

L'armurier ne s'était pas trompé en prévoyant que la direction donnée par Grand Godard au mouvement commercial de la maison, doublerait bientôt le chiffre des affaires et le nombre de la clientèle.

Après un an d'exercice dans ses nouvelles fonctions, l'ex-brigadier des chasseurs d'Afrique avait si bien manœuvré que presque tous les officiers de son ancien régiment, venus à Paris en congé ou pour tout autre motif, auraient cru faire injure à la maison *Grand Godard et compagnie*, en n'allant pas faire quelques emplettes dans les magasins admirablement organisés par leur brave subordonné d'autrefois. Ceux qui n'achetaient rien enseignaient le chemin de la maison à leurs camarades, et lorsque s'approcha grosse de tempêtes l'année 1848, le vieil armurier déclara à son associé qu'au train dont allaient les choses, il ne tarderait probablement pas à prendre sa retraite.

— Attendez encore un peu, lui répondait Grand Godard, qui, sans se mêler de politique, était bien forcé par ses nombreuses relations d'être tant bien

que mal au courant de la situation, attendez encore, mon excellent associé ; si je ne me trompe pas grossièrement, le commerce des armes va prendre une extension formidable, et lorsque j'aurai mis à exécution un projet que je médite depuis longtemps, je vous permettrai de prendre la retraite que vous avez si bien méritée. Mais je veux que cette retraite soit digne d'un brave et généreux maître comme vous, car vous avez beau répéter toujours et partout que sans moi, votre associé, votre maison était perdue, je vous regarde comme mon maître et bienfaiteur; et, chiffres en main, je vous ai prouvé que si vos affa ires, avant mon entrée sous votre toit hospitalier, n'avaient pas acquis toute l'extension désirable, du moins se trouvaient-elles dans un état satisfaisant.

J'ai eu le bonheur de vous procurer un habile contre-maître dont l'exactitude ne laisse rien à désirer pour la partie manufacturière de l'établissement; vous n'avez déjà plus qu'à donner le coup d'œil du maître pour toute besogne; il faut donc, de toute nécessité, que votre retraite vous apporte encore de plus grandes jouissances que votre situation

présente. Lorsque vous quitterez définitivement votre associé, je veux que vous partiez dans votre propre voiture, attelée de vos propres chevaux, avec un beau cocher pour les conduire, et le cocher, c'est moi qui vous le choisirai parmi mes vieux Africains. Laissez-moi faire, et je saurai payer ma dette de reconnaissance, ou j'y perdrai mon nom de Grand Godard. Surtout, n'allez pas me remercier de m'avoir tiré de la misère, vous me feriez l'effet d'une jolie et honnête femme qui remercie son jeune mari de l'avoir conduite au bal, quand c'est le mari qui a été le plus heureux des deux.

Le vieil armurier riait de tout son cœur, et il disait à son tour à Grand Godard :

— Continuez à faire comme vous l'entendrez, mais si vous me comparez à une jolie femme, je vous préviens que je me mettrai des papillotes, et vous me les serrerez avec une pince de la forge.

Les prévisions de Grand Godard ne tardèrent pas à se réaliser. La révolution de Février éclata ; la boutique d'armurerie devait être mise à contribution, comme c'est l'habitude dans les grands mouvements

populaires, mais l'ex-brigadier d'Afrique était trop fin pour n'avoir pas pris ses préautions.

Le peuple n'eut pas besoin de démolir et de briser; le magasin était tout grand ouvert avec ses montres complétement vides lorsqu'une première bande se présenta pour y pénétrer.

Grand Godard était à la porte d'entrée.

— Mes amis, dit-il à la foule, vous arrivez trop tard. Vos camarades vous ont devancés et ils ne m'ont laissé que ce grand *moukala* dont vous me garantirez, je l'espère, la possession, car je l'ai pris de mes propres mains à un chef arabe que j'ai démonté pour toujours, alors que j'avais l'honneur d'être brigadier aux chasseurs à cheval d'Afrique. Ma demande vous semble-t-elle raisonnable?

Et tout en parlant, le brave et solide Grand Godard élevait à bout de bras un incroyable fusil arabe dont le canon n'avait pas moins de sept pieds de longueur.

— Gardez votre fusil, mon brave, lui cria un des auditeurs, vous l'avez bien gagné.

— Et puis, ajouta un gamin de Paris, il faudrait

une échelle pour atteindre seulement le poignet qui le tient. Allons plus loin.

La bande entière disparut ; Grand Godard, peu soucieux de recommencer la même explication pendant tout le jour, colla sur les vitres de la devanture, à laquelle il se garda bien de mettre les volets, un bel écriteau avec ces mots : ARMES DONNÉES ET ENLEVÉES et il alla tranquillement rejoindre son associé dans le petit salon où trois ans plus tôt s'était tenue la conférence du célèbre couteau.

— Tout marche à souhait pour ma grande opération commerciale, dit en entrant le Grand Godard. Certainement, je suis désolé que tant de braves gens, soldats comme civils, se tuent ainsi périodiquement sans savoir pourquoi, mais j'ai fait mon temps et ne veux me mêler de rien autre chose que de soigner les blessés si l'occasion s'en présente. Or, à entendre la fusillade qui commence, la besogne, j'en ai bien peur, ne nous manquera pas. Toutefois, il ne faut pas négliger nos affaires.

— Pendant que nous sommes assez tranquilles,

je crois l'occasion venue de vous expliquer mon grand projet. Hier et aujourd'hui, tout le monde s'est armé d'une façon ou de l'autre; dans huit jours, personne ne sortira dans la rue sans avoir un fusil sur l'épaule; dans trois ou quatre mois, plus ou moins, tous ces fusils-là s'ennuieront de ne rien faire et on se battra de nouveau. Si l'on ne se bat pas, et je le souhaite de tout mon cœur, il faudra bien procéder à un désarmemént; enfin, bataille ou non, un désarmement partiel aura toujours lieu. Presque tous les fusils actuellement aux mains du peuple sont à pierre, et le gouvernement qui va sortir de la révolution ne se souciera pas de conserver des armès détériorées pour la plupart, et dont la transformation en fusils à percussion coûterait plus cher que l'achat de nouvelles armes. Depuis quelques jours, j'ai vu arriver à Paris bon nombre de figures africaines, que le hasard seul ne me semble pas avoir amenées. Parmi ces figures, j'en ai compté plusieurs de ma connaissance qui peuvent m'être très-utiles dans l'exécution de mon projet.

Il s'agira, en un mot, mon cher associé, d'acheter la plus grande quantité possible des fusils en

question. En m'y prenant d'avance, comme j'ai déjà commencé à le faire, je me rends, au nom de la raison sociale *Godard et Ce*, adjudicataire d'une pacotille considérable que je fais emballer, puis embarquer, et que j'accompagne sur les meilleurs marchés de la côte occidentale d'Afrique. Je ne vous demande qu'un an pour accomplir ma mission ; pendant mon absence vous garderez la maison, et à mon retour je vous apporterai votre voiture, vos chevaux et votre cocher.

Le vieil armurier avait trop bien placé sa confiance pour faire la moindre objection à son associé. Séance tenante, on calcula les ressources de la maison et les chances de l'expédition, et, de la délibération prise en commun il fut décidé que l'opération serait tentée.

A la fin de l'année 1848, Grand Godard partit du Havre sur un beau trois-mâts dont il avait frété le quart à lui seul, et le 1er mars 1850, il rapportait à son vieil associé, toujours ferme à son poste, la somme de quatre cent mille francs, bénéfice net, exempt de toutes charges, de son aventureuse expédition, pendant laquelle l'ancien brigadier avait

été continuellement favorisé par les chances les plus heureuses. Coups de soleil, fièvre jaune ou d'autre couleur, coups de fusil, coups de flèches empoisonnées, il avait tout bravé, tout évité. Avec une hardiesse allant presque toujours jusqu'à la témérité, il avait transporté ses armes réformées dans des pays inexplorés avant lui, et parfois il avait obtenu des prix doubles de ceux accordés à ses concurrents. En huit mois de courses incessantes, il s'était défait de sa pacotille entière, et Dieu sait si le courageux trafiquant par occasion fut heureux en rendant compte de sa mission à son vénérable associé, qui n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles en voyant Grand Godard revenu presque à jour fixe, et en l'entendant raconter ses prouesses commerciales.

Après les premiers embrassements, Grand Godard lut à son associé un rapport fidèle et très-clair de toutes ses opérations, et il termina sa lecture par les paroles suivantes :

— Mon cher et digne bienfaiteur, je vous avais promis de m'acquitter envers vous, dites-moi seulement si j'ai réussi au gré de vos désirs et je serai satisfait.

— Mon enfant, répondit le vieil armurier, qui jamais n'avait appelé Grand Godard que son associé, mon enfant, si tu le veux, tu ne me quitteras plus. Comme toi, je suis sans famille; et tu vois que deux orphelins honnêtes, qui s'entendent ainsi que nous l'avons fait, peuvent encore espérer du bonheur ici-bas. Tu seras mon fils, voilà ma réponse; et tu sais bien, ajouta-t-il en tremblant, que je ne pourrai pas être jaloux de ton amitié pour les miens, puisque toi seul formeras ma famille.

— Je vous en donnerai une, père, je vous en donnerai une, pour vous bénir et vous aimer comme je vous ai béni et comme je vous ai aimé, depuis le jour où vous m'avez tendu votre main généreuse. Voilà aussi ma réponse, et je ne vous demande qu'un mois pour ramener à vos genoux la plus aimante et la plus adorable belle-fille du monde.

— Comment? que veux-tu dire, mon cher enfant, balbutia tout joyeusement le vieil armurier, mais je ne t'ai jamais vu...

— Chut! mon père, répondit le Grand Godard, demain je vous dirai tout, mais ce soir il s'agit de

nous organiser une petite fête de famille, et je vous demande la permission de m'entendre à ce sujet avec notre contre-maître. Laissez-moi vous embrasser et ne vous occupez de rien, avant une heure tout sera prêt.

CHAPITRE XII

Fête sur fête.

Avec son exactitude ordinaire, Grand Godard, accompagné du contre-maître, revint, après une heure d'absence, chercher son vieux père, — car, à dater de ce jour-là, il ne voulut pas donner d'autre nom à son associé — et il le fit monter dans une élégante voiture stationnée à la porte du magasin d'armurerie. Lui-même s'assit à côté du vieillard, et le contre-maître, après avoir fermé la boutique, dont les volets étaient déjà mis, vint se placer sur la banquette de devant.

Le cocher fouetta son cheval et, après une course

rapide de vingt minutes, la voiture s'arrêtait dans la cour d'un restaurant renommé de la banlieue.

Tous les ouvriers du vieil armurier, en tenue du dimanche, étaient rangés sur les marches d'un péristyle donnant accès dans les salons, et le plus ancien d'entre eux, portant un énorme bouquet, s'avança pour ouvrir la portière et remettre à son vénérable patron, au nom de ses camarades, en l'accompagnant d'un compliment fort bien tourné, le présent embaumé qu'il tenait à la main.

Cette petite cérémonie fut la seule de la soirée. Grand Godard et son digne associé, précédés par le contre-maître et suivis par les ouvriers, entrèrent dans un beau salon, au milieu duquel se trouvait une table toute préparée pour un repas confortable, et tout le monde prit place à son choix aussitôt après que le patron se fut assis entre son fils adoptif et le contre-maître.

A la fin du repas, animé depuis le commencement jusqu'à la fin par une franche gaieté, Grand Godard annonça qu'il allait faire une nouvelle absence, et qu'à son retour il prendrait la direction de la fabrique.

— Mes amis, dit-il en terminant son petit *speech*, notre vénéré patron va jouir enfin d'un repos bien mérité ; mais avant de nous quitter, il a voulu vous laisser un souvenir de l'amitié qu'il vous porte, car, tous, vous l'avez entouré de marques trop sincères de respect pour qu'il ne vous en témoigne pas sa profonde satisfaction.

Le vieillard essaya d'interrompre Grand Godard à cet endroit de son allocution, mais le brave homme était bien trop ému pour dire un seul mot à haute voix.

Grand Godard continua :

— J'y joins la mienne de grand cœur, mes amis, et je remercie particulièrement votre excellent contre-maître, qui, pendant la période orageuse que nous traversons, vous a toujours donné l'exemple de l'ordre et du travail.

Grand Godard n'aimait pas les longs discours, et il arriva bien vite à la péroraison, qui fut accueillie par des bravos frénétiques. La voici textuellement :

— Nous avons décidé que le contre-maître recevrait une gratification de deux mille francs ; les quatre ouvriers les plus anciens recevront chacun

mille francs ; les autres, cinq cents, et les deux apprentis cent francs chacun. Demain, je vous distribuerai ces différentes sommes à l'heure du déjeuner.

— Vive le patron ! Vive monsieur Godard ! Vivent les bons maîtres ! s'écrièrent tous les ouvriers.

— Vivent les bons ouvriers aussi ! répondit le président du banquet, et qu'ils corrigent les mauvais.

Après cet épisode, qui ne fut pas le moins goûté de la soirée, chaque convive regagna gaiement son domicile, et le lendemain, à l'heure dite, Grand Godard procédait à la distribution annoncée, sans avoir besoin de constater la moindre absence.

Les deux associés, selon le désir exprimé par le vieil armurier, s'occupèrent ensuite du règlement des comptes de la maison. La comptabilité tenue par Grand Godard avec une clarté remarquable, offrait toutes les facilités possibles pour abréger ce travail. Depuis cinq ans que l'ancien brigadier avait apporté au chef de l'établissement le concours de son intelligence hors ligne, les bénéfices s'étaient élevés, y compris ceux de la grande opération des côtes d'Afrique, à la somme de quatre cent quatre-vingt

mille francs. Aux termes de l'acte de société, chaque associé ayant droit à la moitié des bénéfices, Grand Godard, parti de son régiment avec cent soixante-douze francs, se trouvait donc possesseur de deux cent quarante mille francs!

—Eh bien! lui dit le vétéran du travail, après avoir apposé sa signature avec le mot : approuvé, au bas de l'acte de règlement, avais-je tort, mon garçon, de prévoir que ta venue dans la maison me vaudrait une fortune? En restant isolé, aurais-je jamais pensé à étendre mon commerce? aurais-je surtout conçu l'idée de cette belle affaire de troque qui vient à elle seule, et grâce à toi, de nous enrichir?

— J'ai été assez heureux pour réussir, répondit Grand Godard ; mais sans votre argent, sans votre crédit, l'opération eût été impossible, vous le savez bien.

— Oui, je le sais ; mais ce que je sais aussi, c'est que tu as risqué vingt fois ta vie pendant ton voyage : crois-tu que ce ne soit pas un beau capital que la vie d'un homme comme toi? Tu auras beau rapporter à mon argent et à mon crédit le succès de l'entreprise, je soutiendrai toujours que mon argent dans

d'autres mains eût été très-aventuré et j'en reviens à ce que je te disais tout à l'heure : c'est ta venue dans la maison qui m'a porté bonheur. Sans en avoir l'air, mon enfant, je suis très-bon physionomiste, et, tu le vois, ta bonne figure ne m'a pas trompé.

Mais, parlons un peu de l'avenir. Tu m'as demandé un mois pour m'amener une charmante belle-fille; est-ce que je la connais?

— Non, mon père; je ne crois même pas avoir prononcé son nom devant vous.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé? pourquoi ne me l'as-tu pas présentée ?

— Ah! c'était là le difficile. Celle que j'aime n'est pas à Paris et depuis près de sept années je ne l'ai pas aperçue.

—Tu ne l'as pas aperçue? mais alors elle t'a écrit?

— Jamais je n'ai reçu d'elle la plus petite lettre.

Le vieillard se gratta le front.

— Mais c'est donc une Africaine, une Bédouine que tu as laissée là-bas, en Algérie?

— Pas le moins du monde, c'est une Parisienne. Comment, vous ne vous rappelez pas que le jour de mon entrée ici, dans ce petit salon, je vous ai

raconté que j'avais été prié de ne plus remettre les pieds dans une maison de la ville de X...., parce que dans cette maison se trouvait une famille dont les enfants m'aimaient trop?

— Certainement, je m'en souviens et je t'en ai donné la preuve hier en te priant de ne plus me quitter; mais tu ne m'as jamais fait d'autre confidence que celle-ci : les enfants m'aimaient trop. Tu avais même l'air bien triste en parlant, aussi je me rappelle que je n'ai pas voulu insister ni chercher à connaître quels étaient ces enfants. Il y avait donc des demoiselles?

— Il y en avait deux.

— Jeunes, jolies?

— Deux anges! vingt-deux et dix-neuf ans!

— Brunes ou blondes?

— Brune et blonde.

— Et tu aimais la blonde?

— Comment, le savez-vous?

— Mais c'est tout simple. J'étais très-brun, jadis, et je n'aimais que les blondes. Avec tes cheveux noirs comme du jais, tu ne dois pas faire autrement que les autres. Et la jolie blonde t'aimait-elle?

— Oh! mon bon père, à cette époque-là, nous nous aimions comme frère et sœur; mais depuis...

— Comment, depuis? Il y a deux minutes tu m'as dit que tu ne l'avais jamais revue, et qu'elle ne t'avait jamais écrit.

— Et j'ai dit vrai ; mais d'autres m'ont écrit.

— Voyons, mon garçon, ne mets pas plus longtemps mon esprit à la torture, et conte-moi tout.

— Volontiers, cher père, mais n'allez pas vous moquer d'un pauvre amoureux de trente-quatre ans.

— Va toujours, mon enfant, j'ai passé par là.

Grand Godard tira de sa poche un paquet de lettres assez volumineux, toutes rangées par ordre de date, et il commença sa narration :

— Vous savez dans quelles circonstances je fus obligé de quitter la famille Bernard. J'avais le cœur brisé, et je croyais qu'en m'éloignant des êtres qui m'étaient si chers, je parviendrais à oublier. Le temps et l'absence sur lesquels je comptais, mes embarras, mes démarches pour trouver une occupation honorable, rien ne put effacer de mon sou-

venir la famille qui m'avait accueilli la première à l'époque de mon retour en France.

Parmi les élèves confiés à mes soins en ma qualité d'écuyer instructeur, j'avais remarqué et j'affectionnais particulièrement un étudiant en droit, le seul jeune homme de la ville avec lequel je sois toujours resté en relations suivies.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent après ma sortie de l'école d'équitation, je n'écrivis à mon ami que pour lui demander des nouvelles de la santé de la famille Bernard, mais lorsque, grâce à votre générosité, je fus installé dans votre maison, lorsqu'il me fut permis de pressentir un avenir plus fortuné que ne l'avait été mon passé, je risquai à la fin de mes lettres quelques indications plus directes, tantôt à l'adresse de Mme Bernard, tantôt au sujet des demoiselles ou des garçons.

Mon ami me répondait que tout le monde depuis mon départ était bien triste dans la maison. Un jour, Maria, l'aînée des deux sœurs, la brune, avait fait une scène au docteur Giraud, parce que, disait-elle, c'était lui qui avait pris sous son grand bonnet de vieux médecin, la permission ridicule de venir

m'affirmer que ma présence trop prolongée serait capable de tuer M. Bernard.

Un autre jour, Berthe...

— La jolie blonde, dit en souriant le vieil armurier.

— Oui, la jolie, l'adorable Berthe, continua le Grand Godard en menaçant par un geste amical son interlocuteur, Berthe pleura à chaudes larmes parce que Léon, le plus jeune des garçons, avait essayé de raconter tant bien que mal une anecdote que je lui avais apprise au sujet de l'amitié entre soldats en guerre.

Quant à M. Bernard, moins de deux ans après ma démission, il était devenu d'une humeur massacrante. Quatre écuyers instructeurs s'étaient succédés dans son école sans qu'aucun d'eux eût trouvé le moyen d'y rester plus de six mois, et mon ami l'étudiant entendit un jour le pauvre homme s'écrier en mettant pied à terre après la leçon du matin :

— Ah ! pourquoi ai-je perdu M. Godard !

« Puisque vous n'avez pas encore trouvé de place, m'écrivait mon correspondant, revenez à

nous, mon cher Godard. Si cela continue, l'école d'équitation, si florissante dans le principe, n'aura plus un seul élève. On dirait qu'un mauvais génie contrarie les meilleures intentions de M. Bernard. Sur quatre écuyers, nous en avons eu trois qui ne faisaient que boire : trois ivrognes fieffés. Le quatrième déployait dans l'exercice de ses fonctions une telle rudesse, qu'il lui est arrivé de menacer des élèves, des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la ville, de les mettre *au clou!*

» Je n'ai pas besoin d'expliquer à un vieux soldat que le rude et sauvage écuyer voulait parler de la salle de police. Le fils du préfet qui se trouvait parmi les cavaliers si drôlatiquement menacés du *clou*, a raconté la chose à son père, et l'écuyer a été mis à la porte. M. Bernard voulait le rouer à coups de cravache. »

Grand Godard prit une lettre dans son paquet et il continua :

— A la fin de cette lettre, datée du 17 décembre 1845, je lis en post-scriptum :

« On parle d'un mariage entre le fils du docteur

Giraud et Mlle Maria. Hier, dimanche, après les vêpres, je suis passé tout auprès de Mlle Berthe, sur le Cours, et j'ai pu lui glisser ces mots à l'oreille :

» — M. Godard se porte bien et il m'a prié de vous présenter ses respects.

» La ravissante jeune fille a poussé un petit cri : Ah ! J'étais déjà loin ; mais en me retournant j'ai vu Mlle Maria qui semblait examiner avec beaucoup d'anxiété le pied mignon de sa sœur. Je puis vous certifier que la blonde Berthe n'avait pas d'entorse; car, le lendemain, au moment où j'entrais à l'école d'équitation, je l'ai aperçue courant comme une biche effarée sur la neige. »

— Je ne pouvais, reprit Grand Godard, après avoir remis la lettre à sa place, je ne pouvais accepter l'invitation qui m'était faite de retourner à mes anciennes fonctions, puisque j'avais été accepté par vous en qualité d'associé ; mais la lettre de mon ami me causa une vive émotion et notre correspondance continua jusqu'à mon départ pour la côte d'Afrique. Tout à l'heure, vous m'avez accablé de remercîments à propos de l'issue de notre

grande opération commerciale, mais ma conduite a été celle d'un parfait égoïste. Je voulais m'enrichir aussi afin de pouvoir me présenter le front haut chez M. Bernard, et lui demander la main de sa fille Berthe. Vous voyez bien que sans vous, jamais je n'aurais osé rêver un si grand bonheur.

— Mon enfant, un égoïsme comme celui dont tu t'accuses, je l'appelle du dévouement; j'ai mes raisons pour en être convaincu et je ne les discuterai pas avec toi. Mais, continue ton récit qui m'intéresse au dernier point.

— Avant de m'embarquer au Havre, j'écrivis à mon ami une longue lettre dans laquelle je lui expliquai nettement ma situation et je le suppliai de faire connaître à Berthe les motifs de mon excursion lointaine. Vous savez que j'ai été contraint de séjourner environ huit jours au Havre pour surveiller l'embarquement de mes colis. La veille même de mon départ, je reçus la réponse de mon ami; elle ne contenait que deux lignes, mais toutes remplies d'une douce espérance.

Grand Godard eut une seconde fois recours au paquet de lettres :

— Ah ! la voici, dit-il, c'est le numéro cinquante-deux. Écoutez, mon bon père :

« Ma mère a vu Mlle Berthe ; elle lui a tout dit, et Berthe a répondu : j'attendrai et je prierai Dieu pour lui. »

— Allons, allons, mon garçon, s'écria en se frottant les mains le brave armurier, je vois, en effet, que tu n'auras à demander à M. Bernard que la main de sa fille, car le cœur m'a bien l'air de t'appartenir. Et maintenant ?

— Maintenant, j'attends une réponse à la dernière lettre que j'ai expédiée du Havre à l'adresse de mon ami pour lui annoncer mon retour, et si je ne me suis pas trompé dans mes calculs j'aurai des nouvelles aujourd'hui.

Grand Godard avait calculé juste, car à peine venait-il d'achever sa phrase qu'il entendit la voix bien connue du facteur :

— Monsieur Godard ; port payé.

— Vas vite, mon enfant, dit le vieil armurier.

Grand Godard n'avait pas attendu l'invitation. Ouvrant rapidement la porte du petit salon, il n'avait eu à faire qu'une enjambée et à étendre la main

pour saisir la lettre au moment où le facteur venait, selon sa coutume, de la poser sur l'établi le plus voisin de la porte.

Un demi-tour, une seconde enjambée, et Grand Godard avait repris sa place devant son père adoptif. Mais à présent qu'il tenait la missive attendue avec une si vive impatience, il n'osait l'ouvrir. Tout au plus s'il avait le courage de la regarder.

— Eh bien! as-tu peur, mon garçon? dit le vieillard en prenant la lettre. Il n'y a pas de cachet noir, je l'espère; mais non, c'est un joli cachet en cire rouge et qui ressemble à celui apposé sur toutes les autres lettres de ton ami. Veux-tu que je l'ouvre et que je te la lise?

Grand Godard avait décidement du malheur avec le monosyllable *oui*. Comme autrefois, le jour de son admission chez M. Bernard, il aurait voulu le crier d'une voix de commandement, mais il eut à peine la force de faire un signe de tête affirmatif.

Le vieil armurier rompit le cachet, déploya la lettre, et la rendit au Grand Godard, en disant:

— Mon enfant, c'est trop fin pour mes yeux affaiblis, je ne peux pas lire.

La vérité, c'est que les yeux du bonhomme s'étaient remplis de larmes; la lettre ne renfermait cette fois que quatre mots écrits en majuscules anglaises au beau milieu de la page, et un seul coup d'œil aurait suffi au plus myope des hommes pour les lire.

Grand Godard ne se décidait pas; il regardait l'adresse avec une sorte de terreur.

— Mais lis donc, heureux enfant! dit le vieillard en se jetant à son cou, mais lis donc!

Enfin, il lut: « Venez, on vous attend! »

Mes chers lecteurs, si jamais vous avez attendu une lettre du contenu de laquelle dépendait tout votre bonheur, vous comprendrez sans aucun doute l'hésitation du Grand Godard, et vous ne serez pas étonné si je vous annonce que l'ex-brigadier de chasseurs d'Afrique ne retrouva son courage qu'après avoir entendu, lu, relu et baisé mille fois les quatre mots de son ami: « Venez, on vous attend. »

Après avoir montré une faiblesse désespérante, Grand Godard ne se possédait plus de joie, et ce fut le vieil armurier qui retrouva le premier la parole.

— Mon garçon, lui dit-il en le forçant à se ras-

seoir, ne t'agite pas si fort, tu serais capable de défoncer le plafond et les cloisons de notre salon.

— Mais voyez donc, père, répondait Grand Godard riant et pleurant tout à la fois. On m'attend. Tenez, lisez-vous même : « Venez, on vous attend ! »

— Allons, le voilà fou tout à fait, ripostait le bonhomme. Mais, mon enfant, je les ai lus avant toi ces quatre mots-là, et tu veux maintenant me les apprendre. Voyons, assieds-toi, et causons raison, si c'est possible. Tu vas partir demain...

— Ce soir, père, ce soir même.

— Tu m'accorderas bien jusqu'à demain. Depuis assez longtemps j'ai été privé de ta présence pour que tu me fasses ce léger sacrifice.

— Quel sacrifice, père?

— Mais celui de passer la soirée avec moi. Tu n'en mourras pas pour retarder de douze heures un voyage qui va te tenir éloigné de Paris pendant trois ou quatre semaines.

— M'éloigner de vous? mais vous n'y pensez pas! Vous allez partir avec moi, et pas plus tard que ce soir, mon cher père.

— Partir avec toi?

— Certainement! Est-ce que dans tous les mariages ce n'est pas le père du futur qui demande la main de la femme choisie par son fils? Voyons, qu'avez-vous à répondre?

— Je ne dis pas non, mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne. Vous partirez ce soir avec moi; il n'est que midi et nous avons tout le temps nécessaire pour faire nos préparatifs. Nous prendrons le chemin de fer jusqu'à Châlons, où nous monterons en bateau à vapeur pour gagner Lyon. Là, nous nous installerons dans une bonne chaise de poste, et avant trois jours nous serons arrivés à notre destination. Oh! mon bon père, vous verrez combien elle est belle, et bonne, donc!

— Qui cela, belle et bonne? Tu mêles tout : le chemin de fer, le bateau à vapeur, la chaise de poste, la destination!

— Mais Berthe, ma chère Berthe, votre fille! Et vous hésitez! et vous ne me dites pas : oui, partons tout de suite!

— C'est cela, partons tout de suite, toi en redingote et en casquette, moi en gilet à manches et en tablier d'atelier.

— En moins d'une heure j'aurai fait nos portemanteaux, nos malles, veux-je dire. Rien ne vous manque; n'avez-vous pas votre bel habillement que vous portiez hier à notre fête de famille? Allons, père, décidez vous, ou je pars tout seul; mais je vous préviens que votre obstination fera manquer mon mariage, car bien certainement je n'oserai pas faire moi-même la demande de la main de ma jolie Berthe, et...

Grand Godard s'arrêta en riant avec une charmante bonhomie.

— Et?

— Et vous n'aurez jamais de petits-enfants pour leur apprendre à fabriquer des couteaux bien trempés.

— Alors, voilà qui me décide tout à fait. Mais je te préviens que je ne me mêle pas de faire les portemanteaux, comme tu dis; depuis longtemps j'ai perdu l'habitude des voyages.

— Je me charge de tout. Donnez les ordres nécessaires à notre contre-maître; pendant ce temps-là, j'aurai tout préparé.

Avec une prestesse incroyable, Grand Godard, en

moins d'une demi-heure, avait accompli sa tâche. Les malles étaient complétement garnies, et à six heures les deux voyageurs montaient en wagon de première classe pour se rendre à toute vapeur à Châlons.

Le troisième jour après leur départ de Paris, ils atteignaient, dans la matinée, le but si désiré du voyage, et le quatrième jour, à midi, le vieil armurier demandait à M. et à Mme Bernard une audience pour affaire de la plus haute importance.

Grand Godard, afin de trouver le temps moins long, s'était rendu chez son ami le correspondant, et je n'ai pas besoin d'affirmer que le nom de Berthe fit à lui seul tous les frais de leur conversation.

Admis en présence du père et de la mère de Berthe, le vénérable associé de Grand Godard ne perdit pas une minute pour formuler sa demande, et il s'exprima en ces termes, après avoir décliné son nom et sa profession :

— Monsieur Bernard, et vous, madame, j'arrive en droite ligne de Paris pour vous demander, au nom de mon fils adoptif, M. Godard, votre ancien écuyer, la main de Mlle Berthe Bernard, votre fille

cadette. M. Godard aime Mlle Berthe depuis sept ans; mais, il y a sept ans, sa position ne lui eût pas permis d'aspirer à l'honneur de devenir votre gendre. Aujourd'hui, il possède deux cent quarante mille francs, écus; plus tard, je lui laisserai tout mon bien, et vous connaissez trop bien la conduite de mon fils adoptif pour que j'insiste sur sa loyauté. Dans le cas où Mlle Berthe serait consentante, acceptez-vous ma proposition ?

Le correspondant de Grand Godard avait dû sonder habilement le terrain, car M. Bernard répondit :

— Monsieur, j'ai eu de grands torts vis-à-vis de M. Godard, et je suis heureux de pouvoir les réparer, si ma fille Berthe y consent. Je vais la faire prévenir.

M. Bernard sonna ; une servante parut avec tant de promptitude à la porte du salon, que le vieil armurier ne put s'empêcher de songer que le service était admirablement fait dans la maison.

— Prévenez ma fille Berthe de descendre, dit M. Bernard.

Ou la servante était bien leste ou Berthe n'était pas loin, car au bout de dix secondes à peine, elle

entrait dans le salon en disant de sa voix suave et légèrement émue :

— Vous m'avez fait demander, mon père.

Le père adoptif de Grand Godard était ébloui par l'apparition de Berthe, dont la touchante beauté rayonnait d'une douceur infinie.

— Oui, ma fille bien aimée, répondit M. Bernard. Monsieur vient de nous faire l'honneur de nous demander ta main pour un de tes anciens amis, son fils adoptif...

Berthe s'appuya d'une main sur l'épaule de sa mère et elle plaça l'autre sur son cœur pour en comprimer les battements.

M. Bernard reprit la fin de sa phrase :

— Pour son fils adoptif, M. Godard.

Berthe avait alors vingt-six ans ; depuis sept ans elle aimait l'homme pour lequel on lui demandait sa main, et jamais elle ne se serait mariée avec un autre. Aussi elle ne se trouva pas mal, au contraire; sa ravissante figure s'anima d'une teinte rosée un peu plus foncée que d'habitude, et elle répondit, en baisant la main de sa mère :

— Mon bon père, vous comblez tous mes vœux et je suis bien heureuse.

Mais la fermeté d'une jeune femme aimée a des limites, et Berthe fut bien obligée de se jeter au cou de sa mère pour cacher les larmes de bonheur qui remplirent ses beaux yeux lorsqu'elle prononça ces mots : je suis bien heureuse.

Avec le consentement des grands parents et l'accord parfait des futurs, la conclusion d'un mariage ne saurait traîner en longueur.

Le soir même, devant toute la famille Bernard rassemblée dans le salon, où il avait appris à connaître sa belle fiancée, Grand Godard fut officiellement présenté à Berthe, et quinze jours plus tard, leur mariage était célébré dans la cathédrale de la ville, au milieu d'une affluence considérable, car personne n'avait oublié le Grand Godard.

Les écuyers, ses successeurs, y avaient mis bon ordre.

Je ne dois pas oublier de dire que le bienveillant correspondant de l'ex-brigadier de chasseurs d'Afrique lui servit de garçon d'honneur.

Aujourd'hui, Grand Godard et son adorable femme

sont retirés avec leurs enfants, Berthe et Léon, et le vieil armurier, dans une jolie ville située à quelques myriamètres de Paris. Le magasin d'armurerie est passé en d'autres mains.

M. et Mme Bernard vivent en Provence; mais l'école d'équitation ayant été cédée à un sous-officier de chasseurs d'Afrique, ils viennent régulièrement passer trois mois de la belle saison chez leurs enfants.

Le docteur Giraud et son fils sont morts. Maria Bernard, la veuve de ce dernier, s'est remariée avec un capitaine anglais qui l'a emmenée aux grandes Indes. Elle doit se trouver actuellement en Chine.

Alphonse Bernard est en train de devenir une des illustrations du barreau de la Provence, et Léon, son frère, qui s'est engagé pour ne pas mentir à la promesse qu'il avait faite à son bon ami Grand Godard, porte sur les manches de sa tunique trois belles tresses d'argent.

Il attend de jour en jour sa nomination de chef d'escadrons.

Le vieil armurier ayant atteint l'âge voulu par la loi, a fait régulariser l'adoption de Grand Godard.

L'ancien écuyer, pendant ses excursions à Paris, ne manque jamais de m'inviter, en famille, à passer une après-midi dans un petit restaurant du Port-à-l'Anglais, vis-à-vis de l'endroit où il pêchait à la main de si belles anguilles.

Il n'a voulu accepter aucune fonction honorifique dans la petite ville qu'il habite, mais il a déclaré à la mairie qu'il aurait en tout temps, dans sa maison, une chambre d'ami pour loger les soldats de passage. Mon vieux camarade ne se plaint que d'une chose, c'est que presque jamais il ne voit passer de chasseurs d'Afrique.

CHAPITRE XIII

Un fléau de famille.

J'ai promis, à la fin du quatrième chapitre de l'histoire du Grand Godard, de dire quelques mots sur le Saumurois qui mettait une si grande franchise dans les notes tenues par lui pendant son séjour à l'École.

Je ne saurais, en vérité, trouver une meilleure occasion, puisqu'après avoir raconté l'histoire d'un honnête homme, il m'est permis de tracer en regard de cette existence si bien remplie, quelques traits de la vie militaire d'un individu dont les mœurs, le

caractère et les habitudes offraient un contraste frappant avec la conduite toujours loyale du Grand Godard.

Mon Saumurois — on pourrait dire également Saumurien puisque l'on dit Saint-Cyrien, mais après avoir été expulsé de l'École, le cavalier en question ne fut jamais appelé que le Saumurois dans le régiment de lanciers auquel il appartenait.— Or, donc, mon Saumurois, qui répondait au nom d'Achille F... n'avait jamais eu le moindre respect pour ses parents, et l'épithète de *fléau de famille* pouvait très-justement lui être appliquée.

Dans l'armée, on se sert généralement de l'expression triviale *tirer une carotte* pour définir l'action d'un soldat qui invente tantôt un motif, tantôt un autre pour soutirer de l'argent à ses parents.

Souvent les parents s'imposent de durs sacrifices pour satisfaire aux exigences de leurs enfants; mais je ne crois pas qu'un homme ait poussé plus loin que ne l'a fait Achille — un nom bien mal porté — les ruses du *carottier*.

Sa mère, pauvre femme infirme, vivait avec la plus stricte économie, d'une petite rente que lui avait

laissée son mari mort dans l'exercice de ses fonctions d'employé aux contributions indirectes. Achille ne tenant aucun compte de cette situation ; peu satisfait des maigres résultats obtenus par ses mensonges, se décida à mettre à contribution parents, amis et connaissances.

S'il avait appliqué à bien faire les ressources de son esprit inventif, il lui eût été très-facile de devenir un excellent sujet, car il avait reçu une bonne éducation; mais l'élément principal, le respect et l'amour de la famille lui manquaient totalement, et sa principale occupation consistait à faire des dupes.

Ses inventions, cependant, ne réussissaient pas toujours, et peut-être parle-t-on encore aujourd'hui à l'École de Saumur de sa fameuse affaire de l'*île Pono* ou *Poneau*, que je vais raconter comme un modèle du genre *carotte*.

Achille avait un oncle curé d'une paroisse importante de Paris; l'excellent prêtre, aussi crédule que bon parent, avait maintes fois envoyé à son indigne neveu des sommes de dix et de vingt francs demandées, un jour, pour compléter la masse du Saumurois, une autre fois pour remplacer une cou-

verture brûlée par la faute d'un camarade, ***carottes*** vulgaires que l'oncle ne pouvait soupçonner, car il ne savait pas le plus petit mot de l'état militaire.

En 1838, la veille du premier de l'an, le bon curé reçut de son neveu une belle lettre toute remplie de compliments. Achille y faisait un étalage pompeux de ses sentiments d'affection pour le vénérable curé qui voyait déjà le Saumurois porteur de l'épaulette, mais sa joie fut légèrement troublée en lisant l'étrange ***post-scriptum*** que voici :

« Vous avez dû lire dans les journaux, mon excellent oncle, qu'une épizootie terrible s'était déclarée parmi les chevaux de l'École royale d'équitation, à Saumur. Nous avons perdu plus de deux cents de ces pauvres animaux, et Son Excellence le ministre de la guerre a donné l'ordre de faire partir immédiatement cinquante des meilleurs élèves de l'École pour aller en remonte à l'*île Pono*, berceau de la race qui, jusqu'à ce jour, a seule fourni des chevaux à l'École. Ma bonne conduite habituelle et mes progrès incessants dans l'art théorique et pratique de l'équitation m'ont fait sur-le-champ dési-

gner par mon colonel pour faire partie du détachement d'élite chargé de cette mission de confiance.

» Malheureusement, très-cher oncle, la route est longue de Saumur à l'*île Pono*, et d'après les calculs les plus réduits, il faut au moins cent cinquante francs à chacun de nous pour accomplir le voyage qui ne sera probablement pas sans danger, car l'*île Pono* est habitée en partie par des tribus anthropophages d'une férocité peu commune. Mais nous serons tous armés en guerre, et nous sommes bien décidés à ne pas nous laisser manger.

» Ai-je besoin d'ajouter, très-cher oncle, que je vous prie de m'accorder votre sainte bénédiction? Quant à l'argent, vous pouvez me l'adresser en un bon sur la poste. Le temps me presse, il me reste bien peu de jours pour terminer mes préparatifs, et je ferme ma lettre en vous renouvelant mes souhaits de bonne année.

« Votre affectionné et très-soumis neveu,

» ACHILLE F.,

» **Cavalier à l'École royale d'équitation, 2e escadron, à Saumur.** »

Vingt fois le cavalier Achille avait écrit à son

oncle, qui ne connaissait que trop bien son adresse; mais dans la circonstance présente, comme il s'agissait d'une somme de cent cinquante francs, l'incorrigible carottier ne négligeait aucun détail.

Après la lecture de ce curieux *post-scriptum*, le digne curé leva les yeux vers le plafond de la chambre où il se trouvait, et il se gratta le front en répétant machinalement :

— L'*île Pono !* une île habitée par des antropophages. Dans quelle mer peut-elle se trouver ? Cent cinquante francs, c'est une grosse somme. Et mes pauvres ?

Tout en faisant ses réflexions, l'oncle du sacripant se dirigea vers une mappemonde de grande taille placée dans un angle de son salon, et il se mit à chercher dans les mers du sud pour tâcher de découvrir cette *île Pono* qui lui était totalement inconnue.

Du pôle antarctique il passa au pôle arctique sans négliger les parages de l'équateur, mais il eut beau chercher, il ne vit pas l'*île Pono*, par la raison très-simple que l'*île Pono* est tout bonnement un îlot de la Loire, ainsi nommé par les Saumurois, et

dans lequel on ne mange que de la friture et des matelottes, pour la confection desquelles M. X..., le professeur civil d'escrime à l'École de Saumur, en même temps restaurateur, avait une grande réputation à l'époque du cavalier Achille F...

Achille devait passablement d'argent au maître d'armes, qui avait menacé son client de porter plainte au commandant de l'École, et le mauvais client avait écrit à son oncle la lettre ci-dessus, dont j'ai lu, de mes yeux lu, l'original.

Au moment où le trop confiant curé, fatigué de ses recherches sur la mappemonde, se dirigeait vers sa bibliothèque afin d'y prendre un dictionnaire de géographie universelle, un des vicaires de la paroisse entra dans le salon.

— Ah ! mon cher vicaire, dit le curé, vous arrivez fort à propos. Vous êtes très-savant, bien plus savant que moi en géographie, et vous m'allez tirer de peine.

— Moi, répondit le vicaire, en remontrer à mon curé qui, missionnaire intrépide, a parcouru tout l'univers pendant vingt années, mais c'est impossible.

— Eh bien! mon cher vicaire, je vous le répète, je suis très-embarrassé; je ne peux pas découvrir l'*île Pono.*

— L'*île Pono?* Je connais les îles du Ponant...

— Non, non, ce n'est pas cela ; c'est bien *l'île Pono* dont je cherche en vain la position : tenez, lisez plutôt la lettre de mon neveu, qui va partir pour acheter des chevaux dans cette île, habitée par des antropophages.

Le vicaire prit la lettre, et après l'avoir lue, il dit au curé :

— C'est étrange, mais de la vie je n'ai entendu parler d'une île pareille. Je suis de la Touraine et je n'ai jamais entendu dire non plus que les chevaux propres à l'École de Saumur fussent tirés de si loin. Votre neveu s'est peut-être trompé de nom. Et, cependant, les détails qu'il vous donne paraissent authentiques. A votre place, savez-vous ce que je ferais, monsieur le curé ?

— Ma foi, non, mon cher vicaire.

— J'enverrais l'argent demandé par votre neveu à son colonel, en priant ce dernier de vous en accuser réception, et par la même occasion de vous

renseigner sur l'emplacement de cette île introuvable.

Pendant ce dialogue, le curé avait pris dans la bibliothèque le dictionnaire de géographie et l'avait compulsé rapidement.

— Introuvable est le mot, dit-il à son vicaire, car ce livre n'en dit rien. Mais il ne faut pas que mon pauvre neveu porte la peine de mon ignorance; car il paraît que le voyage sera très-long. Toutefois, je vais suivre votre excellent conseil, qui me semble concilier toutes choses.

Après le départ de son vicaire, le digne curé se mit à son bureau, écrivit au colonel de l'École, prit cent cinquante francs dans son secrétaire et fit porter la lettre et l'argent à la poste par son homme de confiance.

Quelques jours plus tard, un mercredi, le colonel commandant en second l'École de Saumur, passait, suivant l'usage, la revue des chambres. Arrivé dans celle des lanciers, l'officier supérieur s'arrête devant le cavalier Achille F..., tire une lettre de sa poche et prononce les paroles suivantes :

— C'est donc vous, cavalier F..., qui trompez la

religion de votre oncle, monsieur le curé, en lui faisant accroire que je vous ai désigné pour aller en remonte à l'*île Pono ?*

On ne plaisante pas avec la discipline à l'École de Saumur ; aussi, pour ne pas éclater d'un fou rire, les cavaliers, qui connaissaient tous l'*île Pono*, durent-ils se mordre vigoureusement les lèvres et ne pas regarder leur camarade Achille, dont la figure piteuse était certainement des plus risibles. Peut-être même leurs efforts eussent-ils été superflus, si le colonel n'avait ajouté d'une voix sévère :

— Et l'excellent homme dont vous abusez d'une façon si odieuse, a eu la bonté de m'envoyer cent cinquante francs pour votre voyage, en me suppliant, si ce voyage n'avait pas lieu, de vous remettre cet argent par petites sommes. Donnez-moi votre livret.

Achille obéit. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le petit livre servant à inscrire les recettes et les dépenses de chaque sous-officier et soldat, en ce qui regarde les effets de petit équipement, de linge et de chaussure, le colonel ajouta :

— Vous redevez soixante-douze francs à votre

masse, cela ne m'étonne pas d'un cavalier comme vous. Nous allons d'abord combler ce déficit ; ensuite nous compléterons votre masse. Soixante-douze et cinquante-cinq, total : cent vingt-sept francs. Combien devez-vous dans l'*île Pono ?*

Achille eut l'audace de répondre qu'il ne croyait rien devoir, car il espérait sauver les vingt-trois francs, reliquat de la somme envoyée par le curé, mais le colonel ne se contenta pas d'une pareille dénégation.

— Capitaine, dit-il en s'adressant au commandant de l'escadron, demain, au rapport, vous me ferez connaître l'état des dettes du cavalier F..., dont je vais provoquer le renvoi à son régiment. Il ne faut pas que l'École de Saumur, destinée à former des élèves capables de commander à d'autres hommes, soit plus longtemps souillée par la présence d'un pareil soldat.

Et le colonel continua sa revue des chambres. Achille, dont les dettes dépassaient le chiffre de mille francs, à la cantine de l'École, au restaurant de l'*île Pono* ou dans des cafés de la ville, ne tarda pas à quitter l'École, ainsi que je l'ai annoncé,

mais de retour à son régiment, il ne fut pas guéri de sa funeste habitude.

Je ne cherche pas à faire de la morale, mais je suis bien convaincu que toutes les mères de famille, riches ou pauvres, partageront mon indignation en lisant le récit de la dernière *carotte* tirée par le malheureux Achille.

Je regrette aussi beaucoup d'être obligé de me servir de ces expressions triviales : *tirer une carotte*, mais on n'en connaît pas d'autre dans l'armée, et je ne dois pas reculer devant le dégoût inspiré par la vue de la plaie.

La conduite de l'ex-Saumurois, lorsqu'il eut rejoint son régiment, loin de s'améliorer, ne fut qu'un scandale perpétuel, et le résultat de ses fautes réitérées ne se fit pas attendre.

Menacé une première fois d'être traduit devant le conseil du régiment, et d'être envoyé dans une compagnie de discipline, l'incorrigible Achille, dont la mère était morte, probablement du chagrin d'avoir eu un tel fils, voulut hâter son expulsion du corps, en s'absentant illégalement pendant trois ou quatre jours.

Mais à qui s'adresser pour avoir l'argent nécessaire à sa nouvelle fredaine? à son oncle le curé? le digne prêtre aimait bien mieux donner ses économies à de vrais pauvres; à quelques rares amis? mais les amis avaient été mis trop souvent à contribution.

Achille avait une sœur moins âgée que lui, mariée récemment à un ouvrier cartonnier dont le travail était la seule ressource. Heureusement l'ouvrage ne manquait pas, et par l'habileté et l'économie des deux époux la misère ne devait pas de sitôt faire sa hideuse apparition dans le jeune ménage.

Un jour, la sœur d'Achille reçut de son frère cette affreuse lettre :

« Ma chère sœur,

» Depuis quinze jours, j'étais chargé de l'ordinaire de mon escadron, lorsqu'un de mes camarades, j'en suis certain, m'a volé l'argent du prêt. J'ai eu beau protester, on ne m'a pas cru, et si dans trois jours tu n'as pas trouvé le moyen de m'envoyer cent francs, je passerai au conseil de guerre et je serai déshonoré.

« *P.S*. Au moment de fermer ma lettre, on vient me prendre pour me conduire à la prison de ville. Songes-y bien! je n'ai que trois jours! »

La désolation de la pauvre sœur fut immense; son mari, qui ignorait les tristes antécédents d'Achille, fut également très-affecté; mais ils étaient loin de posséder la somme demandée d'une façon si pressante. La montre de la jeune femme, l'anneau de mariage et un châle furent mis au mont-de-piété, qui prêta les cent francs.

Par une étrange coïncidence, le patron de l'ouvrier cartonnier avait à livrer une forte commande dans la ville où se trouvait en garnison le mauvais frère, à une vingtaine de lieues de Paris. La sœur d'Achille, douée d'une intelligence commerciale dont le chef de la fabrique l'avait plusieurs fois félicitée, obtint d'autant plus facilement la permission d'accompagner les marchandises à livrer, que la présence de son mari était indispensable à l'atelier. Les frais de la route étaient comme d'habitude à la charge du patron.

La jeune femme, qui se trouvait dans un état de

grossesse assez avancé, partit, presque joyeuse, avec les cent francs destinés à sauver son frère.

A peine arrivée dans la ville de garnison, elle demande où se trouve située la prison de ville et elle se dirige de ce côté.

Au détour d'une rue, elle est heurtée par un cavalier dans un état complet d'ivresse; la malheureuse sœur lève les yeux sur le brutal, et elle reste saisie d'horreur en reconnaissant son misérable frère qui, lui, ne paraît même pas se douter qu'il a failli la renverser et continue son chemin en battant les murs des maisons.

La pauvre jeune femme trouve cependant la force de crier :

— Achille ! Achille ! mon frère ! au moment où des hommes de garde conduits par un sous-officier passent en courant auprès d'elle et s'élancent sur le cavalier ivre, qu'ils entraînent au milieu d'eux dans la direction de la prison de ville. La sœur infortunée suit le triste cortége, et en arrivant aux portes de la prison, elle apprit l'affreuse vérité de la bouche du sous-officier !

Achille n'avait pas pu être volé puisqu'il était

simple cavalier et que les fonctions de chef de l'ordinaire sont remplies par un brigadier.

— Mais pourquoi le conduisez-vous en prison, demanda la jeune femme toute tremblante.

— Mon Dieu, madame, répondit le maréchal des logis, je vous plains sincèrement d'avoir un frère pareil, mais il ne mérite pas votre pitié. Hier au soir, quoiqu'il fût consigné il s'est sauvé du quartier, et après avoir vendu son pantalon de grande tenue, on ne sait où, il a passé toute la nuit à se griser. Nous le cherchions depuis une heure lorsque nous l'avons rejoint à l'instant où il a manqué vous jeter à terre.

— Oh ! monsieur, répondit-elle en sanglotant, que va-t-on lui faire ? J'ai de l'argent...

Le maréchal des logis n'osa pas avouer que son subordonné allait être traduit devant un conseil de guerre et il engagea la pauvre femme à s'éloigner, le prisonnier ayant été mis au secret, et tout l'argent du monde étant inutile dans cette affaire.

La sœur d'Achille F.... s'éloigna, et quinze jours après son retour à Paris, elle apprit que son misérable frère avait été condamné par le conseil de guerre à trois ans de prison.

Le mauvais fils, le mauvais frère, est mort pendant qu'il subissait sa peine, et il n'a jamais su qu'il avait tué l'enfant que sa sœur portait dans son sein.

Les jeunes soldats qui liront ces lignes y regarderont à deux fois avant de *tirer des carottes* à leurs parents, et je crois qu'ils préféreront mon ami Grand Godard au cavalier Achille F....

Conclusion. — Confession de l'auteur.

L'histoire du Grand Godard termine, ainsi que je l'ai annoncé dans la dédicace de ce volume, la trilogie que, depuis ma sortie du service militaire, j'avais l'intention d'écrire sur l'armée.

Le succès de mes deux premières tentatives dans ce genre: *les Récits du brigadier Flageolet* et *les Trente deux duels de Jean Gigon*, n'étaient pas de nature à me décourager, et plein de confiance dans la bienveillance du public, je me suis mis résolûment en route pour commencer ma troisième étape.

Mes lecteurs décideront si je suis arrivé sans encombre au but désiré de ma course.

En France, et surtout à Paris, il ne manque pas de journaux, que vraiment on croirait fondés pour enregistrer presque uniquement les faits et gestes de leurs propriétaires, de leurs gérants et de leurs rédacteurs. Il ne m'appartient pas de critiquer un pareil usage, car j'ai toujours été trop bien traité par la presse, grande et petite, pour me permettre la moindre observation à cet égard.

Au contraire, en lisant, par exemple, dans *le Papillon du grand monde*, que le rédacteur en chef de cette feuille spirituelle n'a pas eu le loisir d'assister à la dernière représentation de l'Opéra, parce que, ayant reçu de plusieurs de ses abonnés une poularde du Mans, un jambon de Bayonne, une truite saumonée du lac de Genève et quelques douzaines de bouteilles de vin des meilleurs crûs, il s'est vu dans l'obligation d'inviter à dîner ses voisins et voisines, mesdames X. . Y... Z..., et messieurs N... O... P..., j'ai été conduit à faire la réflexion suivante :

— Pourquoi un auteur, sa tâche achevée d'une

façon plus ou moins heureuse, ne raconterait-il pas au public, non sa propre histoire, mais celle de ses débuts dans la profession des lettres?

Notez bien, chers lecteurs, que je ne dis pas : dans la carrière littéraire; je craindrais trop d'attirer de nouveau sur ma tête les foudres qui déjà ont été lancées contre mon pauvre *Jean Gigon* par des confrères furieux d'avoir vu le public accueillir avec la plus grande faveur mes vieux camarades, si peu littéraires qu'ils soient.

Heureusement, je n'ai pas de fiel dans le cœur, et je pardonne d'autant plus volontiers à ces colères mesquines, que j'ai là, devant moi, au moment où j'écris ces lignes, un cher petit registre qui contient *cent trente-sept* articles tous remplis de bienveillants encouragements à mon adresse, et signés des noms d'Albéric Second, François Barrière, Jules Janin, Edmond Texier, Léon de Wailly, Eugène Guinot, Aurélien Scholl, de Pène, Paul d'Ivoi, d'Audigier, Barbey d'Aurevilly, Hippolyte Lucas, Paul d'Hormoys, Gustave Claudin, Miguel de Riù, Santallier, L. Roquencourt, Auguste Supersac, Tony Revillon, de Bragelonne, Havas, Jules Noriac, G. Bertrand, et

de cent autres noms d'amis connus et inconnus, qui tous m'ont traité absolument comme s'ils eussent servi avec moi aux chasseurs d'Afrique.

Pour toute vengeance, je souhaite à mes trois ou quatre détracteurs, — juste le nombre voulu pour confirmer un succès, — de faire des livres qui parviennent dans l'espace de moins d'une année à leur huitième édition. Et puis, pour les consoler, je vais leur adresser une confidence :

J'ai si grand peur de mal faire que, pendant quinze années, j'ai hésité à publier mon premier ouvrage, *les Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique*, ayant pour sous-titre : *Récits du brigadier Flageolet*. Et quelles précautions n'ai-je pas prises pour arriver à un bon résultat !

Un jour, venant de la province, il y a de cela trois ans et quelques mois, je me présente dans les bureaux de rédaction du *Courrier de Paris*, à l'heure où le journal était terminé : première et excellente précaution.

En qualité de confrère de la presse départementale, je suis parfaitement reçu, et, je ne l'oublierai

jamais, par Paul d'Ivoi, Félix Mornand, d'Ornant, de Belloy, et deux ou trois autres rédacteurs.

Il faisait très-chaud, car nous étions au mois d'août. On m'offre l'absinthe ; j'accepte.

Bonne réception et de l'absinthe ; je me croyais toujours en Afrique.

Mes confrères veulent bien boire à ma santé, et je profite de l'occasion pour leur raconter les terribles ravages causés en Afrique par la funeste liqueur, lorsqu'elle est prise en trop grande quantité.

J'ai vu mourir, hélas ! plusieurs de mes bons camarades tués par l'absinthe, et mon récit parut toucher vivement mes auditeurs.

— Avez-vous écrit ce que vous venez de nous raconter ? me dit Félix Mornand.

— Il y a plus de dix ans, lui répondis-je.

— Et votre manuscrit, l'avez-vous apporté ?

— Le voilà.

Et huit jours plus tard, la plus grande partie de mes *Souvenirs intimes* était publiée dans le *Courrier de Paris*.

A cette époque, mes *Trente-deux duels de Jean Gigon* étaient écrits. J'attendis pendant toute une

année pour les publier, et je craignais tant que le succès de mon premier ouvrage ne nuisît au second, que je voulus connaître préalablement l'opinion de plusieurs de mes confrères. Elle fut favorable et je portai mon manuscrit à la Librairie-Nouvelle.

Pour le *Grand Godard* j'ai agi de la même manière, et loin de me croire autorisé par mes succès précédents, je tremblerai jusqu'au jour où le public se sera prononcé.

Voici maintenant la partie la plus essentielle de ma confidence, toujours à l'adresse de mes amis les jeunes détracteurs, auxquels je ne refuse jamais de prendre la main qu'ils me tendent.

Je suis certain d'avance qu'en faveur du courageux aveu que je vais leur faire, ils me pardonneront de grand cœur ma double réussite :

Ils me croient jeune; mais je frise la cinquantaine et je n'ai plus beaucoup de livres à écrire sur les troupiers.

Me voilà donc forcé d'attaquer un autre genre. Alors, — pour me servir de l'énergique expression consacrée par un éloquent procureur impérial dans un récent procès intenté à deux véritables et célèbres

littérateurs, mon ami Charles Monselet et M. Théodore Barrière, déjà nommé dans l'histoire du Grand Godard,— alors, ils pourront procéder à mon *éreintement* tout à leur aise.

Pourvu toutefois qu'ils n'aillent pas commencer à l'apparition du *Grand Godard.*

Dam ! c'est assez hardi de ma part, d'affirmer qu'un chasseur d'Afrique a répété tous les soirs pendant sa carrière militaire, et répète encore aujourd'hui la simple et douce prière de son enfance. Il y a peut-être là de quoi rendre ridicule un auteur pour le restant de ses jours !

J'allais donc atteindre mon quarante-septième hiver, lorsque le premier de mes ouvrages élaborés pendant de longues années, parut au grand jour de la publicité.

Jamais encore je n'avais été attaché à la presse parisienne, quoique j'eusse fait partie du journalisme depuis sept ans, ayant commencé en 1850 au *Courrier des États-Unis.*

J'étais donc complétement inconnu et je ne comptais guère sur la réussite, sans l'appui de la presse.

Voici comment je m'y pris :

Au lieu d'envoyer par la poste ou par un commissionnaire mes volumes aux journaux et aux critiques littéraires, je les leur portai tous moi-même, ne me rebutant pas si le destinataire était absent, revenant à son heure, et n'ayant du reste jamais à murmurer, car partout j'ai été bien reçu.

Je tenais essentiellement à faire voir que j'étais bien en réalité un ancien sous-officier de chasseurs d'Afrique, et quelques mots d'explication de ma part, écoutés avec bienveillance, valaient mieux pour ma cause que toutes les lettres d'envoi possibles.

Je dirai plus : souvent on m'a retenu plus longtemps que je n'aurais désiré rester, par crainte d'indiscrétion; on provoquait mes confidences, et parfois mes auditeurs ont été très-étonnés en m'entendant leur raconter, mais alors en véritable troupier, ce que je pensais de mes vieux compagnons d'armes les chasseurs d'Afrique.

—La composition de ces corps-là, leur disais-je, est peut-être la plus belle de tous les régiments du monde. D'abord, de mon temps et à de très-rares exceptions près, on n'y admettait que des hom-

mes ayant servi au moins pendant deux ans, dans la cavalerie de France. Vous savez, comme tout le monde, qu'un militaire gradé, c'est-à-dire brigadier, ou sous-officier, ne peut pas être admis dans la cavalerie d'Afrique avant d'avoir rendu volontairement ses galons, de telle sorte qu'un an ou deux après la formation de ces corps véritablement hors ligne, on pouvait compter dans un seul régiment fort de douze cents hommes, à l'effectif, quatre et même cinq cents démissionnaires.

Un escadron de chasseurs d'Afrique compte onze sous-officiers : le maréchal des logis chef, huit maréchaux des logis de peloton, un maréchal des logis fourrier et un brigadier élève fourrier, qui vit avec les sous-officiers.

Eh bien, mon cher monsieur Albéric Second — le nom de cet excellent confrère vient tout naturellement au bout de ma plume, car le premier article fait sur mes livres, porte sa signature, — dans l'escadron auquel j'appartenais au moment où j'ai quitté le service, tous les sous-officiers avaient été au collége.

Notre chambre, ou la pension, se transformait

parfois en succursale du Collége de France; on y parlait toutes les langues vivantes et mortes. On savait par cœur Virgile, Horace, Homère, Anacréon, Plutarque, Juvénal, sans oublier nos poëtes et nos écrivains modernes.

Jules Janin aurait perdu son latin avec tous ces gaillards-là. Précisément je suis allé lui rendre une visite à sa jolie maison de Passy, et comme échantillon, attendu que le malin critique souriait un peu de mon enthousiasme pour mes vieux compagnons d'armes, je me suis écrié :

— Mais j'en faisais partie, moi, monsieur Janin, de ces sous-officiers ; je vous donne ma parole que depuis ma sortie du collége, en 1830, je n'ai jamais ouvert un livre classique, grec ou latin, et cependant, si vous le désirez, je vais vous réciter deux mille vers grecs, en commencant par le premier vers du vingt-troisième livre de l'*Iliade* :

Ὥς οἳ μὲν στενάχοντο κατὰ πτόλιν αὐτὰρ Ἀχαιοὶ...

Jules Janin, je dois l'avouer, s'empressa de me tendre la main et de me reconduire en riant comme un fou jusqu'à l'escalier de son chalet, non sans me pro-

mettre de me donner un bon coup d'épaule, et il a tenu sa promesse.

Vous le voyez, jeunes auteurs, mes confrères, je n'ai pas honte d'avouer que la presse m'a beaucoup servi ; je l'en ai remerciée en lui dédiant mon second ouvrage, *les Trente-deux duels de Jean Gigon*, et mon plus cher désir, c'est que vos livres obtiennent encore plus de succès que les miens.

Travaillez, il y a de la place pour tout le monde sous le soleil, et surtout ne jetez pas la pierre à un soldat parce qu'il a réussi en écrivant des livres honnêtes : à défaut de mérite littéraire, on ne m'ôtera jamais celui-là.

« On ne sait pas ce qui peut arriver, » dit le sage, avec la vieille chanson française, c'est pourquoi j'ai voulu vous faire ma petite confession tandis que je jouis encore de toute ma raison.

Ne soyez pas trop sévères à l'égard de vos confrères, jeunes ou vieux, dont le public accueille favorablement les productions.

Soyez unis entre vous, comme nous l'étions tous dans ces beaux régiments de chasseurs d'Afrique, et dites-moi en conscience si vous ne seriez pas bien

heureux de pouvoir dire à vos familles et à vos camarades :

— Il ne m'appartient pas de faire mon propre éloge, mais sachant que cette nouvelle vous causera une grande joie, j'ai la satisfaction de vous annoncer que le 13 juillet dernier, j'ai été admis dans la Société des Gens de lettres.

M. Frédéric Thomas, avocat d'un grand mérite, a fait le rapport sur ma demande d'admission.

On n'a jamais reproché à un soldat les citations à l'ordre du jour de l'armée dont il a pu être honoré pendant sa carrière militaire; je vous envoie en conséquence ce rapport, que je pourrais appeler ma citation à l'ordre du jour des Gens de lettres.

Puisse la lecture de ces lignes si bienveillantes vous prouver que j'ai suivi les traditions du Grand Godard.

« Pour les hommes de la notoriété et du talent de M. Antoine Gandon, dit M. Frédéric Thomas, le rapport est plutôt une formalité qu'une épreuve.

» Le même discernement qui leur fait produire des œuvres excellentes dans la mesure de leur capacité, leur conseille d'attendre, pour solliciter un

honneur, le moment où ils y ont acquis des droits évidents. Dans ces conditions, il ne reste plus aux candidats que le plaisir d'obtenir, et aux juges que le plaisir d'accorder.

» M. Antoine Gandon est un écrivain de franchise et de bonne humeur. Il a trouvé le secret de se tailler une originalité dans la monotonie générale. Il a un cachet, et un accent, et un caractère à lui.

» Il est le Charlet des campagnes d'Afrique ; il connaît le troupier comme Paul de Kock connaît la portière, et il en parle avec la même pertinence et le même comique. De là résulte cette vérité saisissante qui naît de la ressemblance des choses qu'on veut mettre en lumière, et qui fait la bonne foi du conteur et le charme du récit.

» M. Antoine Gandon ne décrit pas un site qu'il n'ait vu, ni une impression qu'il n'ait ressentie. Il a le droit de dire après le pigeon voyageur :

» J'étais là, telle chose m'advint,

» Et il pourrait ajouter aussi, en s'adressant au lecteur :

» Vous y croirez être vous-même.

» Et, en effet, on y est, ou ce qui revient au même, on y croit être. On rit avec l'auteur le plus souvent, car il est gai ; on pleure aussi quelquefois, car il sait s'attendrir à l'occasion. Mais on passe du rire aux larmes sans secousses et sans effort.

» L'abandon et le naturel sont le suprême artifice de ce conteur naïf qui trouve, sans presque s'en douter, et à fleur de sujet, ce que d'autres vont chercher bien loin et bien profondément. Évidemment, le narrateur prend plaisir à se rappeler, et ce plaisir se communique tout seul et comme de lui-même à celui qui l'écoute.

» M. Antoine Gandon a fait son entrée dans le monde littéraire il y a quelques années à peine, par un volume intitulé : *Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique.*

» Le véritable titre de ce livre eût été celui-ci. » *Les soldats d'Afrique peints par eux-mêmes.*

» Ils sont très-ressemblants : on croirait vivre avec eux. Leur peintre flotte entre Thucydide et la Ramée ; il fait de l'histoire par le petit côté, qui est le côté vrai, parce que c'est le côté humain.

» Ce premier ouvrage de M. Antoine Gandon a été

suivi d'un autre qui a pour titre : *Les Trente-deux duels de Jean Gigon.*

» Cette fois l'auteur a personnifié et résumé dans un seul héros les types divers qu'il avait disséminés dans son premier ouvrage.

» Le succès a couronné l'entreprise, et huit éditions se sont épuisées pour démontrer à l'auteur qu'il avait pleinement réussi.

» M. Paul d'Ivoi a écrit une préface en tête du premier livre de M. Antoine Gandon, et voici comment il le juge :

« Ce livre est attachant parce qu'il est sincère dans son originale gaieté. Le style en est sympathique, parce qu'il est facile et sans prétention, d'une sobriété qui concourt à l'effet, d'une simplicité robuste et franche qui résulte si naturellement des situations et des caractères, qu'on n'a rien à demander de plus, et que le lecteur est satisfait des détails et de l'ensemble.

» Cette appréciation est juste et vraie. Voilà pour l'écrivain. Quant à l'homme, je ne puis vous en parler, n'ayant pas l'honneur de connaître M. Antoine Gandon personnellement. Toutefois, je

suis certain que c'est un esprit franc et droit doublé d'un caractère honnête.

» Don César de Bazan, en dégustant du vin dont il ne connait pas le propriétaire, dit :

« A coup sûr, ce n'est pas le vin d'un méchant homme ! »

» J'en dirai autant des livres de M. Gandon. Aussi, messieurs, je vous engage à l'accueillir, persuadé que c'est là une recrue qui fera honneur au régiment »

Et moi je dis à M. Frédéric Thomas, que j'ai le bonheur de connaître aujourd'hui :

— Merci, merci mille fois, monsieur, de vos bonnes paroles. Vous ne pouviez pas vous douter de l'immense joie qu'elles feraient naître dans le cœur de ma vieille mère, et du plaisir qu'elles causeront à mes vieux amis les chasseurs d'Afrique.

Je l'ai déjà dit et je ne cesserai de le répéter, la presse a fait mon succès, et le public, que je remercie sincèrement, a ratifié ce que la presse avait écrit sur mes livres.

Je n'ignore pas, que pour certaines individualités,

le public ne signifie rien ; témoin, le fait suivant que je livre à l'appréciation de mes lecteurs :

J'assistais un soir à la représentation de *Guillaume Tell,* à l'Opéra.

J'avais pour voisin de droite un petit homme à figure longue et jaune. Pendant que toute la salle applaudissait le beau final du premier acte, mon voisin ne cessait de donner les signes de la plus douloureuse impatience. Enfin, n'y tenant plus, et comme si les bravos du public eussent porté au comble de l'irritation la susceptibilité nerveuse de tout son système organique, il se tourne vers moi et me dit avec un ton de suprême dédain :

— Et dire, monsieur, que cet imbécile de public prend ça pour de la bonne musique !

En parlant ainsi, le petit homme à figure longue et jaune, me regardait, et je crus voir un peu de bave sur ses lèvres.

— Est-ce à moi que vous parlez ? lui répondis-je, car je n'étais pas certain d'avoir bien entendu.

— Oh ! monsieur, à vous et à tout le monde. C'est une réflexion que j'ai faite un peu haut. Mais

je soutiens mon dire, et il n'y a que des crétins pour applaudir de pareilles pauvretés.

Aussi, n'attendrai-je pas la fin.

Le rideau venait de se baisser; mon voisin rageur s'esquiva en bousculant tout le monde, à droite seulement, car il se trouvait au premier rang des stalles.

Je le suivis.

Arrivé dans le couloir, voilà que le *Rossiniphobe* me voyant derrière lui se figure que je quitte le théâtre, comme lui, par dégoût de la sublime musique de *Guillaume Tell*, et il s'écrie :

— Ah ! vous aussi, monsieur, vous en avez assez de ce vacarme, je vous en félicite.

Cette fois, la question s'adressait bien à moi, et je répondis avec autant de calme que possible :

— Oui, monsieur, j'en ai assez, de vous avoir entendu, et je viens vous demander si vous avez l'intention de m'abîmer encore les oreilles avec votre voix de crécelle irritée. Dans ce cas, je changerais de place.

Dans le cas contraire, si vous reveniez vous asseoir à côté de moi, je vous prendrais délicatement

dans mes deux mains et je vous transporterais où nous sommes en ce moment, à la porte des stalles. Je ne vous ai pas demandé votre opinion sur la musique de Rossini, je ne vous demanderai pas votre avis sur ma manière d'agir. Voilà, monsieur ce que j'avais à vous dire.

Le petit homme jaune me lança un regard de pitié et me montra les talons.

Dieu merci, je ne le revis plus de la soirée, et sans me demander si j'étais connaisseur, je savourai pour la vingtième fois le bonheur d'entendre et d'admirer la splendide musique de Rossini.

Maintenant, mes jeunes confrères : *si parva licet componere magnis*, — je traduis pour mes lectrices : *s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes* — je vous connais, comme je connais le petit homme jaune de l'Opéra, et je vous pardonne les coups d'épingle que vous avez donnés à mon pauvre camarade défunt *Jean Gigon*.

Je l'avoue en toute humilité, mes ouvrages ne sont pas littéraires ; mais je me console en songeant qu'ils plaisent au public, à ce bon public doué d'une si faible dose d'intelligence qu'il a eu le mauvais

goût de lire en famille les aventures de ***Nisus et Euryale***, l'histoire du ***Brigadier Flageolet*** et les ***Trente-deux duels de Jean Gigon.***

Mais que direz-vous, bon Dieu, si Grand Godard allait encore lui plaire !

Croyez-vous que dans les chasseurs d'Afrique et dans toute notre brave armée, on n'aime pas les charmantes productions des auteurs contemporains; vos camarades.

Croyez-vous que l'on n'y sait pas apprécier les Léon Gozlan, les Murger, les Monselet, les Jules Noriac et bien d'autres littérateurs aimés, qu'il vous arrive souvent de détester à cause même de leurs succès ?

Et pourquoi iriez-vous encore jeter la pierre à un de ces vieux chasseurs d'Afrique qui vient vous raconter ce qu'il a vu de plus curieux, et peut-être, de plus instructif, pendant sa carrière militaire ?

Si la forme et le style de ses récits vous choquent, donnez-lui les moyens de se corriger, mais ne maltraitez pas le public à cause de lui; ne maltraitez pas surtout cet excellent cœur, Paul d'Ivoi, qui sans me prévenir, le traître, a dit un beau jour dans deux journaux à la fois :

« Les ouvrages de mon camarade, Antoine Gandon, ont un succès qui paraît étrange à ceux qui, dans un livre, ne font cas que du mérite littéraire.

» A quoi tient ce succès ? tout simplement parce que Gandon a écrit ses livres naïvement, sincèrement, en soldat qui se bat plutôt qu'en écrivain se grattant le front pour trouver une phrase dans le silence du cabinet.

» Ces livres aimables et amusants, faciles comme les causeries du soir, autour d'un feu de bivouac, nous parlent de ce qui nous plaît le plus, à nous autres Français, des soldats.

» Ce sera toujours un grand élément de succès que la peinture exacte du soldat.

» L'habitude de risquer sa vie sur un commandement, rend nécessairement le soldat très-insouciant pour la plupart des ennuis, des privations qui font le supplice des grands, et des petits bourgeois.

» De là vient cette gaieté imperturbable, cette gaieté charmante et communicative qui fait partie de la bravoure et donne aux éclairs de sentiments, tout le charme d'une émotion comprimée.

» C'est cette gaieté, cette gaieté sympathique, in-

souciante, attachante, que je trouve dans les livres de Gandon et qui m'explique leur loyal succès.

» Les livres de Gandon sont de nature à avoir de l'influence. Les chefs de corps devraient les mettre au nombre des livres classiques militaires.

» Placés entre les mains des jeunes soldats qui regrettent leur village, ils les feraient aisément à leur nouvel état. Pour les anciens militaires, ils doivent avoir tout l'attrait d'un souvenir vivant.»

Et je n'ai jamais, ingrat que je suis, offert à Paul d'Ivoi, le moindre chronomètre en or !

Si je n'ai pu résister au désir de reproduire le rapport cent fois trop flatteur de M. Frédéric Thomas et l'article de Paul d'Ivoi, — je me défends de mon mieux, — il est de toute justice que je dise un mot de la seule critique malveillante qui m'ait été adressée par écrit. C'était dans un journal des départements que je ne nommerai pas, voici pourquoi :

Par une singulière contradiction, le même journal qui avait inséré à l'adresse des *Trente-deux duels de Jean Gigon*, quinze jours après la publication de ce volume, un article rempli d'éloges, contenait, six

mois plus tard, toujours sur *Jean Gigon*, les lignes suivantes :

« Oh! combien M. Gandon doit regretter les belles nuits qu'il a passées à se torturer l'esprit pour inventer ce type invraisemblable de Jean Gigon!...»

Précisément, si je possède une seule qualité, c'est d'avoir tracé des portraits d'après nature, et je fus très-étonné d'une semblable interpellation. Mon style, quoique je m'applique à lui conserver l'allure militairement honnête qui convient à mon genre de récit, j'en fais bon marché.

Mais mon amour-propre de conteur véridique se révolta et, courrier par courrier, j'adressai à mon critique le relevé des services de Jean Gigon, trop véritablement tué, à la fin de l'année 1840, par un caporal de la légion étrangère, alors que le dit Jean Gigon était brigadier au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, commandé par le brave, l'excellent colonel Korte, Jean Gigon ayant pour capitaine d'escadron, M. Boyer, aujourd'hui général de division; pour lieutenant de peloton, M. Dalmas de la Pey-

rousse, aujourd'hui général de brigade, et pour un de ses maréchaux des logis, Antoine Gandon, l'auteur des *Trente-deux duels*.

Mon féroce critique n'a pas publié ma rectification, mais il m'en a accusé réception dans une lettre aigre, qu'il terminait ainsi :

« Mettez que je n'ai rien dit, Monsieur; mais je n'aime pas à tourner la manivelle de la louange comme tout le monde. »

Plus tard, j'ai appris que mon contradicteur n'avait pas encore tiré à la conscription, et j'en ai conclu qu'il était bien jeune pour tenir le sceptre de la critique, même dans un journal de province, surtout lorsque ce journal avait dit précédemment tout le bien possible de mon œuvre.

Une autre fois, ceci se passait à Paris, je rencontre un littérateur très-grand, plus grand que le grand Godard, auquel j'avais remis un exemplaire de onm dernier ouvrage, plutôt à titre d'amitié que pour un autre motif.

— Et bien, lui demandai-je, avez-vous lu mon petit livre?

— Ma foi non, mon ami, me répondit-il.

— C'est juste, vous n'avez guère le temps.

— Non, ce n'est pas cela.

— Enfin, à votre aise. Si vous avez un moment, plus tard...

— Tenez, je vais vous dire la vérité : je n'aime pas les soldats !

— Vous n'êtes donc pas Français ? répliquai-je en riant de bon cœur. Pourquoi m'aimez-vous, alors ?

— Oh ! vous, vous êtes journaliste.

— Ah ! oui, un beau journaliste, directeur général de la partie des suifs, des cotons, des huiles et graines oléagineuses ! Eh bien, lisez le livre du journaliste, puisque journaliste il y a.

Et mon grand ami a lu mon livre, et il m'a écrit une lettre qui vaudra des sommes folles après ma mort. Je n'en extrais que ces deux lignes :

« Je ne vous connaissais pas ; vous pouvez désormais, et en toutes choses, compter sur moi. »

Ne suis-je pas largement vengé de mon critique à la manivelle ?

Voilà, mes chers ennemis, ma confession terminée

Si vous y trouvez quelque chose de bon, prenez-le, et laissez le mauvais de côté.

Si le tout vous ennuie, ne lisez rien, et, pour me servir d'une locution très-souvent employée dans le journalisme : si je vous ai causé involontairement le moindre chagrin, je retire les expressions qui auraient pu vous blesser. La justice sera satisfaite.

FIN

Paris.—Imp. de la Librairie Nouv., A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

TABLE

—

			Pages
Dédicace			1
Causerie amicale avec un lecteur et une lectrice			3
Chapitre	I[er].	Le Grand Godard et son colonel	11
—	II.	Réflexions du Grand Godard à propos des colonels	26
—	III.	Le Grand Godard en campagne. — Le chasseur André	43
—	IV.	Le Grand Godard en garnison	64
—	V.	Les carnets du Grand Godard	85
—	VI.	Suite des carnets. — Le lieutenant Correctif	96
—	VII.	Arrivée du Grand Godard en France	113
—	VIII.	Grand Godard et la famille Bernard	123
—	IX.	Où Grand Godard fut trop aimé	139
—	X.	Ce que devint le Grand Godard	149
—	XI.	Grand Godard perd son couteau, mais il trouve sa voie	161
—	XII.	Fête sur fête	179
—	XIII.	Un fléau de famille	204
Conclusion. — Confession de l'auteur			221

